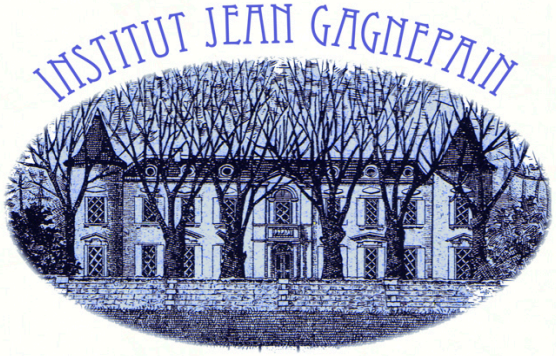
OUVRAGE

Jean Gagnepain

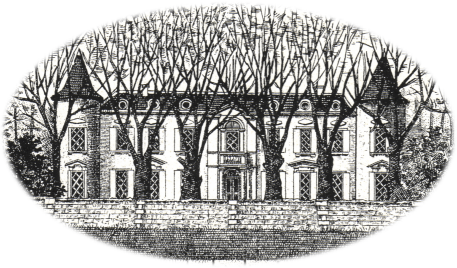
DU VOULOIR DIRE

TRAITÉ D'ÉPISTÉMOLOGIE DES SCIENCES HUMAINES

III. Guérir l'homme Former, l'homme Sauver l'homme



1995



Édition numérisée établie et adaptée au format PDF (mise en signets et annotable) par Pierre JUBAN pour

l'INSTITUT JEAN GAGNEPAIN

avec l'autorisation des ayant-droit.

La pagination est identique à l'édition originelle sur papier (1995).
elle est reportée entre crochet en début de page.

DOCUMENT PDF AVEC NAVIGATION PAR SIGNETS

Cette version numérisée est librement et exclusivement diffusable sous forme de fichier numérique à condition de conserver la présentation et le format d'origine ; elle est réservée à l'usage privé des chercheurs et ne peut faire l'objet d'une quelconque transaction commerciale sous quelque forme que ce soit.

Si l'impression à titre personnel est possible, aucune diffusion sur support papier n'est autorisée même à titre grâcieux.

Pour citer l'ouvrage :

GAGNEPAIN Jean, *Du Vouloir Dire III,* Institut Jean Gagnepain, Matecoulon-Montpeyroux, 1995-2016 – édition numérique – v.1

ISBN 979-1-09-651303-1

9 791096 513031

http://www.institut-jean-gagnepain.fr

juillet 2016

[11]

INTRODUCTION

Projeté depuis longtemps, mais sans cesse remis en chantier, ce troisième volet du *Vouloir Dire* a moins pour but de contribuer à l'élaboration de la théorie dite de la Médiation — dont les deux premiers ont successivement, sous les rubriques spécifiques du Signe, de l'Outil, de la Personne et de la Norme, exposé les différents plans désormais supposés connus — que d'en appliquer systématiquement et, j'allais dire, partialement le modèle à une conjoncture actuellement jugée d'autant plus irrationnelle qu'elle n'est, en fait, rapportée qu'au *logos,* alors que le *tropos* lui-même est en cause et surtout, par hégétique interposée, ce que d'autres nomment la Loi qui, chez moi, résulte en partie de l'interférence du *nomos* et de la *dikè*.

J'aurai, tout au long du volume, l'occasion de revenir sur chacun des concepts énoncés ou plutôt, pour reprendre l'expression choisie comme titre de la collection publiée sous ma direction chez le même éditeur, sur chacune de ces « raisonnances ». Disons, dès maintenant, que la crise est constitutive de la dialectique même de l'histoire et qu'il fallait s'attendre qu'un monde aussi plein que le nôtre d'érudition, de productivité, de communication et de consommation donnât finalement la nausée à l'auteur du vide que nous sommes du fait de l'impropriété, du loisir, de l'absence ou de l'abstinence, en un mot, de l'abstraction dont implicitement nous l'informons au risque, en revanche, de nos certitudes.

Et puisque nous sommes à la fin d'un âge désormais analogue à celui dont Bacon avait sonné le glas ; qu'au lieu de s'ajouter à celles dites traditionnellement de la nature, les sciences de la culture contraignent à redéfinir, comme nous le verrons, les conditions de la pensée ; que le changement de statut économique du travail est en passe de bouleverser

[12] l'équilibre de nos sociétés, et que c'en est fait, enfin, comme autrefois du roi, d'une démocratie dont les représentants revendiquent sur les autres la légitimité d'un pouvoir que, faute d'être libres, ils sont moralement incapables d'exercer d'abord sur eux-mêmes, on mesure l'enjeu d'une réflexion délibérément « engagée » pour son temps dans la quête d'un autre savoir, d'une autre éducation, voire d'une autre foi !

[13]

CHAPITRE I

GUÉRIR L'HOMME

Toubib or not toubib ?

[15]

Il peut a priori sembler contradictoire au lecteur de trouver sous la plume d'un théoricien prônant expérimentalement le recours systématique à la clinique l'expression, somme toute, d'un propos plus fréquent chez les thérapeutes, qu'ils soient, d'ailleurs, ou non médecins. Aussi ai-je doté mon sous-titre d'un point d'interrogation pour mettre en question justement l'apparente homogénéité d'un secteur dont les réactions à la mise en scène par Peter Brook de « L'Homme qui... » prouvent assez qu'il reste interdit aux « voyeurs » et réservé aux seuls praticiens. Or si la médecine, pour sa part, ne saurait, sauf hypocrisie, se refuser, sans se nuire, aux investigations de la biologie, il va de soi que, la science n'ayant pas, de son côté, changé du fait de prendre l'homme dorénavant pour objet, on aura de plus en plus de mal à dissocier, tout comme la mécanique de pannes de voiture, l'étude des phénomènes de culture de celle d'un quelconque dysfonctionnement cortical.

J'entends bien que l'humanisme contraignait la philosophie à faire, pour tout dire, sa chose de l'esprit et qu'en accouchant progressivement d'une psychologie où l'autre n'était présent qu'à titre de passager clandestin, ainsi que d'une sociologie — pour ne point parler, bien sûr, de la psychologie sociale — résultant elle-même d'une extrapolation de la conscience de soi, cette dernière estimait déjà avoir poussé trop loin l'indulgence à l'égard d'un scientisme dont, au contraire, en récupérant la « folie » au prix d'une réduction de la pure physiologie, tendait de plus en plus à se démarquer une psychiatrie à son tour débordée par l'antipsychiatrie. Or la limite me semble atteinte, de part et d'autre, désormais ; et tout se passe comme si l'on n'avait plus le choix qu'entre le Veau d'or et Yahweh ou — pour être plus précis et continuer, cependant, la parabole — entre cognitivistes et analystes, neurones et symboles, Mémoire et Signifiant.

[16]

On remarquera, d'ailleurs, que tous pratiquement s'en tiennent à la représentation et que, là où je parle, moi, d'implicite, les seconds persistent à parler d'« inconscient ». Ajouterai-je qu'ils ont également en commun l'ignorance de toute relativité et le souci — finalement scolastique, sinon même aristotélicien — de ménager la prérogative du sujet sur l'objet, le trajet, le projet, en bref de la « substance » sur les « accidents » ? C'est que nous restons, qu'on le veuille ou non, grecs de fondation et qu'on doit, en définitive, savoir gré à la pathologie de nous révéler à l'usage qu'il est d'autres façons d'être homme. Tel est bien, en tout cas, le dessein de la Médiation que d'offrir aux chercheurs l'occasion de sortir épistémologiquement de l'impasse par une redistribution générale du savoir contraignant le médecin, devenu l'auxiliaire obligé du linguiste, de l'ergonome, du sociologue ou du juriste, à se réclamer à son tour d'un remaniement complet de la biologie.

Il faut avouer que la dissection, d'autres diraient l'anatomie, dont cette dernière est issue nous en apprenait plus, comme déjà le notait Rabelais, sur la mort qu'en réalité sur la vie ; que les pièces détachées, d'où actuellement procèdent encore les « spécialités », l'emportent traditionnellement sur un tout qui fait, bien évidemment, les beaux jours — qu'elles soient parallèles, orientales ou homéopathiques — des médecines dites volontiers, pour pallier ce manque, holistiques ; que le corps, en un mot, sauf à parler parfois de « négligence de l'hémicorps » de « trouble du schéma corporel, voire d'asomatognosie », n'avait point, à l'époque de l'agression virale, l'importance qu'il revêt à celle de la non-défense immunitaire ; qu'enfin la génétique, qui connaît aujourd'hui le développement que l'on sait, ne pouvait qu'être négligée — toute « technique » mise à part — par des disciples de Linné qui tenaient moins l'espèce pour une fonction des fonctions que pour simple commodité descriptive.

On conçoit l'intérêt d'une méthode traitant analogiquement, et surtout sans en hiérarchiser les plans, des facultés dites psychologiques, parce que d'ores et déjà rattachées — ou éventuellement rattachables — à l'activité de ce qu'on nomme le néo-cortex, et des fonctions plus strictement neurologiques communes à l'homme et à l'animal que nous ne cessons d'être et qui nous fournit quatre fois l'occasion de l'acculturer. L'un de ses moindres avantages justement n'est-il pas d'avoir — en inversant le rapport établi par Saussure entre l'objet et le Signe et par moi-même, à son exemple, entre le trajet et l'Outil, le projet et la Norme — permis à ses tenants de faire, entre la Personne et la proprioception simplement individualisante, l'hypothèse d'un

[17] sujet, dès lors excentré — contrairement à la tradition des philosophes — et réduit aux proportions du *soma ?*

Outre que le corps, du même coup, n'est plus identifiable à ce qu'il représente de chair ou, comme on dit aussi, de matière organique et que le végétal, comme tel, n'en a pas, le parallélisme se trouve restauré entre quatre modalités gestaltiques pour parler comme Wundt, d'un côté, et, de l'autre, celles, structurales, d'une raison désormais éclatée qui sont — par les canaux respectifs et pathologiquement diffractables du langage, de l'art, de la vie sociale et du droit — autant d'aspects d'une seule et même analyse dont l'ordre, dirait Pascal, nous caractérise, en ce sens qu'il nous met hors de portée même du chimpanzé ! Non que nos deux univers deviennent ipso facto mutuellement exclusifs, puisque s'il ne peut, lui, accéder au nôtre, le nôtre, dialectiquement, continue d'impliquer le sien ; et l'anthropologue — tel, du moins, que je le conçois — ne saurait qu'à son détriment s'interdire des contacts avec l'éthologie.

Qu'il s'agisse, d'ailleurs, des fonctions en cause ou de ce que j'appelle, le mot restant pratiquement libre, les facultés, il est frappant de constater, à feuilleter la littérature médicale, combien la description l'emporte sur l'explication, le contenu sur la forme — ici, au double sens gestaltique et structural du terme — et le Gotha de la profession sur l'authentique nosographie. Tout se passe comme si l'on s'attachait moins au processus sur lequel il conviendrait d'intervenir qu'aux occasions qu'on a globalement de l'observer et surtout de lier son nom à la découverte du cas. Ce n'est point là attitude bien scientifique et j'ai eu maintes fois l'occasion de dénoncer, avec la névrose de guerre, l'apraxie du déshabillage ou encore l'aphasie des fleurs ou des fruits. Mais la chose va plus loin, lorsque — mêlant inconsidérément la condition et le comportement, ainsi que la justice et la psychiatrie — on parle de criminologie sexuelle ou encore de délinquance, sinon même d'alcoolisme ou bien de toxicomanie.

Il va sans dire qu'un même symptôme peut se retrouver dans différents syndromes ; mais il doit être alors, à mon sens, nommé, parce qu'interprété, autrement ; et c'est entretenir gratuitement la confusion que de parler — comme si le problème n'était pas, du point de vue justement de nos sciences et, notamment, de celle du langage, de savoir ce qu'il faut entendre par syntaxe, écriture ou calcul — d'« asyntaxie », d'« agraphie » ou d'« acalculie », par exemple, voire de « dyslexie d'épellation » dans l'aphasie de conduction. On m'objectera qu'il n'est pas nécessairement plus clair de s'exprimer en

[18] termes de pli courbe, d'opercule rolandique, d'insula ou de pied de la frontale 3. Il reste, néanmoins, que c'est au clinicien qu'il revient d'amener le théoricien à s'interroger sur la validité des hypothèses induites du seul examen de ce qu'il a trop tendance à tenir pour des « faits ». Car la logique — éventuellement technique, ethnique, éthique — dont implicitement ils émanent n'est point réductible à celle dont use celui qui, en l'occurrence, les expose sans s'apercevoir qu'il raisonne, s'agissant de l'homme, sur de la rationalité !

Et, pour en terminer avec les généralités, on reconnaîtra que — contrairement à ce qui vaut pour le Signe ou l'Outil ou la Norme — le retard spécifique d'émergence à la Personne, normal chez l'enfant impubère, mais pathologique chez l'« autiste » dont le nom ne manque pas d'humour puisque l'*autos,* en un mot le « soi », précisément n'est pas là, ainsi que la précocité, dans le « gâtisme » ou, si l'on veut, la seconde enfance, de son éventuelle dégénérescence ne sont point, en retour, sans éclairer sur l'ensemble des plans, par une sorte de grossissement des effets, la disparité nosographique de ce qu'on nomme, tant neurologiquement que psychiatriquement, la carence et le dysfonctionnement : démences infantile ou sénile ne sont pas des psychoses, ni aphasie congénitale, nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin, aphasies de Wernicke ou de Broca !

[19]

1

LA BELLE ET LA BÊTE

[21]

L'HOMME CORTICAL

Il n'entre évidemment pas dans mes intentions — faute, d'ailleurs de compétence en la matière — de faire ici plus qu'une allusion aux troubles d'ordre respectivement esthésique, cinétique ou pathique, altérant peu ou prou ce qu'on nomme plus communément nos sens, notre motricité ou bien notre affectivité. Mais on ne saurait, en revanche, à cause de l'importance qu'il revêt au seuil de notre dialectique, faire l'impasse sur le mécanisme qui, chez l'animal déjà comme chez nous, séparément les gestaltise donnant lieu, pour ce qui est de la représentation, au percept, de l'activité, à l'opération et de l'appétition, à la pulsion. Il va de soi que la dissociation des modalités du processus n'empêche pas les interférences et qu'on ne fait ni ne veut pas moins ce qu'on perçoit qu'on ne perçoit généralement ou ce qu'on veut ou ce qu'on fait ; mais ce n'est qu'une raison de plus de mieux cerner ce qu'on entend par agnosie ou apraxie, à défaut même d'aboulie.

Pour commencer par la première, il est regrettable que son histoire déjà longue ait vu s'en multiplier les variétés avec les progrès réalisés dans la connaissance des canaux sensoriels, notamment auditif ou visuel, dont les paramètres essentiellement optiques ou acoustiques deviennent autant d'obstacles à la compréhension des cas où la conduite, la condition ou le comportement viennent eux-mêmes à être pris pour objet. Car le percept, comme tel, ne change pas du fait de s'appliquer à du trajet ou de l'Outil, du sujet ou de la Personne, non plus que du projet ou de la Norme ; et l'on ne saurait indéfiniment continuer à parler, non sans subtilité d'ailleurs, d'astéréognosie, d'asomatognosie et plus encore de prosopagnosie, voire d'agnosie d'utilisation sans accepter d'y voir ou l'effet non sélectif d'un même trouble ou l'écho dans le percept d'un trouble issu d'un autre plan.

[22]

L'exemple même du prosopagnosique est frappant qui, pour ne point reconnaître le visage de l'autre, ne le prend cependant pas pour un cul ! Outre que l'on s'explique ainsi la valse-hésitation bien connue des traités sur ce point, on ne peut manquer d'être surpris que l'effort des spécialistes n'ait pas porté plutôt sur le principe de la distinction de l'esthésie et de la gnosie, ainsi que sur le traitement sériel et purement symbolique, au sens où je l'entends du moins, de l'objet. C'est, pourtant, cliniquement pour nous la condition indispensable d'un meilleur repérage du seuil au-delà duquel il s'acculture en Signe dont l'altération, variée dans ses modes, constitue à son tour — dût l'interprétation n'être pas toujours plus crédible — ce qu'il est depuis longtemps convenu d'appeler l'aphasie. Encore cette dernière a-t-elle eu traditionnellement le mérite, en somme, de contenir l'expansionnisme de la seule agnosie !

Tel n'est, malheureusement, pas le cas de l'apraxie qui — pour être par tous, bien sûr, distinguée de la paralysie — n'en couvrait pas moins jusqu'à nous, comme si l'Outil n'existait pas et que ce fût la même chose d'être habile ou de respecter un mode d'emploi, ce que la Médiation range maintenant et d'autres désormais, je l'espère, à sa suite sous la nouvelle rubrique *d'atechnie.* Il est vrai qu'on s'est accordé sur une opposition de l'« idéatoire » et de l'« idéo-motrice » Mais il en est ici de l'« idée », comme du « geste » ou de l'« utilisation » ; tout repose sur la profonde ambiguïté du « tactile » à mi-chemin — faute de critères reconnus et expérimentables de la dissociation des plans — de l'activité et de la représentation. Or si la conscience peut ou non savoir ce qu'on veut faire ou ce qu'on fait, la main, elle, ne cesse pas de « faire » voir ou non ce qu'elle montre ; et l'on ne peut que trouver fâcheux qu'une étude plus rigoureuse de la conduite n'ait point encore permis d'épurer des termes comme maniement ou manipulation.

Les vieux maîtres d'école, eux, ne s'y trompaient pas qui, bien avant que les psychologues ne s'en mêlent, isolaient, sous le nom d'« inattention », ce manque de concentration de l'« activité » intellectuelle que j'appelle, après Guye, l'aprosexie. Or c'est très exactement d'une apraxie de la représentation qu'en l'occurrence il s'agit dont, si trompeuses peut-être qu'en soient les apparences, les mécanismes ne sont point intrinsèquement différents de ceux qui sont atteints, soit dans la dysphémie ou l'apraxie buccofaciale, soit dans le trouble des « gestes rapportés au corps » ; alors qu'ils n'ont, en revanche, comme nous le redirons plus avant, très vraisemblablement rien à voir avec ceux que met en cause une « apraxie constructive » plus proche, elle-même, par déictique interposée, de ce qu'on nomme aussi la « simultagnosie ». Ribot,

[23] somme toute, avait raison, et chacun, pratiquement, sait bien que regarder n'est pas voir et qu'entendre n'est pas écouter.

En un mot, tout est à remanier de la synthèse de Liepmann qui — faute d'une meilleure articulation, parallèle à celle de l'objet, du réflexe au trajet, dont le traitement instrumental est à la base de l'instinct animal, ainsi que de l'Outil qui techniquement l'acculture — n'a pas eu la chance de pouvoir s'appuyer sur une théorie de l'acte ou plutôt, pour parler comme Blondel, mais toute philosophie mise à part, de l'action que certains — sauf à la conscientiser — confineraient volontiers au domaine de l'éthologie. Il ne m'appartient personnellement ni de faire le recensement des positions envisagées, ni, contrairement aux intérêts de notre équipe, de procéder à l'investigation des cas, mais de fonder seulement dans le modèle ici proposé d'une nouvelle biologie les conditions d'élaboration d'un diagnostic qui, pour ne plus cautionner des mythes, ne saurait s'attendre non plus à trouver dans la chair autre chose que ce que la problématique y a mis !

Que dire, enfin, de l'aboulie qui — actuellement négligée par les médecins, sans doute parce qu'elle ressortirait plutôt à la psychiatrie — me semble témoigner chez les psychologues, et notamment chez Janet, de la confusion si souvent dénoncée de la fin et du bien de l'*uti* et du *frui,* en bref de l'ambiguïté d'un concept naguère familier à tant de bacheliers, je veux parler de celui de la finalité !

Nul n'ignore, pourtant, qu'on peut n'être point apathique, c'est-à-dire tendre normalement, sinon vers le plaisir, du moins vers la non-douleur, sans pour autant se révéler capable d'accéder spontanément au projet. Mais tout se passe comme si la « pulsion » et le « désir » qui, selon moi, la valorise en l'ordonnant dans le sens, si j'ose dire, de la plus large satisfaction étaient aux yeux de tous — et l'analyse, on le sait, n'y est pas pour rien — des données immédiates dont il reviendrait à la Norme, en les médiatisant, d'assurer l'acculturation.

On ne sera pas surpris que, là encore, la tradition des régents ait à l'« inattention » associé, et noté à part, le « manque d'application » que certains nomment l'aspoudasie. L'intuition n'était pas si fausse qui distinguait justement ainsi trouble de conduite et trouble de comportement, ce dernier se trouvant ici bien évidemment réduit à l'aspect sous lequel on avait professionnellement, c'est-à-dire « intellectuellement », l'occasion de l'observer ; et l'on y eût sans peine reconnu ladite aboulie pour peu qu'entre le jeu quasi cybernétique des impulsions, stimulations et réactions, d'un

[24] côté, et, de l'autre, la décision provenant chez l'homme seul — la chose fût-elle rare — de l'autorationnement du désir, on y cherchât moins l'effet d'une totale passivité que celui d'un flottement général au gré de toutes les situations ou, si l'on préfère, à l'exemple de la girouette, de l'impuissance pathologique à résister aux vents ! Il en est, en somme, de la *libido,* comme, plus haut, de la vigilance : elle ne va pas de soi et le « passage à l'acte » en dépend.

Et l'on est, dès lors, mieux armé pour remettre à sa place, c'est-à-dire en neurologie, la fameuse « psychose » maniaco-dépressive qui n'a, chacun le sait, de psychose que le nom et se caractérise justement par une cyclothymie où dominent les facteurs génétiques, voire métaboliques ou hormonaux et, plus généralement sans doute, ces « troubles de l'humeur » dont la palette peut aller de l'agitation à la catatonie. Et n'en doit-on pas, enfin, rapprocher ces curieux « états-limites » où s'explorent moins probablement les confins de la pathologie que ceux de la compétence nosographique du psychiatre ? Sans avoir, bien évidemment, la prétention d'y remédier, je voudrais seulement indiquer la voie permettant cliniquement de sortir du piège hérité — comme en témoigne le double sens de la phrase et de la sentence, sinon celui du « vouloir dire » — de grammairiens dont, à la suite de Schopenhauer, se sont à leur tour inspirés les philosophes de la « volonté et de la représentation ».

CORPS ET BIENS

J'ai gardé volontairement pour la fin de ce premier tour d'horizon ce fameux soma par lequel nous avons commencé et qui doit lui-même être tenu — puisqu'il peut, selon nous, ou manquer d'advenir ou venir, au contraire, à manquer — moins pour un donné que pour une fonction que nous appelons, par conséquent, gestaltiquement la *somasie,* encore qu'à l'instar des gnosie, praxie, boulie précédemment évoquées et sans être, pour autant, en dépit peut-être des apparences, plus centrale que les autres elle en recoupe bien évidemment à son tour la variété des contenus. Il est seulement dommage qu'on ait pris là encore les vessies pour la lanterne ; et ce sera, je crois, l'une des originalités de notre approche que d'en avoir fait, aux confins de la neurologie et de la psychiatrie, l'un de ses champs privilégiés d'investigation, dût l'asomasie, chez certains, risquer de servir de clef à tous les cadenas !

[25]

S'il est vrai, en effet, que tout s'incorpore, il convient de s'interroger, non sur le caractère naturel ou, virtuellement, culturel de l'incorporé, mais sur le mécanisme en soi de l'incorporation ; et c'est, à mon avis, s'acharner sur un fantôme que de mettre en coupes la Mémoire, comme le font les cognitivistes, en en multipliant ingénieusement les paramètres ; car le plus clair de l'histoire, c'est que la Mémoire, scientifiquement du moins, n'existe pas. Elle résulte de la simple et antique illusion des psychologues de la conscience qui, confondant la reconnaissance avec la connaissance, le savoir, si l'on veut, avec les moyens de l'acquérir, auraient dû depuis longtemps conclure du *behaviorisme* des anglo-saxons qu'il n'en allait pas autrement de l'habitude grâce à laquelle, inconsciemment, se fixe notre activité, non plus — pour emprunter à nos classiques un terme repris par Janet — que de la contention par où, de son côté, la tendance aussi s'affermit.

Ainsi l'asomasie, pour lui donner désormais son nom, peut-elle, selon les circonstances, se présenter sous bien des aspects, sans qu'il soit épistémologiquement justifié, même à titre d'exemple, de donner le pas, somme toute, à celui que, sous le nom d'amnésie, la tradition nous a seulement rendu plus familier. J'entends bien qu'il en est pour parler également de la mémoire de l'eau. C'est, si j'ose dire, un autre type de débordement. Car s'il est une frontière définitoire de l'animalité, c'est bien celle qui fonde justement l'indépendance d'un « organisme » où l'expérience s'accumule et culturellement, comme nous le verrons plus tard, chez l'homme se capitalise à l'égard d'un « environnement » dont il est, bien sûr, solidaire, mais dans lequel il vit sans y être planté ! Se repérer, du même coup, dans l'espace, le temps ou le milieu n'est point se regarder ni, encore moins, se savoir vivre, c'est d'abord et surtout phénoménologiquement, se « situer ».

C'est même, existentiellement, la seule aptitude dont dispose, à mon sens, le « petit », dans la mesure où, comme Ulysse chez le Cyclope, il n'est encore pris pour Personne ! Et cela explique que chez lui — bien qu'il soit, depuis deux ou trois ans, logiquement, techniquement, éthiquement développé sur les autres plans — la mémoire, comme on dit, je dirai, moi, la somasie, l'emporte à ce point, au moins culturellement, sur l'idiosyncrasie qu'il n'a ni langue, ni style, ni code sinon « maternels » ; qu'il soit en conséquence, et dût-il s'imprégner, plus dressable que véritablement éducable et qu'on ne saurait, au terme, renoncer pédagogiquement à perfectionner ce qu'il a, pour en faire, à la seule satisfaction de la famille, didactiquement un singe savant. Je tiens, pour ma part, qu'il n'est pas de

[26] plus sûre façon de compromettre sa maturation que de traiter trop tôt en adulte celui qui, à proprement parler, n'a point de personnalité.

Il peut même, au contraire, arriver que, par suite de certains traumatismes généralement accompagnés d'une anoxie, la Personne survive au soma et l'histoire, pour ainsi dire, à la conjoncture, au point que l'intéressé, par exemple, — tout comme l'agnosique qui voit ce qu'il dit, faute de pouvoir dire ce qu'il voit — tente désespérément d'inscrire *hic, nunc* et *sic* l'arbitrarité d'un vécu que rien, sans l'aide d'autrui, ne vient, en lui, configurer. Car le *Dasein,* en vérité, n'est pas un pur concept philosophique. Il correspond très exactement, dussent n'être pris en compte que deux des paramètres, à cette « orientation temporo-spatiale » dont les psychiatres habituellement imputent l'altération à certains états dits « confusionnels », sinon, mais sans doute d'une autre façon, au syndrome de Korsakov. On peut savoir les dates, les noms ou la géographie, sans pouvoir pour autant se repérer sur la carte, dans son cadre ou dans l'actualité.

Sans délirer le moins du monde, ces patients sont, en résumé, condamnés, sinon au rêve, du moins à la fiction. Romanciers malgré eux, on ne saurait dire qu'ils abstraient, mais plutôt qu'ils sont incapables de choisir entre les réalités qu'ils projettent, faute d'être, en un mot, présents à ce qu'ils disent, à ce qu'ils veulent, à ce qu'ils font. Et, certes, la mémoire est en cause, mais dans les mêmes proportions que l'habitude ainsi que là contention. Rien, du même coup, ne leur est plus familier ; tout changement les panique ; tandis qu'inversement la relation les assujettit et qu'à l'image du tablier qui fait de Maître Jacques un autre « personnage », la cure, en la circonstance, engendre le malade comme l'atelier, le technicien. Ce qui, dans certains cas, n'a pas été sans poser à nos cliniciens, partagés entre la recherche et la thérapeutique, des problèmes considérables portant sur leur propre statut, notamment à l'égard de la législation du travail.

Sera-t-on, enfin, surpris qu'à l'autre bout de la vie, le vieillissement du soma, qui n'a rien d'une maladie mais tout — puisqu'il nous fait passer, après une période de relative stabilité, de la croissance à la régression — physiologiquement d'un retour à la dépendance, affecte à sa manière avec les hippocampes, et la Personne mise à part, ce qu'on est justement convenu de tenir pour la « mémoire », dût l'interprétation, là encore, être beaucoup moins fonction de la rigueur du diagnostic que du poids de la tradition. Il est clair, en revanche, que celle qui persiste, et qu'on dit volontiers « rétrograde », ressortit en fait à l'histoire dont l'ancien est censé se faire une

[27] spécialité, sauf à perdre onomastiquement en sus peu ou prou de son capital en matière de « noms propres », sinon de « noms communs ». Ce n'est pas que j'entende ici défendre inconditionnellement les barbons, ni réhabiliter au gré les « feuilles d'automne », la « vie montante » ou le « troisième âge », mais en finir scientifiquement avec un concept incluant, en plus des gâteux, le sénateur ou le retraité !

Il en est, finalement, de la sénescence comme de l'adolescence et les « jeunes », comme il est d'usage de dire de nos jours, n'ont pas plus en réalité d'existence du fait qu'à l'initiation s'ajoutent, dans nos sociétés surdéveloppées, le report de la majorité légale et, maintenant, la généralisation du chômage. J'en suis même à me demander s'il ne conviendrait pas de rapprocher psychologiquement le gâtisme de l'autisme dont nous parlions plus haut, plutôt que de continuer à couvrir indifféremment de ce nom, avec ce qui n'est sans doute qu'une sorte d'asomasie congénitale, les divers troubles de l'imprégnation sur lesquels éventuellement nous reviendrons et dont, par excès ou défaut, la gamme s'étend du débile profond à ce que je nomme l'enfant-bulle et, plus encore peut-être, le « sur-doué » ! Est-il exagéré d'affirmer qu'il est plus urgent de démêler les processus en cause que de multiplier les thèses à l'occasion des plus beaux cas ?

C'est, en résumé, une affaire de juristes que d'opposer la forme et le fond ; car la forme est dans le fond et elle y est, en quelque sorte, de deux façons, l'une, gestaltique, qui tient en nous à l'animalité, l'autre, disions-nous, structurale qui, pour être chez l'homme à la source de sa culture, n'en ressortit pas moins à sa biologie. Gestalttheorie, d'un côté, structuralisme, de l'autre, ne sont donc pas des théories, mais théorie, ensemble, d'une réalité plus complexe impliquant quatre fois, comme je l'ai suggéré, la contradiction d'une sériation doublée d'une analyse dont on ne saurait, en fait, négliger l'une ou l'autre, sans compromettre la totalité. On comprend — pour n'évoquer ici que les troubles du Signe dont l'examen systématique fut, il y a trente cinq ans, à l'origine de la Médiation et que nous exposerons largement par la suite — qu'à la différence des diverses approches baptisées neurolinguistiques, la glossologie, n'ait jamais pu se limiter à la seule aphasiologie.

[28]

POUR UNE ANTHROPOBIOLOGIE

Tout se passe, malheureusement, comme si la générosité désormais l'emportait sur la profession et que, parallèlement au fidéisme de théoriciens peu pressés de s'engager sur la voie ici proposée d'une redéfinition de la biologie, l'activité, d'une part, sans cesse en progrès, certes, mais, tout compte fait, traditionnelle des laboratoires s'accompagnât chez le praticien, d'autre part, d'une tendance préférentielle au palliatif, au sécurisant, voire au caritatif qui fait de lui le successeur du clerc et de son art le relais du didactique dans l'actuelle réduction du pénal[1], De là les Croix ou Croissant rouges, les « missions » du sang, de la mucoviscidose ou du sida, les médecins sans frontières, les aliénistes ou les analystes après les exorcistes, l'« éducation sexuelle », à défaut de l'instruction civique, passant des mains du moraliste à celles du vétérinaire. L'éthique, si souvent invoquée, n'est elle-même, de nos jours, que le paravent d'une inertie.

Ainsi voit-on proliférer — en vue de remédier aux « handicaps » qu'aucune nosographie précisément ne sous-tend, mais que l'exclusion sociale a le plus souvent engendrés et au nom d'une psychologie où l'effet l'emporte régulièrement sur la cause — des métiers, des établissements, des méthodes ou des spécialités dont l'efficacité est proportionnelle à la naïveté qu'entretient confusément la peur du désordre ou de la contagion. Il n'est pas jusqu'à la prison dont on ne prétende compenser l'obligation tout ecclésiastique de célibat, sinon de continence, qu'elle impose, en favorisant au maximum la « culture » des délinquants. L'hygiène, enfin, prétend justifier aujourd'hui des « préservatifs » sur lesquels, au moins, la morale s'interroge, comme l'équité, de son côté, l'a fait naguère pour l'avortement ; le tout sans qu'aucune réflexion sur la Personne ou sur la Norme vienne cliniquement fonder une attitude que le nouveau code lui-même se révèle incapable de reformuler.

Et le comble de l'imposture est atteint lorsque, s'appuyant tour à tour sur le gène ou sur la pulsion, l'expert tend à se substituer au juge au nom de cette science-alibi par excellence que l'on baptise « criminologie ». Car si l'on tient compte du fait qu'on ne saurait confondre la responsabilité avec la culpabilité, ni l'infraction avec la transgression, on s'aperçoit qu'il n'est rien — quelle qu'en soit la motivation et qu'il soit pathologique ou non — de

[1] Vouloir Dire II, p. 95

[29] moins objectif que le « crime ». Il faut dire que l'actuelle pression de la rue ne facilite pas plus la tâche du législateur que la démocratique conviction des jurés ne l'a fait. Est-ce, d'ailleurs, à lui d'en juger ? Autant, à mon avis, vu l'état des « sciences de l'homme », prétendre équilibrer physiquement les choses sans souci de la pesanteur ! Il va de soi qu'il reviendrait, à partir de l'étude des perversions et des psychoses, des névroses et des psychopathies, au psychiatre de l'éclairer, s'il existait, du moins, une « psychiatrie ».

On m'accordera que c'est bien là que gît le nœud et qu'au delà de la factice répartition — toujours, de plus, sujette a révision, voire réciproque annexion — des facultés et des fonctions, neurologue et psychiatre n'ont cessé, s'agissant de l'homme, de se disputer finalement un langage dont aucun ne conteste le privilège, dût sa pathologie être, sous le nom d'aphasie, imputée, dans un cas, à l'affection de telle ou telle circonvolution cérébrale, dans l'autre, sous le nom de délire ou de fabulation, pratiquement identifiée à l'extase ou à la vision ! Or je tiens que les facultés qui impliquent dialectiquement en nous les fonctions animales sont toutes également humaines et, comme telles, globalement ressortissent, quelle qu'en soit la modalité, à la clinique d'une seule et même rationalité. C'est évidemment dans ce sens que j'entends par la suite présenter les choses, au risque, ce faisant, d'indigner les uns et les autres, ceux qui croient à l'esprit et ceux qui n'y croient pas.

On comprendra, du même coup, la franche hostilité de notre équipe à l'égard de ce qu'il semble convenu — mais pour combien de temps ? — d'appeler une « neuropsychologie ». Si nous ne contestons pas, bien entendu, la scientificité des moyens d'investigation, nous ne pouvons que regretter le regain d'associationnisme présidant à la construction dans le cerveau de « L'homme neuronal » d'« objets mentaux » qui ne sont point, d'ailleurs, sans rappeler, en matière de sondages dont la probabilité elle-même n'est pas à mettre en doute, les brillants concepts d'« amour » et d'« amitié » entre lesquels étaient récemment invités à choisir sans rire les Français. Il reste qu'il en est de plus en plus pour feindre encore d'y croire, ce qui n'est pas une raison d'y souscrire. C'est toujours au « petit reste », en effet, qu'il revient, pour reprendre Isaïe, de faire les révolutions.

De même, au terme, que la théorie atomique, par où physiquement s'explique la nature, n'est point de l'ordre des qualités immédiatement sensibles, de même, dans le cas de l'homme, ne saurait-on se contenter, fût-ce par encéphalogramme, scanner ou IRM interposés, d'en parler au premier

[30] degré comme s'y emploient, d'ailleurs, universitairement jusqu'ici — à l'exception, bien sûr, des analystes qui donnent, eux, dans la parabole — les pseudo-sciences qui en traitent, et de faire ainsi l'économie de l'anthropobiologie. Encore s'agit-il moins, en l'occurrence, d'intervenir que de comprendre sur quoi l'on agit et d'où vient dans le jeu des synapses la contradiction qui nous fait rationnellement ce qu'à notre insu précisément nous sommes, dussent performantiellement ce que Bergson appelait les « données immédiates » en occulter justement l'instance, autrement dit la *médiation.*

Et sans doute est-ce un signe, peut-être le plus évident, de la crise que de constater la profonde disparité des connaissances acquises quant aux conditions physiologiques de la genèse et de la libido par rapport à celles authentiquement psychologiques et renvoyées trop souvent comme telles aux juristes concernant l'histoire et le droit. Or l'amour humain n'est absolument pas réductible à l'accouplement plus ou moins risqué de deux corps en vue de la procréation, non plus qu'à la simple satisfaction d'une pulsion ; et fût-il éventuellement soumis, d'autre part, à la sublimation toute symbolique de l'Éros ou frileuse et désuète d'une quelconque moralité qu'il ne cesse pas pour autant — et la nouvelle médecine se devra à coup sûr d'y veiller — d'être moins une affaire de capote ou mystiquement d'Époux, qu'à proprement parler de Norme et de Loi. Le contrat, en un mot, l'emporte sur les « sentiments » et le zizi, j'imagine, n'est pas le seul atout de Pierre Perret !

Ainsi, plus que jamais, le serment d'Hippocrate garde-t-il son actualité dans la mesure où le futur « prud'homme » rejoint, pourrait on dire, l'antique « sage-femme », comme détenteur d'un pouvoir sur autrui qu'à la différence de l'éducateur ou du magistrat il a, lui, l'avantage de fonder, s'il le souhaite, dans le savoir issu d'une clinique dont il est malheureusement jusqu'ici le seul à posséder la clef. En étendre le bénéfice à tous les « ingénieurs » de l'homme n'est en aucune façon attenter à ses privilèges mais contribuer à enrichir sa propre formation, comme l'a fait autrefois, au scandale de quelques-uns, la dite « médecine expérimentale », à ceci près que c'est aujourd'hui, du point de vue de ce qu'on nomme la « culture générale », moins d'une extension que d'une renaissance qu'il s'agit, où la tête, fût-ce chez le chirurgien, devrait l'emporter définitivement sur la main !

Le temps vient, en un mot, où les revues, les journaux, les émissions et les conversations, au lieu de résonner du pédantisme hellénisant des carabins, voire actuellement de la mythologie des pseudo-lacaniens, emprunteront,

[31] je l'espère, à de nouveaux « lettrés » d'autres moyens, grâce à nous, de raisonner sur un univers qui, lui-même impliquant en partie la rationalité, ne se laisse, si j'ose dire, scientifiquement aborder qu'au carré ! Et si l'on ajoute que celui auquel avec la bête nous ne cessons pour autant d'appartenir et dont la connaissance est antérieure, ne saurait, de son côté — comme dans le cas, par exemple, de la morphogenèse à mi-chemin de l'histoire et de l'évolution — comporter d'autre explication qu'anthropomorphe, on ne sera sans doute pas surpris que, si balbutiante qu'elle soit pour l'instant, l'ère de la médiation, à quelques lustres près, soit celle aussi de la relativité.

[33]

2

TROUBLES DU SIGNE ET DE L'OUTIL

[35]

CE QUE PARLER VEUT DIRE

Il est, pour un linguiste, devenu presque banal aujourd'hui de s'intéresser à ce qu'il est convenu, depuis les discussions de Broca et Trousseau, d'appeler chez nous l'aphasie. Le temps n'est pas si loin, pourtant, où le « philologue » l'emportait et nous fûmes à peu près les premiers, à la suite d'Ombredane, Alajouanine et Marguerite Durand, à tenter de cerner un domaine dont la publicité devait faire ultérieurement l'apanage de Jakobson et de Luria. Et, certes, nous n'avons pas d'états d'âme, l'essentiel, comme disait Maurras, étant d'avoir raison. Or j'ai l'outrecuidance de penser qu'il se pourrait que ce fût vrai ; et puisque mon ami et complice O. Sabouraud vient, en tant que neurologue, de publier précisément chez Odile Jacob un ouvrage sur la question, on m'autorisera à me concentrer ici sur l'analyse de la démarche, plutôt que sur l'histoire, la bibliographie, voire la présentation des cas.

L'erreur serait — et je la crois, hélas, largement partagée — de se contenter, sous le nom de « neurolinguistique », d'ajouter un item à la liste des spécialités consacrées de manière cumulative à ce qui scientifiquement, ainsi que nous le disions plus haut de la mémoire, ne constitue toujours pas un objet. On ne saurait nier, bien sûr, que le langage, comme tel, soit en cause ; mais, outre que ce dernier ne manque pas, d'une part, d'être également affecté, entre autres, par des troubles d'ordre respectivement sensoriel ou moteur, sinon même gnosique ou praxique, auxquels devrait se cantonner l'orthophonie et qui altèrent, tout système mis à part, la façon que nous avons de l'entendre et de l'articuler, il va de soi — et nous en reparlerons à loisir — que la logique dont il procède, d'autre part, n'a rien à voir avec la technique qui graphiquement le signalise, l'ethnique qui l'idiomatise, l'éthique, enfin, par où se justifie le nom même du « vouloir-dire ».

[36]

Structure de structures, dira-t-on, surtout depuis qu'un saussurianisme naïf a lâché le mot, sans s'apercevoir que la fameuse dichotomie de la Langue et de la Parole, outre qu'elle n'a rien de dialectique, télescope, en fait, tout ce que nous appelons les plans qui constituent pour nous, au contraire, dans l'ordre où la clinique nous les a révélés, autant d'étapes de déconstruction d'un phénomène issu de la combinatoire, finalement, de l'ensemble de nos fonctions et surtout de nos facultés. Chacun sait, en effet, non seulement qu'un aphasique n'est ni sourd, ni muet ; qu'il peut sans « déparler », comme on disait jadis, ou jargonner ou ânonner, voire pratiquement éructer ; qu'il lui arrive même plus d'une fois soit de saisir ce qu'au sens strict il ne discerne pas, soit d'émettre automatiquement ce qu'il est incapable volontairement d'exprimer.

On comprend qu'à juger sur les apparences ou, pour recourir à un terme en usage désormais, sur la seule performance, on ait cru pouvoir opposer aphasies sensorielle ou motrice et parler de dissociation automaticovolontaire ; que Wernicke ait pu localiser séparément l'incohérence, Broca, la stéréotypie, quitte à les relier, par la suite, dans l'aphasie de conduction ! L'ennui, du point de vue théorique, consiste, dans le second cas seulement, à évoquer éventuellement un « agrammatisme » qui caractérise, en fait, spécifiquement n'importe quelle variété du trouble ; car c'est bien, en l'occurrence, d'altération de la grammaire et de la grammaire uniquement qu'il s'agit. Encore ne convient-il pas d'identifier le modèle évoqué à la doctrine qui en porte le nom dans les écoles et dont la normativité jointe à la foi dans les universaux sont revendiqués par Chomsky aussi bien que par Lancelot.

Et telle est justement la spécificité de notre point de vue que nous ne croyons pas, nous, aux Parties du discours et surtout que nous ne pensons pas qu'il revienne au linguiste, non plus d'ailleurs qu'au neurologue, de formuler, fût-ce transformationnellement, les règles d'une prononciation ou d'une énonciation dont l'incorrection comporte chez le malade, notre maître en la circonstance, une logique implicite que nous prétendons justement voir expliciter dans nos tests baptisés par l'un d'entre nous grammaires élémentaires induites, autrement dit des G. E. I. Point, à mon sens, d'autre façon de faire expérimentalement l'inventaire des avatars de ce que, depuis bien longtemps, j'appelle la rationalité incorporée. La grammaire ne s'apprend pas ; elle se fait, si j'ose dire, sur le tas, et l'enfant, n'en déplaise à Piaget, qui, opposant *papa* et *toutou* et contrastant *broum broum* [2], semble commencer à parler, la possède en totalité.

[2] Cf. Vouloir Dire I, pp. 46 et 66.

[37]

Ce qui lui manque, en revanche, c'est la langue dont la tradition reconnaît qu'il n'a pas la maîtrise et qu'on appelle pour cette raison maternelle ; tandis que, malgré les apparences, l'aphasique, au contraire, en dispose qui trouve une facilitation dans l'échange linguistiquement homogène qu'il maintient avec son partenaire, à la différence du glossomaniaque dont, bien sûr, nous reparlerons, et qui s'exprime, lui, sans problème, mais précisément ne communique pas.

En faut-il davantage pour mesurer l'erreur de ceux qui croient pouvoir mesurer notre accès au langage à la fonction de communication. Non qu'ethnique et logique soient normalement incompatibles mais, attendu qu'elles peuvent séparément s'exagérer ou disparaître, il va de soi qu'aucun clinicien ne saurait, de ce fait, scientifiquement les aborder ensemble et que l'empirisme des « fonctionnalistes » ne vaut pas mieux, finalement, que l'idéalisme tautologique des Chomskyens !

Loin qu'elle s'impose, en somme, au praticien au point de favoriser chez lui le provignement grotesque des mots en -ème (certains ne parlent-ils pas de « kinèmes » ou d'« articulèmes » ?), notre glossologie lui doit, tout au contraire, la définition même de ce que nous tenons pour des faits. Sans lui, probablement, n'eussions-nous point songé à renvoyer à la sociologie, voire à l'axiologie — et donc, nous le verrons, à la psychiatrie — ce qui, dans l'acte de parole, ressortit, de notre point de vue, sociolinguistiquement à la langue ou axiolinguistiquement au discours[3] dont les analystes, à leur tour, ont, sur les traces de Freud, Jakobson et Lacan indûment confondu les tropes avec les figures du message comme, longtemps avant la *Verdichtung* ou la *Verschiebung,* sous le nom de métaphore et de métonymie, le faisaient déjà les Stoïciens.

Il va de soi, dans ces conditions, que nous ne pouvons, de notre côté, dussent les procédures échapper à notre savoir-faire, nous désintéresser, sinon des localisations, comme on dit depuis Gall, du moins — que l'on accepte ou non la vogue actuelle du « frontal » ou la prégnance des connexions — de l'indéniable conditionnement d'un modèle exclusivement grammatical qui n'à rien d'une compétence, mais tout, dialectiquement, d'une instance puisqu'il implique lui-même la contradiction d'une performance qui tend à en éluder représentativement l'abstraction.

Autant dire que nous ne pouvons rien les uns sans les autres et qu'il me semble exclu, de ce point de vue, de séparer le « linguiste » du « neurologue ».

[3] Cf. Vouloir Dire II, pp. 253 et 278.

[38] Si l'un enseigne, l'autre soigne ; mais c'est sur la même science qu'ils se fondent.

En somme, Goldstein avait raison qui parlait d'« attitude abstraite » ; car l'aphasie n'est trouble, à proprement parler, ni du son ni du sens reliés imaginairement dans le symbole[4], mais bien du principe même de l'analyse, c'est-à-dire de l'intelligence, qui les transforme ou non, ensemble ou bien séparément, de percept en concept par la médiation précisément du Signe. La mise en œuvre, autrement dit, n'est nullement en cause et l'arbitraire, bien évidemment, encore moins. Mais il faut surtout remarquer qu'au niveau de conscience où nous sommes, penser, pour employer les mots ordinaires, ou articuler, comprendre ou exprimer sont une même chose ; alors que confondre, comme on le fait souvent, association et organisation, Gestalt et structure, c'est, en réalité, identifier le corps et « l'esprit ».

DES FACES, DES AXES ET DES PHASES

Il n'est, certes, pas sans importance, au moins pour le théoricien, de constater justement qu'un trouble de la structure du son n'est ni plus ni moins « profond » qu'un trouble de la structure du sens et que le diagnostic n'est pas pire dans le cas du patient qui nous répond « tan-tan » que dans celui de tel autre répliquant imperturbablement « Vive De Gaulle ». Outre, c'est bien connu, qu'ils peuvent éventuellement se trouver conjugués, ils ne sont l'un et l'autre que la double face du dysfonctionnement affectant la réciprocité du lien du son pertinent et du sens dénoté qu'on appelle plus généralement le Signifiant et le Signifié. Saussure avait raison qui parlait d'immanence plutôt que d'économie de l'articulation ; mais il est dommage que le flou de sa sémiologie ait peu ou prou laissé le Signifié renouer avec la chose et focalisé progressivement l'attention sur la phonologie de Troubetzkoy ou le Signifiant de Lacan !

Le comble, toutefois, de l'artifice me semble avoir été atteint lorsqu'on a vu progressivement se constituer, sous l'impulsion des sémioticiens, pragmaticiens ou détenteurs d'autres plumages, ce que j'appellerais volontiers, concernant les degrés de complexité, une échelle de Jakobson, attendu que, sur la base des fameux *bundles of distinctive features,*

[4] Cf. Vouloir Dire I, p. 25.

[39] elle entasse, selon les auteurs, les syllabes, les monèmes, les mots, les énoncés dans la plus totale confusion de l'instance et de la performance et qu'entre le babil et Proust, tout « littéraire », au terme, sauve sa mise et peut se reclasser ! Or il s'avère, comme nous le notions déjà en 1963 dans une brochure rédigée en commun pour la Revue de neuropsychiatrie de l'Ouest sous le titre « Vers une approche linguistique des problèmes de l'aphasie », qu'il en est essentiellement deux variétés, l'une qu'il convient respectivement de nommer *phonologique,* l'autre *sémiologique,* que le malade, par ailleurs, soit, selon l'expression, de type Broca ou de type Wernicke.

Et c'est naturellement à la première qu'on imputera — en fonction de la gravité, voire des étapes de récupération — d'un côté la stéréotypie, le parler archiphonématique ou syllabaire, de l'autre, le jargon, les paraphonies ou le parler chuché ; tandis que la seconde, symétriquement, couvrira tant le disque rayé de la persévération rappelant Toinette et son Poumon ou ledit « agrammatisme » télégraphique, voire l'énoncé monorème, que le galimatias, la périphrase ou la prétérition dont les divers tableaux — loin de ressortir à une quelconque altération de la sémantique universelle ou de l'acoustique des formants — s'expliquent exclusivement par celle, partielle ou totale, d'un Signe virant instantiellement du sémiophone, soit à l'idéophone, soit au sémiosone, sinon même à l'idéosone du symbole, au point, fusionnellement, d'adhérer à ce que Bergson appelait la chose désignée.

Il se trouve curieusement que l'erreur commise dans l'interprétation du rapport des faces trouve son exact équivalent dans celle du rapport des axes dont il eût fallu d'emblée reconnaître l'interaxialité. La chose à vrai dire n'est pas neuve ; et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on opposait dans les écoles, non seulement l'analyse logique à l'analyse grammaticale, mais surtout, pour ce qui est de cette dernière, ce qu'on appelait « nature » et « fonction ». Saussure ne disait pas autre chose qui parlait, lui, d'association — ses disciples, de paradigme — et de syntaxe ou, mieux, de relations soit *in absentia* soit *in præsentia ;* d'autres ont par la suite préféré les termes de classement et de distribution, plus précisément de taxinomie et de générativité. Et Chomsky n'a finalement rien changé qui, entre l'opération et ce qu'il tient toujours pour la substance, prétend acculer le linguiste à un choix qu'il ne lui appartient pas d'exercer.

Car les deux « dimensions » du langage résultent solidairement de l'analyse du même et de l'autre, selon qu'il est tenu pour différent ou pour supplémentaire ; et ce n'est que performantiellement qu'on peut

[40] « sélectionner » ou « combiner » ce dont, à son insu, le locuteur instantiellement maître et de l'identique et de l'un, — bref du trait et du phonème autant que du sème et du mot[5] — fonde négativement la distinction et le dénombrement dont la mutuelle autonomie pathologiquement aboutit, non à ces troubles de la similarité ou de la contiguïté qu'il est d'usage d'évoquer dans la mouvance de Jakobson, mais à ce que, personnellement, je considère comme l'excès, voire le passage à la limite, du paradigme ou de la corrélation dans le cas du Wernicke face à ceux — si paradoxal qu'en soi le constat — du syntagme ou de la concaténation chez le plus stéréotypé des Broca !

C'est précisément l'avantage de la clinique humaine que de contribuer, non seulement à restaurer, dans un monde géométriquement esclave du nombre et de la quantité, l'importance scientifique de la qualité, mais surtout par la déconstruction systématique des facteurs d'impropriété du langage, à nous faire *analogiquement* accéder à ceux dont nous reparlerons plus tard et qui, sous le nom de loisir, d'absence ou d'abstinence, me semblent être à la base de toute modalité rationnelle. Car l'univers n'est pas plus déterminé par la logique qui le « cause » que par la technique qui nous y sécurise, l'ethnique qui le légalise, l'éthique, enfin, qui le légitime. L'intuition n'y suffit plus. Il est temps qu'échappant à l'empyrée des socratiques, la connaissance de soi, en quelque sorte, se mesure et, si j'ose dire, se positive : le danseur, comme l'eût souhaité Voltaire doit faire place au calculateur ; c'en est fait désormais des entrechats !

Et qu'on ne me dise pas qu'il s'agit d'un retour subreptice au Verbe puisqu'à l'inverse la dialectique nous contraint, comme nous le verrons par la suite à propos de la schizolalie, à faire neurologiquement l'hypothèse d'un trouble autolytique et non plus fusionnel, où le Signe devient sans délire l'objet lui-même du dire d'un Boris Vian involontaire, j'ai nommé la schizophasie. Le terme, évidemment, peut choquer les psychiatres du fait que le préfixe, en l'état des choses, porte atteinte à leur monopole et plus d'un parmi ceux qui me suivent, ne leur donnerait pas tort, préférant laisser poliment planer le doute sur ce point. C'est, à mon sens, se méprendre sur la méthode, confondre, justement, positivisme et positivité et, tout compte fait, n'avoir point compris ce que l'observation devait à l'inertie du regard antérieur, en bref à l'idéologie.

Je ne puis, pour ma part, oublier certains patients examinés à l'époque où le neurologue jouait encore sur les deux tableaux. L'un d'eux, en

[5] Cf. Vouloir Dire I, pp. 34-47.

[41] particulier, une femme — pour laquelle, médicalement, le diagnostic est toujours resté incertain — ancienne institutrice à Lyon et suppléée, pour un temps, par un collègue d'origine autrichienne, ne pouvait s'empêcher, sur la base probablement de l'homophonie du nom de la capitale des Gaules et de la symbolique évoquée par l'appartenance du jeune homme en cause, d'équivoquer, au point d'en rire elle-même, sur l'école et la cage, les élèves et les fauves, le maître et le dompteur, voire le poste et l'aigle à deux têtes, la suppléance et la parturition ! Tel autre ne soutenait-il pas qu'ayant perdu toutes ses qualités, la tuberculose était depuis longtemps partie pour la Grèce où l'on en avait heureusement frotté le Parthénon ?

On voit mal la différence, sinon que ces derniers ne le font pas exprès, avec un Devos ouvrant, dans la ville où tout le monde court, naturellement un « compte-courant » ou l'auteur de « L'écume des jours » s'étonnant qu'un garçon de café « ait utilisé son pourboire pour manger ». Mais, après tout, le stéréotype du Broca n'est pas bien loin du « chat » de Ionesco ; et l'essentiel est de remarquer qu'à la virtuosité des uns répond, d'où qu'elle vienne, l'impuissance des autres et que le calembour forcé n'est plus un jeu de mots. L'interaction des faces et des axes apparaît d'autant mieux dans cette rhétorique qu'elle n'a d'autre contenu, en somme, qu'elle même ; et c'est plus encore à se demander si la rareté présumée des cas hospitaliers n'est pas proportionnelle à la multitude de ceux que les habitudes scolaires nous ont, tout bonnement, appris à tenir pour normaux sous le nom d'« intellectuels » ou même de « gens cultivés » !

DU SIGNAL AU MODE D'EMPLOI

Peut-être enfin avons nous vécu le moment le plus délicat, mais le plus illustratif sans doute, de notre démarche lorsque — confrontés, voici plus de trente ans, aux difficultés graphiques des moins bavards de nos aphasiques — nous avons dû admettre en même temps ou qu'elles n'ajoutaient rien, en tant que simples retombées sur la manipulation de la lettre ou du chiffre, au diagnostic nosographiquement posé pour le Signe ou qu'elles témoignaient d'un trouble — éventuellement associé ou parfaitement indépendant comme dans le cas de la pseudo-« alexie pure » — affectant au delà du percept et du geste, simultanément la saisie et la production de ce que nous avons cru devoir baptiser le signal, dont la lecture, l'écriture ou le calcul n'ont

[42] manifestement rien à voir avec l'arithmétique ou la grammaire, mais tout, si l'on sait se donner les moyens de l'observer, avec la technique inhérente, selon nous, à la définition de l'Outil.
Du même coup, l'atechnie était née qui dormait, d'ailleurs, sous la masse des observations d'une polymorphe apraxie où se mêlaient indistinctement l'absence de dextérité et la négligence du « mode d'emploi ». Or ce n'est pas la même chose de prendre une scie par la lame ou de trembler pour scier ; et l'on ne saurait qu'admirer l'adresse, au contraire, de ce patient qui, sur notre demande, parvenait, après l'avoir dressé comme il l'eût fait d'une bougie, à allumer véritablement un crayon ! Il suffisait, en somme, d'y penser. À peine la porte était-elle ouverte que bien d'autres équipes s'engageaient avec nous dans une recherche qui ne contrariait personne et dont l'ingéniosité suffisait à multiplier les occasions. On sait bien que le tennis n'est pas la balistique, ni la musique, l'acoustique ou la peinture, la chromatique, en dépit des audaces de Boulez ou de Mondrian.

On voit ici à quoi nous a servi l'analogie. Postulant que la Rationalité restait une dans son principe, quelle qu'en fût la modalité, et qu'il devait, par conséquent, en être de l'analyse du moyen et de la fin comme de celle du son et du sens, nous avons très exactement inversé la façon dont nous abordions l'aphasie pour construire avant tout examen le cadre respectivement mécanologique et téléologique[6] apte à situer une écriture, d'emblée parente de l'informatique, dans l'ensemble des activités déictiques, schématiques ou cybernétiques qui *ergologiquement* ressortissent à l'art, toute esthétique mise à part, et non à la représentation. Il est évident que le Fabriquant et le Fabriqué sont corticalement, en tout cas, plus faciles à caser que la plume ou le pantalon ; et l'on ne s'étonnera pas que le bilan s'accroisse de jour en jour, même si les portraits-robots sont encore, pour l'instant, plus nombreux que les Sherlock Holmes !

Il va de soi qu'il était plus facile d'écouter parler le consultant que de le regarder faire et qu'à moins de le mettre en situation de production au risque — comme les psychiatres, dont l'« ergothérapie » confond, d'ailleurs, travail et collaboration — de transformer ou presque le cabinet en atelier, on aurait sans doute à se contenter de crayon, de page d'écriture, ou de planche à dessin. C'est évidemment ce qui s'est passé pour les observations d'apraxie dite « constructive », le reste se trouvant, plus ou moins « rapporté au corps » ; et notre ergolinguistique, aussi bien, pourrait, de son côté, maintenir l'illusion

[6] Cf. Vouloir Dire I, pp. 144-162.

[43] si notre conception de l'écriture n'incluait, on le sait[7], l'idéodrame avec l'idéogramme et ne se refusait à réduire ses troubles aux lettres mal formées, sinon à l'encre sur les doigts ! Le gramme, depuis son invention, fait partie intégrante de notre outillage et le livre, lui-même, avant d'être message, est d'abord un ouvrage et son auteur, un ouvrier.

On s'explique, dans ces conditions, que, quitte à susciter des méprises, nous ayons cru bon d'adjoindre à la trousse du neurologue celle du bricoleur et d'accroître ipso facto nos chances d'*induire* plus aisément, sur ce plan, les *trucs élémentaires* par lesquels le patient — atteint fondamentalement de troubles spécifiques du matériau ou de l'engin, de la tâche ou de la machine[8] — tente de compenser industriellement ses erreurs de conduite, qu'il soit par état musicien, cuisinier, jardinier ou bien électricien. Tel, en effet, dispose correctement des « appareils » dont il ne contrôle plus l'utilisation ; tel autre les manœuvre sans problème qui s'avère incapable de les programmer. Le tout est, là encore, affaire ou de taxinomie ou de générativité, disons plutôt de parcellisation ou de périodicité du travail ; et l'ordinateur, de ce point de vue, ne saurait servir de critère des difficultés éprouvées par son opérateur du fait qu'il nous ramène à l'écriture, en un mot à l'activité simplifiée des cols blancs !

Chacun sait bien que si les « dyslexiques » abondent dans les classes, nul n'y est normalement pénalisé de ne pouvoir enfoncer une pointe sans se taper systématiquement sur les doigts. Et tout se passe, au contraire, comme s'il allait de soi que les apprentis ou les élèves des écoles professionnelles — qui n'ont point, aux termes de Wechsler ou Piaget, accès à l'« enseignement long » — eussent automatiquement dans la main ce qui leur ferait défaut dans les lobes et que tout le monde au moins pût travailler, dès lors qu'on répugne à penser. Or pour peu qu'on fréquente les usines ou les chantiers, on a vite fait de s'apercevoir que si l'autisme, comme tel, y est rare, il n'y manque pas de cas — évidemment non diagnostiqués — d'impéritie congénitale et il me semble hors de doute qu'une nosographie plus élaborée pourrait, en matière d'art, utilement contribuer à la ventilation des métiers.

Et plutôt que de tenir simplement pour un intellectuel distrait *« the man »* qui, selon Oliver Sacks, *« mistook his wife for a hat »,* mieux vaudrait peut-être se demander s'il ne s'agirait pas en réalité de la manifestation particulièrement spectaculaire d'une fort commune pathologie dont les effets

[7] Cf. Vouloir Dire I, pp 250-257.
[8] Cf. Vouloir Dire I, pp. 131 sq.

[44] sont d'autant plus généralement négligés que nos Tournesol y chercheraient volontiers un brevet d'authenticité. C'est que, précisément, le *logos* ici n'est pas en cause, mais seulement, en tant que *poros ou scopos,* le *tropos* dont nul n'ignore la place dans la société ! On ne cherchera point ailleurs la raison de la quasi totale vacuité des propos tenus par les « critiques » d'art tant dans la presse que dans nos Facultés. Car le contenu, d'une part, les « écoles », d'autre part, l'emportent sur la façon dont l'ouvrage est produit et l'on semble délibérément oublier, dans les fresques de la Sixtine, les qualités du plâtrier.

Qui dit « Arts », d'ailleurs, à leurs yeux, dit nécessairement « Beaux », dût l'idée, au surplus, s'attacher moins à la plasticité du geste qu'à leur appréciation du résultat. Or non seulement l'on ne saurait davantage chercher dans l'esthétique l'excuse du travail que dans la poésie celle de la pensée, mais il peut arriver que l'« œuvre » — comme je l'ai plus d'une fois constaté à regarder tout bonnement faire un vieux menuisier — réside dans la perfection de l'enchaînement des opérations plus que dans l'exécution du projet. On en conclura que l'apprentissage, de son côté, ne saurait avoir pour fin la seule productivité et qu'à défaut de déboucher nécessairement sur l'emploi, il n'est sans doute pas moins éducatif que la simple alphabétisation à laquelle la « culture » systématiquement nous soumet. Et quiconque, au demeurant, a l'expérience du bâtiment sait bien qu'un bon maçon vaut mieux qu'un médiocre architecte.

Il n'est pas, enfin, sans intérêt d'observer que là encore l'autolyse s'oppose dialectiquement à la fusion ; qu'à la schizophasie correspond la schizotechnie ; et qu'en face de ceux qui, cliniquement, souffrent, en somme, de l'appareillage, il en est pour faire, à proprement parler, son loisir et jouer, mais involontairement, à l'instar du Facteur Cheval, sur l'Outil, comme Boris Vian, disais-je, jouait sur les mots. Point de folie[9], au sens strict, en tout cela ; mais pathologie, cependant, qui commence par le bricolage et peut, à l'occasion, culminer dans la conduite de ce maître d'œuvre dont nous avons eu à connaître et que les arrêtés municipaux n'empêchaient point d'accroître sans cesse son domaine au détriment des voisins, des trottoirs, voire de la Compagnie d'Électricité ! On en vient même à se demander si l'« image virtuelle » où s'alimente actuellement le jeu des enfants ne risque pas sous peu d'en propager les cas.

[9] Contrairement à ce que j'admettais moi-même en 1981 dans un séminaire sur l'histoire dont l'abrégé est désormais publié chez le même éditeur, dans le premier volume de « Mes parlements », p. 90.

3

TROUBLES DE LA PERSONNE ET DE LA NORME

[47]

DE L'AMBIGUÏTÉ DU DÉLIRE

Ce n'est, certes, pas sans intention que le développement précédent s'achève sur une note d'indécision concernant la frontière de la neurologie et de la psychiatrie. C'est que, comme je l'ai déjà signalé, la déconstruction clinique du langage, d'un côté, ne permet plus désormais la naïve répartition du délire et de l'aphasie et qu'on ne voit pas, de l'autre, pourquoi l'on s'abstiendrait d'ajouter aux neuro- et psycholinguistiques dont l'avenir m'apparaît largement compromis, les neuro- ou psycho-artistiques, neuro- ou psycho-cénotiques, neuro ou psychocritiques suggérées par le modèle ici préconisé, dans l'espoir d'ébaucher, enfin — au delà d'une dichotomie qui n'a, d'ailleurs, jamais pu se mettre en place, et grâce à une conception renouvelée du conditionnement cortical — une authentique théorie de l'ensemble de nos facultés.

De notre position, Freud, après tout, n'était pas si loin qui — à l'inverse de ceux dont on sait, qu'ils n'ont cessé de l'exploiter — a commencé par l'aphasie et voyait l'avenir dans une autre biologie. Et même s'il m'arrive de contester l'attrait trop exclusif qu'il éprouve pour ce que je nomme la fabulation[10] à laquelle il ramène pratiquement la totalité du verbal, on ne saurait nier que son inconscient préfigure globalement notre implicite et qu'il a eu le mérite d'éclairer le psychisme en empruntant du moins aux linguistes de son temps l'axialisation, fût-elle partiellement erronée, des tropes. J'entends bien que d'autres ont été plus loin qui, ne tenant plus le transfert pour un accident de la cure, mais une conséquence pure et simple

[10] Cf. J. Gagnepain. Clinique du délire et clinique de la fabulation, dans *Psychiatrie Française* n° 2, 1985.

[48] de l'institution, ont permis de ne plus confondre le silence et l'absence, la parole et la communication.

La vraie difficulté reste l'introjection dont le « surmoi » entretient, malheureusement, la confusion du droit et du code, du légitime et du légal, de la « conscience » et du gendarme, de l'infraction et de la transgression. Outre qu'il devient dès lors impossible de répondre scientifiquement à l'actuelle interrogation portant sur le rapport de la loi et de la Loi, de la *lex* et du *ius,* en un mot sur la véritable origine du Pouvoir, on s'aperçoit que, par sa critique de l'économisme, Marx était finalement, comme je l'ai montré par ailleurs[11], plus près de notre axiologie que les fondateurs patentés d'une psychanalyse visant à remonter à travers la prégnance indiscutée l'Éros ou de Thanatos, sur laquelle nous reviendrons plus loin, à l'*archè* même de toute socialité. Faut-il s'étonner que leurs épigones, vu l'idée qu'on se fait généralement de l'histoire et de la sociologie, s'attachent encore aux stades auxquels les psychologues ne croient plus ?

Pour nous en tenir désormais, en dépit de la tendance à « libéraliser » les angoisses ou les dépressions en même temps qu'à vider plus ou moins les hôpitaux au seul profit des alcooliques qui permettent d'amortir les lits, à ce que — sous l'angle, non des méthodes, mais de la thérapie — l'on nomme sans doute pour un temps encore la psychiatrie, je ne crois pas exagéré de souligner ici le mutuel intérêt d'une collaboration qui, sans prendre évidemment parti dans l'apparente contradiction de l'entretien et du DSM 3, vise éventuellement à fonder le diagnostic sur autre chose que l'« expérience » ou la simple intuition. Et puisque l'autolyse, en la circonstance, l'emporte nosographiquement sur la fusion, on reconnaîtra, j'imagine, qu'il n'était pas inutile de se donner déjà sociolinguistiquement ou socioartistiquement les moyens de distinguer la schizolalie de la schizophasie, voire la schizomélie de la schizotechnie.

En variant la dérivation du premier composé, je n'ai nullement cherché, par un ésotérisme gratuit et bien connu de la profession, tirer seulement parti de la richesse du grec concernant l'acte de parler, mais à dresser, en face de l'écholalie du paranoïaque qui ne peut que « réciter », voire entrer dans le récit dont un autre est l'auteur, le tableau dialectiquement inversé d'un trouble de la langue et non plus du langage où la grammaire n'est plus en cause — fût-ce chez le « glossomaniaque » — mais précisément l'interlocution. Certains parlent seuls et sans interruption, jouant au besoin la carte,

[11] Cf. Mes Parlements, 1994, pp. 139-140.

[49] comme tel naturaliste ou mathématicien de notre pratique, d'un excès de spécialisation. D'autres plus connus, mais, à mon sens, sous-estimés — puisque l'un des nôtres a changé vingt-sept fois d'identité — se baptisent Dieu ou bien Napoléon !

Tantôt l'onomastique, en effet, et tantôt l'horistique ou, si l'on préfère, le récit se trouvent être, là encore, taxinomiquement ou générationnellement concernés ; et pour peu que le dit trouble atteigne le parler et non plus seulement la doxa[12], on ne sera point surpris qu'il en soit pour pousser l'idiolecte à son point culminant et créer, aux antipodes, en somme, du volapük ou de l'esperanto, ce qu'il faut bien appeler une langue dont il m'est personnellement plusieurs fois arrivé, sur la base du coefficient de récursivité des séquences, de pouvoir, sans y rien comprendre, vérifier la parfaite grammaticalité. De là à engendrer, à la mode de Chomsky, des énoncés pour lui corrects, mais, de notre part, « insensés », il n'y avait qu'un pas par nous allègrement franchi, dût le patient l'avoir vécu comme un drame, disons le mot, une effraction.

Parallèlement l'expérience de ce que j'appelle la schizomélie témoigne, au moins dans le domaine ici concerné, du caractère éminemment iatrogène d'une nosographie trop dépendante de ses conditions d'observation. S'il est clair que le privilège injustifié du message par rapport à l'ouvrage n'est pas sans avoir compromis, à de multiples reprises, l'orientation générale du diagnostic, une recherche plus ciblée menée conjointement, dans un Centre d'Aide par le Travail en Ille et Vilaine, avec des psychiatres, des psychologues et des cadres professionnels nous a récemment persuadés non seulement que l'établissement n'était peut-être pas toujours sans créer des cas auxquels il était censé remédier, mais surtout qu'il convenait de mieux dissocier que naguère ce qui, dans le travail, ressortit socialement à l'organisation, dût-elle en refléter la crise, de ce qui ressortit à sa technicité.

Mes lecteurs savent qu'en l'occurrence j'oppose à l'art le style[13] qui, comme la langue précisément à l'égard du langage, tient moins à l'activité qu'à l'échange, c'est-à-dire, pour rendre au mot son véritable sens, à ce qu'il faut bien nommer l'interaction. Et ce n'est pas sans un certain amusement qu'au terme de l'enquête menée par le groupe indiqué j'ai pu moi-même constater la parfaite conformité du nombre optimal des coéquipiers à la règle édictée par Monsieur Olier : *« Raro unus, nunquam*

[12] Pour tous ces concepts, cf. Vouloir Dire II, pp. 101-102-103.
[13] Cf. Vouloir Dire II, p. 98.

[50] *duo, semper tres ».* Peut-on mieux rappeler la nécessité sociale d'un « tiers » qui n'est pas, pour ce qui est des psychotiques, justement sans poser la question de l'efficacité de l'« aide » officiellement envisagée ni mesurer mieux, sur le deuxième plan, les retombées d'un dysfonctionnement qu'on croyait jusqu'ici réservé aux seuls délirants !

C'est ainsi qu'à l'échomélie généralement interprétée comme une sorte de docilité, voire une totale absence de personnalité, on ne peut manquer d'opposer l'inadaptation foncière, sinon l'originalité recherchée, pour ne pas dire l'excentricité, de ces Alceste de la facture ou de l'ouvroir[14] poussant éventuellement jusqu'à l'ergomanie une créativité sans rapport avec la demande ou la consigne explicitement formulée. Faut-il s'étonner que ce type de malade, outre son indifférence au salaire ainsi qu'à l'horaire imposé, reste irrécupérable pour une entreprise vouée à la seule productivité ? Mais il n'est pas, en revanche, exclu que ce ne soit gagné pour l'art brut dont les tenants, stylistiquement insensibles aux influences, aux appartenances, voire à la compétitivité, n'ont pas ergologiquement, pour autant, rompu avec l'esthétique, en l'occurrence la plasticité.

UN LABORATOIRE DE L'HISTOIRE

Peut-être appréciera-t-on mieux la puissance suggestive du modèle si je rappelle ici que l'analogie postulée de la Personne et du Signe exigeant désormais la pleine réciprocité de l'Instituant et l'Institué, c'est-à-dire de l'acculturation respectivement ontologique et déontologique de la sexualité et de la génitalité, il n'est plus possible d'occulter psychiatriquement le lien des perversions et des psychoses. C'est à tort qu'on a cru pouvoir parler de sexualité et non de génitalité infantile, comme si le symbolique dont sont nés l'oral, l'anal — et pourquoi pas le « pédal » ?- ne pouvait, après tout, s'appliquer également dans les deux cas. Il y a beau temps que les Grecs, mêlant, hélas, le désir et la constitution, groupaient déjà l'Éros et le Phallus, comme les scolastiques, le concupiscible et l'irascible ; et nous ne saurions maintenant, pour nous en tenir à notre plan, dissocier davantage l'inceste de la castration !

[14] Cf. Vouloir Dire II, pp. 101-102-103.

[51]

Car, avant d'être un trouble, la « perversion » est, d'abord et surtout, une altération incontournable de notre sexualité naturelle ; et les sciences du même nom ont d'autant moins à voir avec la chose que ce n'est, à vrai dire, ni de cœur, ni de cul, mais très exactement de propriété qu'il s'agit. Il est nécessairement, pour parler comme Lacan, deux façons de n'« être », en effet, l'une qui nous fait pair, et la seconde, père, en un mot, le rapport à l'autre, qui est en cause ici, et la relation à autrui. Point, socialement, de dette sans mort, de métier sans classe, de *munus* sans *nexus,* bref de *prodesse* sans *esse*[15]. Et si l'« aliénation » semble avoir pathologiquement jusqu'ici prévalu sur l'altération, sans doute est-ce en raison de l'intérêt plus volontiers porté par nos communautés à la participation qu'au particularisme, à la communication qu'à la connexion, à la profession, enfin, qu'à l'« état-civil » où l'être et l'avoir ne font qu'un.

De là vient que le fétichiste couche aussi bien avec la chaussure que le parapluie de sa belle et qu'à l'inverse voyeur ou exhibitionniste confondent viol et vol, impudeur et larcin ; de là, également, chez l'homosexuel, le respect génératif d'une frontière qu'il a génétiquement tendance à négliger, alors que Don Juan, pour sa part, voire l'échangiste, de nos jours, n'apprécient la chair qu'*in manu.* Outre qu'on reconnaît là, pour ce qui est à la fois du statut et du notable le parfait équivalent de l'autolyse et de la fusion du Signifiant, on ne manquera pas non plus d'invoquer la symétrie du Signifié pour chercher, par ailleurs, dans l'office et l'établissement constitutifs pour l'autre face des dimensions de la Personne[16], le terrain de prédilection de ce qu'on nomme habituellement les psychoses où l'avoir le cède au devoir, dont j'ai souvent montré qu'il n'avait rien à voir avec le Droit.

La littérature est immense — dût la pertinence, sinon la clarté, n'y pas toujours gagner — pour ce qui est du schizophrène et du paranoïaque dont personne ne discute, en tout cas, la contradiction pour nous dialectique, puisque, au-delà des « démences » dont nous avons parlé, l'un pousse l'hypocrisie — au sens étymologique du terme — jusqu'à emplir la scène de son personnage et que l'autre, au contraire, vit, si j'ose dire, à tour de rôles, jouant, selon les circonstances, les castrateurs ou les castrés. C'est à juste titre, cette fois, qu'on parle, dans le premier cas, d'« autisme » ou encore d'*Eigenwelt ;* dans l'autre, de quête délirante, au contraire, ou d'influence ou de persécution. Encore faut-il noter que Freud ici le cède à Adler et que

[15] Pour ces concepts, cf. Vouloir Dire II, pp. 60 sq.
[16] Pour ces concepts, cf. Vouloir Dire II, pp. 52 et 69 et 72.

[52] les sentiments ou l'affectivité si souvent invoquée ne sont, en fait, pour rien dans un service — Sartre dirait, sans doute, un serment — apte ou non, par définition, à nous constituer d'abord un « prochain ».

Même si, comme je l'indiquais plus haut, le délire n'est pas seul en cause et s'il est réducteur d'opposer simplement l'« idiotisme » à la « lucidité », il est hors de doute que l'interlocution est socialement un authentique aspect de l'échange et que notre analyse du dialogue est mieux à même que toute autre de mesurer, par la dissociation qu'elle opère du contrat précisément et du concept, une pathologie qui, bien entendu, n'est pas sans effet, non plus, sur le style et le code, encore qu'il ne soit sans doute pas gratuit que nul ne songe au jeu de mot quand on invoque la « responsabilité ». Car c'est bien de responsabilité qu'il s'agit et les tribunaux, de ce point de vue, n'ont point tort — pour estimer le délit, à défaut de la transgression — de faire appel à des experts, à condition toutefois que ces derniers sachent correctement distinguer l'équilibre du citoyen de l'équilibre de la cité.

Et plutôt que de voir, enfin, un trait « paranoïde » dans le morcellement éventuel d'un *ego* à la fois créateur et dupe plutôt qu'épris véritablement de ses masques ou de ranger dans les perversions, un sado-masochisme dont l'ambivalence fusionnelle ressortit moins au sexe qu'au « scénario d'humiliation », comme dit Rosolato, voire à la *Schadenfreude,* je crois plus conforme au modèle et plus porteur aussi d'avenir d'oser taxinomiquement jouer le Wernicke des psychoses en coordonnant respectivement à la schizophrénie un complexe renouvelé de Narcisse ainsi que celui du papa-poule ou *padre padrone* aux prestations de la paranoïa. Esprit de géométrie, me dira-t-on, mais a-t-on jamais fait des ronds sans compas ? Seul ce dernier nous intéresse ici et je me permets de renvoyer sur ce point à ce que, dès 1985, j'écrivais dans le numéro mentionné de la Revue de Psychiatrie Française sous le titre « Clinique du délire et clinique de la fabulation ».

Sans doute même n'est-il pas aussi utopique que certains semblent le considérer d'espérer faire de la première le vrai laboratoire d'une histoire et, finalement, d'une sociologie qui se satisfont pour l'instant de conter, voire statistiquement de compter, les performances d'une instance, j'allais dire, en l'occurrence, d'un instar[17] dont l'arbitraire — pour recouper effectivement le Signe, comme l'a bien vu Saussure — caractérise en fait la Personne sans laquelle il n'est, dialectiquement, ni origine, ni progrès. Or il

[17] Cf. Vouloir Dire II, p. 38

[53] n'est rien de tel que la pathologie pour voir expérimentalement se créer, s'abaisser, voire se déplacer les frontières, se résoudre ou s'engendrer des conflits, s'exercer la prise et le don. Il semble que la psychiatrie dite « institutionnelle » l'ait compris qui, se situant résolument désormais au delà de la simpliste opposition de l'exogène et de l'endogène, masque, sous prétexte de transfert, l'intérêt qu'elle porte à l'alliance ainsi qu'à la « composition »[18].

La crise actuelle, elle-même, en reçoit un autre éclairage. Outre qu'on saisit mieux la niaiserie de ces « politologues » qui — ignorant, sans doute, qu'on n'a jamais, de ce point de vue, que l'intérieur de son extérieur et vice versa — se déclarent surpris qu'un vote sur l'Europe ranime nos querelles de clocher, on commence à imaginer ce qu'une analyse phénoménologique plus subtile des conditions vécues de la *Verweigerung* peut apporter, en dehors du perpétuel recours à la décadence des « valeurs », à la compréhension respectivement ontique et déontique, des problèmes contemporains de l'union libre et du divorce, du chômage et du licenciement. Si l'examen plus systématique, autrement dit, des perversions et des psychoses ne nous permet évidemment pas de les résoudre, du moins nous oblige-t-il à les énoncer autrement.

Et comme, en la circonstance, l'Église n'est pas mieux lotie que l'État et qu'on aurait volontiers tendance, de nos jours, à imputer au manque d'« appétit spirituel » ce qui relèverait plutôt, selon moi, de l'incompétence des cuisiniers, je me demande si le Pape qui défend si vigoureusement le célibat et la virilité du clergé n'entretient pas à son insu le moralisme — fût-il analytique — d'un Drewermann dont la clientèle me semble moins souffrir, finalement, de frustration individuelle que de la confiscation ministérielle, pour parler comme Saint Paul, du sacerdoce du peuple chrétien ! En un mot le Royaume lui-même n'est point sans partager les convulsions du monde ; et l'histoire, « en attendant Godot », ne dépend pas plus des querelles de chapelles ou d'empires que des simples altercations de Didi et Gogo !

[18] Cf. Mes Parlements I, p. 42.

[54]

DU DISCOURS A LA THÉORIE PURE DU DROIT

Si, des troubles d'ordre sémiotique affectant, comme on dit, l'échange des gestes conventionnels ou proprement sociolinguistique de la schizo ou de l'écholalie qui, sans détériorer grammaire ni écriture, obligent, sous le nom de délire, à s'interroger sur la langue des perversions et des psychoses, nous passons, pour en terminer, à ceux que, pour notre part, nous imputons axiolinguistiquement au discours et donc à ce que, personnellement, j'appelle la fabulation, nous opérons un changement de cap dont témoigne, d'ailleurs, à sa façon la différence des « thérapies » actuellement proposées pour les névroses et les psychopathies. Les premières, en effet, qui relevaient naguère plutôt des confesseurs ou des directeurs de conscience sont aujourd'hui, on le sait, traitées par les psychanalystes. Quant à ceux, de plus en plus nombreux, dont la « délinquance » est tenue pour corollaire des secondes, ils semblent n'avoir d'autre choix que les « œuvres sociales » ou la prison !

Et sans doute l'éducation n'est-elle pas pour rien dans la généralisation circonstancielle des unes et des autres. Mais on ne saurait, pour autant, y privilégier l'environnement ; mieux vaut reconnaître dans leur opposition l'effet, une fois de plus, de l'autolyse et de la fusion et considérer purement et simplement que si le névrosé l'a bloqué, le psychopathe, lui, a cassé son frein. Par frein, bien sûr, j'entends la Norme qui — dissociée, en l'occurrence, de la Personne, du Code, de la Loi — fonde dans l'autorationnement la liberté qu'elle nous donne d'accéder ou non à un Autre plaisir. Elle est essentiellement, en effet, l'instance qui fait du désir décision et, du même coup, stratagème du vouloir-faire comme transfert du vouloir-être, aussi bien que kérygme, en vérité, d'un vouloir-dire[19] dont Freud a bien vu que le sens ne portait pas moins que le rêve l'estampille ordinaire du cens.

On comprend, dans ces conditions, que l'association dite inconsidérément « libre » de la cure fasse ailleurs place au psychodrame, voire à d'autres méthodes aptes à révéler au critique l'intention sous-jacente au comportement du patient. On comprend même que la « critique littéraire » — où le théâtre, d'ailleurs, a l'importance que l'on sait — de plus en plus herméneutiquement s'en inspire[20]. Ce que l'on comprend moins, c'est non seulement que le *nefas* reste un interdit, mais surtout que, la morale résultant de l'introjection d'un Père Fouettard baptisé pour la circonstance un Surmoi,

[19] Cf. Vouloir Dire II, pp. 238-243-253 sq.
[20] Cf. Mes Parlements I, pp. 174-5-6.

[55] le *trauma,* comme le péché, reste lui, d'« origine » et qu'on ne puisse s'en affranchir qu'au prix — c'est le moins qu'on puisse dire — d'une sorte de palingénèse ou de retour accompagné sur sa propre histoire, visant à retrouver, dans l'univers d'avant la faute, un coin de Paradis perdu !

Cela, bien sûr, n'enlève rien à l'intérêt lui-même du discours, si, du moins, l'on sait l'interpréter pour ce qu'il représente d'un comportement plus vaste dont les dysfonctionnements, n'affectant le Signe que précisément par la Norme, couvrent, en deçà comme au delà de l'euphémie et du mot d'esprit, tant les mots timétiquement préférentiels ou manquants, voire chrématiquement les périphrases ou le mutisme de ce que j'appelle la schizorrésie, que les jurons ou les lapsus de ce qu'à la suite d'Isocrate j'ai cru bon de nommer parrésie[21]. La première est, évidemment, le fait de cette jouissance de la réticence caractéristique des névroses ou des hystéries ; la seconde, inversement, témoigne à sa façon de l'impuissance, trop peu étudiée, des psychopathes à résister à la pulsion jaculatoire qui leur tient lieu de « libre propos ».

Je pense plus généralement qu'on a tout à gagner, si l'on y réfléchit, à axialiser, comme nous l'avons fait sur les autres plans, tant le Réglementant que le Réglementé et à distinguer taxinomiquement et générationnellement, d'un côté, l'obsessionnel du phobique, de l'autre, l'hystérique plus ou moins théâtralisant de l'hystérique dit de conversion. Que le garant, en effet, ou le titre soient en cause, ils le sont ou dans leur choix ou, si j'ose dire, dans leur compte et l'on s'attend, bien entendu, qu'il en aille de même du reluctant, objecteur ou fugueur, comme, respectivement, du délinquant, libertin ou monomaniaque[22]. Car c'est à tort qu'on parle si volontiers, dans ce dernier cas, d'alcoolisme, d'érotisme ou de toxicomanie ; le projet n'est pour rien dans l'affaire, mais seulement le mécanisme d'un passage à l'acte qui n'est moralement rien de plus que l'inversion de l'inhibition des précédents.

Si l'on admet avec nous que la sexualité n'est pas plus réductible au désir qu'elle inspire que la digestion ne l'est à l'appétit, on ne sera point surpris que, détachant résolument la névrose de la perversion nous en fassions ainsi dialectiquement la pure et simple contradiction de la psychopathie. Faut-il dire que c'est ici et là de culpabilité, non de responsabilité, qu'il s'agit ? *Errare humanum est* prétend à juste titre la tradition. Heureuse ou non, pour parler comme St Augustin, la faute normalement se revendique et

---

[21] Cf. Vouloir Dire II, p. 272

[22] Pour tous ces concepts, cf. Vouloir Dire II, pp. 221-2

[56] ce n'est pas pour rien que les deux compères ont précisément en commun de masquer par un même souci d'éviter l'infraction qui sa hantise, qui sa dépendance à l'égard soit d'une éventuelle, soit d'une effective transgression. L'un se caractérise, on l'a dit, par l'amour du censeur ; l'autre respecte, au moins, la loi de la bande ou du groupe, comme les gangsters ou les mafiosi !

On mesure l'embarras de l'expert en psychiatrie et, du même coup, l'ambiguïté déjà mentionnée de la « criminologie », lorsqu'ayant affaire à des malades de la Personne ou de la Norme, ils ont finalement à décider du sort soit de coupables irresponsables, ou de responsables, dangereux peut-être, mais non vraiment coupables. La Loi n'est pas la Norme, ni la *Verweigerung,* la *Verzichtung*.

L'une fait l'histoire, l'autre fait le droit, qu'on ne doit pas confondre avec le code. Car s'il va de soi que la société légalise le légitime, il s'en faut que le légal soit nécessairement légitime, et l'on s'explique, par conséquent, que la clinique des troubles ressortissant à ce qui, dans notre perspective, constitue le quatrième plan puisse tenir lieu, pour les juristes, quels que soient l'observance ou le régime en cause, d'un authentique laboratoire de la future axiologie.

Les juristes, d'ailleurs, ne sont pas les seuls — et cela, depuis la Révolution française — à souffrir de l'absence d'une conception correcte de la liberté ; le peuple aussi, aux yeux de qui — sur le fond bien connu d'une mentalité du « pas vu, pas pris » — tient quasi spontanément pour légitime tout ce qui n'est pas interdit. Or liberté n'est pas licence, ni surtout *libido ;* et l'homme, pour être tel, ne saurait faire ce qu'il veut, mais ce qu'il s'impose, avant, le cas échéant, de prétendre l'imposer aux autres s'il aspire à les gouverner. Maître de soi, pensait Auguste, avant d'être maître de l'univers : c'est le principe même de toute théorie du pouvoir ; et si la démocratie finit, de nos jours, aussi lamentablement dans les « affaires » que la monarchie, jadis, dans le népotisme et les imbroglios dynastiques, sans doute est-ce parce qu'après la noblesse la bourgeoisie n'a pas compris que l'autorité ne provenait ni de l'onction, ni de l'élection, mais de la seule aristocratie.

J'entends bien qu'on ne m'a pas attendu pour faire l'histoire ou la théorie du Droit. Mais il reste à savoir ce dont il est précisément question ; et je tiens qu'il n'est meilleur maîtres, en la circonstance, que ceux, pathologiquement, qu'il obsède ou qui y contreviennent. Les « petits juges », par exemple, auraient sans doute moins d'états d'âme s'ils démêlaient mieux ce qui tient actuellement à l'« éthique » du système de ce qui tient, proprement, à celle

[57] de ses représentants. Et l'on ne saurait, plus généralement, douter de l'intérêt qu'auraient nos législateurs à bénéficier, plus encore que les magistrats, de la formation d'une véritable École Nationale d'Autorité plutôt que d'Administration soucieuse de dépasser l'antagonisme traditionnel des sciences économiques ou morales grâce à une meilleure articulation du *ius* et de la *lex*.

CONCLUSION

[61]

Encore que l'importance ici donnée à la *clinique* pour raisons expérimentales[23] puisse, à première vue, sembler aller peu ou prou dans le sens du glissement contemporain du pénal vers le didactique et le médical dans le cadre d'un pouvoir modulaire mésestimé par Montesquieu et dont la crise, née en 68, achève en quelque sorte la Révolution, il s'en faut qu'à mes yeux le médecin l'emporte sur le juge ou sur l'éducateur. Tous trois ont en commun d'exercer, — dans des conditions variées de « curatelle », à savoir de soins, d'instruction ou de contravention — un type d'intervention sur l'homme exigeant désormais non point, comme on dit, une nouvelle médecine, une nouvelle justice, une nouvelle pédagogie, mais précisément, quelle qu'en soit la spécialité, la seule authentique « science humaine » qu'est l'anthropobiologie.

A moins d'en faire, en effet, dans le cadre d'une plus large biologie, un sous-ensemble complémentaire de la physiologie et d'en soustraire le bénéfice à la pure animalité, on ne saurait tenir pour telle l'actuelle et diffluente « psychologie » qui, loin d'être une discipline, a tout, bien au contraire, d'un symptôme du malaise épistémologiquement éprouvé par les héritiers d'un positivisme réifiant la Nature comme d'autres, éventuellement, la Surnature, sans s'apercevoir que l'Homme est, par sa culture, lui-même à l'origine et de la référence et de la conversion. On se gardera, pour autant, de conclure du fait que toute science, en somme, s'avère anthropomorphe que les « humanistes » à venir n'aient le choix qu'entre l'empirisme ou le génie !

[23] Cf. Vouloir Dire II, p. 108.

[62]

S’il est vrai que le sens de l’univers est fonction du modèle par lequel on prétend l’expliquer, on saisit à la fois la pertinence et la difficulté de cette modélisation du modèle ou, mieux, cette mathématisation au second degré de la mathématique que représente la théorie de la Médiation. En prétendant fonder sur les dysfonctionnements vérifiables de la dialectique, en termes de faces, d’axes et de plans, dont on peut, comme Mendeleïev, dresser désormais le tableau, elle entend se donner les moyens de construire un corps d’hypothèses raisonnables — je veux dire par là non philosophiques — afférentes, au delà du langage, de l’art, de la société ou du droit et sans hiérarchie ni privilège pour aucun d’entre eux, à l’ensemble de la rationalité.

[63]

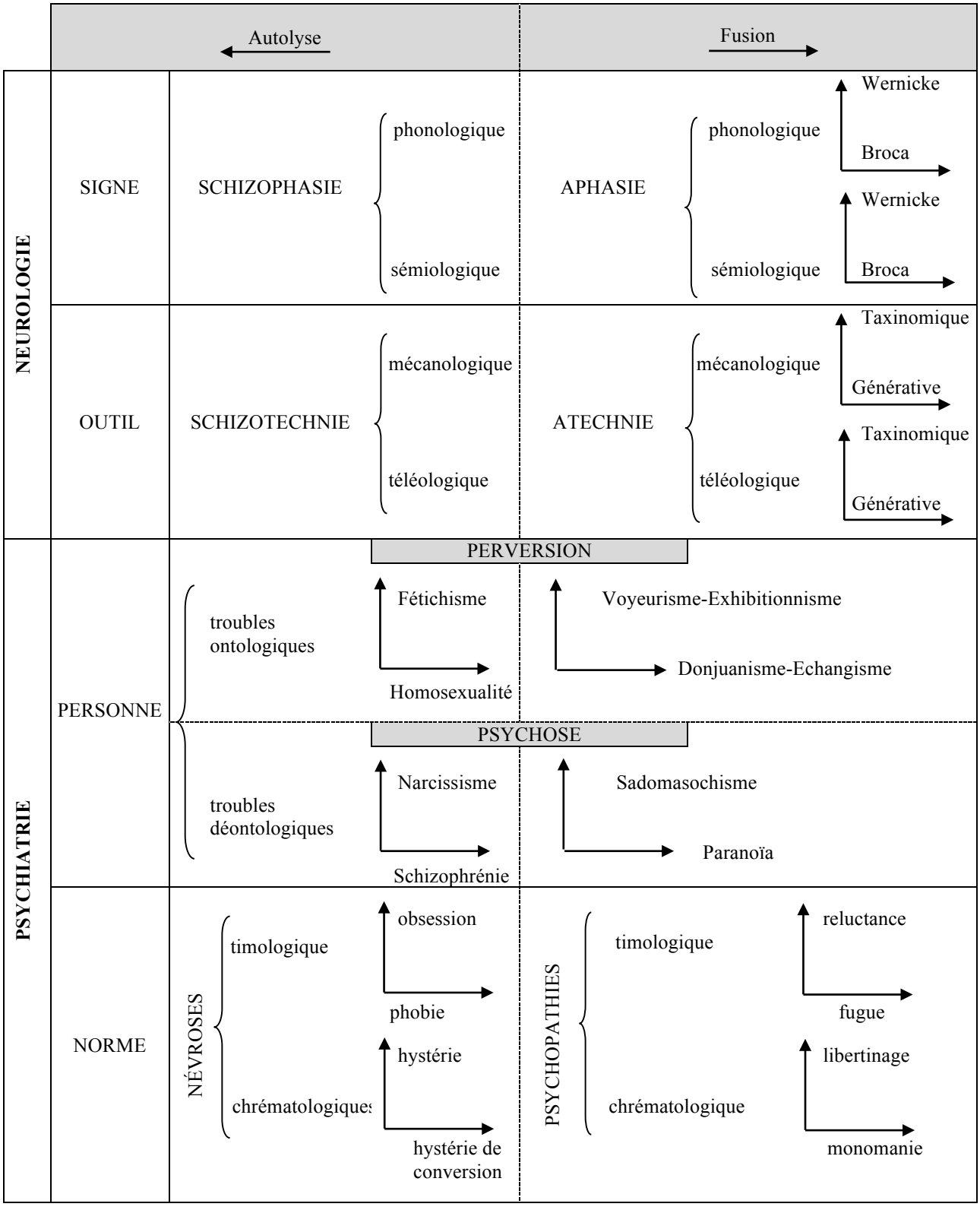
ABRÉGÉ DE NOSOGRAPHIE

1-TROUBLES NEUROLOGIQUES DES FONCTIONS

	Objet	Trajet	Sujet	Projet
Conscience	AGNOSIE	Troubles de la manipulation	Asomato- ou Prosopagnosie	Troubles de la programmation
Conduite	Aprosexie	APRAXIE	Troubles des gestes rapportés au corps	Apraxie constructive
Condition	Amnésie	Troubles de l'habitude	ASOMASIE	Troubles de la contention
Comportement	Aspoudasie	Troubles de l'utilisation	Troubles de l'initiative	ABOULIE

[64]

2-TROUBLES NEUROPSYCHIATRIQUES DES FACULTÉS



[65]

BIBLIOGRAPHIE

Les lecteurs éventuellement intéressés par les travaux cliniques menés dans l'optique de la théorie de la médiation et sous la commune impulsion du Laboratoire Interdisciplinaire de Recherches Linguistiques (LIRL) et du Centre Interdisciplinaire de Glossologie et d'Anthropologie Clinique (CIGAC) sont invités à se reporter, entre autres, aux périodiques respectivement intitulés *Tétralogiques* et *Anthropologiques* et publiés soit aux Presses Universitaires de Rennes 2, soit aux Editions Peeters de Louvain ainsi qu'aux ouvrages de la collection *Raisonnances* édités par De Boeck-Université.

[67]

CHAPITRE II

FORMER L'HOMME

UN SOT MÉTIER ?

[69]

Si le médecin prend plus ou moins sur lui — durant, au moins, le temps de la maladie — la responsabilité de ce qu'on appelle à juste titre le « patient », d'avance, et de plus en plus d'ailleurs, soumis à ses ordonnances et dépendant de ses investigations, le maître, lui, ou, comme on disait jadis, le régent fait métier à l'égard de celui qu'on lui confie ou qui, par une sorte de mise à échéance de la Personne, accepte de s'en remettre provisoirement à sa diligence, non d'agir à sa place, mais de lui apprendre, en le formant, à se passer de lui. Instruire le mitron n'est pas distribuer le pain ; et s'il n'est pas de sot métier, rien en soi, ne permet de subordonner au disciple supposé « savoir » ce qu'on nomme, non sans quelque dédain, l'« apprenti ». Ministère, en somme, de ministère, la formation reste une dans son principe, qu'on en fasse ou non profession.

On ne saurait, bien évidemment, nier qu'il revienne à la famille, avant que, par l'« initiation », l'enfant — fut-il page ou pensionnaire — n'atteigne à son tour l'âge du citoyen, de le former au même titre que de le nourrir, le vêtir et le protéger. La difficulté, justement, tient, dans nos sociétés dites « surdéveloppées », au retard, accru de nos jours incidemment par le chômage, de la majorité légale vis à vis de la puberté dont les effets, culturellement, s'étendant à l'« adolescence », dédoublent du même coup une scolarité pédagogique ou didactique selon qu'elle émane d'un placement qu'on peut considérer comme plus ou moins volontaire et « public » ou d'une simple délégation parentale respectueuse, qu'elle soit ou non « privée », des options, voire des convictions, du lieu, du temps et du milieu.

Et puisqu'il est clair, en un mot, que l'élève n'est pas l'étudiant, on saisit mal comment le « professeur d'école » pourrait ne point engendrer

[70] sous peu l'« instituteur de faculté », tant il est vrai que leur rivalité traduit plus leur situation respective dans la hiérarchie, d'ailleurs injustifiée, des traitements que l'affinité de leur métier. Car l'instituteur est le seul — comme son nom l'indique ou, plutôt, l'indiquait — à poser, hors de toute spécialité et dans l'unique perspective de l'« instruction civique », qu'il s'agisse de langue, de style ou de code, les bases mêmes de l'usage, disons le mot de l'Institution. C'est là, toutefois, admettre que le petit, voire l'embryon, n'est pas d'emblée Personne et qu'à s'en rapporter à l'opinion courante et, sans doute, au vœu du Pouvoir, on s'expose à traiter toute sa vie l'homme comme un enfant.

1

LA CRISE DE L'ENSEIGNEMENT

[73]

L'HÉRITAGE DE JULES FERRY

Le titre choisi pour cette première partie n'est pas un concept, mais la reprise seulement, fréquente en cette fin de siècle, d'une expression de nos actuels sorbonicoles plus enclins à incriminer l'évènement que leur propre bêtise, voire à déplorer, ce faisant, comme les clercs qu'ils sont restés, l'inappétence culturelle chez les jeunes qui n'est due finalement qu'à leur inaptitude à les former. Le reproche, en effet, qu'on peut faire à l'Église de continuer, au lieu de réfléchir à nouveaux frais sur le rapport dont nous parlions plus haut du sacerdoce ministériel et de celui dont est investi l'ensemble du peuple chrétien, à débattre, elle, sur la « crise » des vocations, vaut aussi bien, mutatis mutandis, pour l'État et, notamment, l'Éducation Nationale dont les réformes successives et contradictoires témoignent à l'évidence du souci, chez ses représentants, de résoudre des problèmes qui ne se posent plus.

Le plus constamment renaissant — mais le plus ridicule aussi — reste celui, bien sûr, des enseignements dits laïc ou confessionnel, dont l'affrontement chez nous traditionnel aboutit, *intra muros,* à l'absurde querelle du tchador et, dans nos anciennes colonies, à l'éclosion du FIS par mutation de la *charia.* Ni Falloux, certes, ni Jules Ferry n'avaient ainsi voulu couper la France en deux ; et l'humour veut qu'actuellement le sectarisme ne soit sans doute point où l'on pense, non plus que les tièdes ou les incroyants. Et si l'on prend en compte, qui plus est, la nécessité ci-dessus rappelée, au nom des sciences humaines, d'une scolarité diffractée, on mesure le temps perdu, ainsi que la présomption consistant à décider culturellement pour d'autres de l'essentiel et du surplus.

[74]

Ce n'est là, à vrai dire, qu'un relent d'humanisme dont le rationalisme confine, on le sait, depuis Auguste Comte à un positivisme à peu près aussi sot que le théisme de la foi. Il n'est pas dans mes intentions d'en traiter pour l'instant. Encore me dois-je, d'ores et déjà, de signaler à quel point l'idée naïve et finalement impérialiste de progrès indéfini, voire d'universaux du « savoir » résulte moins, contrairement à ce qu'on s'imagine surtout depuis le dix-huitième siècle, de l'accumulation cohérente de nos certitudes que de l'absence fondamentale — Einstein l'a montré — de mise en cause de ses postulats ! Certes la chair est triste, mais les livres aussi. Il est temps de revenir à Pascal et de rendre aux « lumières » le caractère humainement ludique d'un pari.

On sait, d'autre part, qu'au-delà de la scolarité obligatoire dont la durée, d'ailleurs, a changé, l'adolescent et, par conséquent, la famille se trouvent placés devant le choix d'un enseignement long ou court censé correspondre aux moyens intellectuels ou financiers du postulant. Et cela repose sur une double illusion : d'abord qu'il existe des imbéciles, voire, toute pathologie mise à part, des stades ou des quotients d'évolution ; qu'ensuite le temps passé accroît l'intelligence, que le génie, sauf chez les surdoués, n'est qu'affaire de patience et qu'un même cursus se parcourt du commencement jusqu'à la fin. Faut-il rappeler, pourtant, qu'il est infiniment moins d'imbéciles que de mal orientés ; que les surdoués sont, en fait, des autistes et que nos facultés, sans parler de nos académies, ont aussi leur part de crétins.

Le plus grave, peut-être, en la circonstance, et le plus socialement insultant me paraît consister dans le fait que, pour n'être plus comme jadis réservé aux esclaves, le travail reste, le cas échéant, toujours accessible précisément aux moins doués. L'éponge, autrement dit, l'emporte invariablement sur le cancre, dût ce dernier le plus souvent n'être tel que faute de se voir offrir l'occasion de manifester d'autres talents qu'une attitude à la spéculation dont les « devoirs » sont par lui vécus comme autant d'agressions. Ce n'est plus, en somme, le confessionnel qui est ici méprisé, mais le professionnel, au sens, bien entendu, surtout manuel du terme ; car l'Université, qui est toujours moins à court de mots que d'idées, a inventé pour justifier sa propre contribution rémunérée à la cité les notions de « recherche » et de « travail intellectuel » : prolétaires aussi, mais prolétaires de l'Esprit !

[75]

Elle fait même plus encore puisque — loin, quoiqu'on en dise, de se désintéresser des « filières » — elle paraît bien avoir toujours privilégié la sienne et pratiqué l'autorecrutement des conformistes au point de se résoudre, en fait, à ne servir à rien. J'entends bien que sa mission, comme nous le verrons plus loin, n'est sans doute pas de réduire le chômage ; mais pas non plus, à coup sûr, d'encourager l'infantilisation qui fait actuellement le succès des « prépas », ni de tromper, au besoin, l'ennui du troisième âge, comme les « ouvroirs », jadis, celui des femmes du monde ou Paul Bert, des orphelinats. On a beau y varier les finalités, les programmes, les cycles et les implantations : l'Enseignement qu'on persiste à dire Supérieur reste le Versailles d'une chevalerie d'opérette dont l'adoubement, que les plus démocrates souhaiteraient étendre à tous, garde le nom de baccalauréat.

Attitude, d'ailleurs, inégale selon qu'il s'agit des Lettres ou des Sciences, vulgairement des sections A ou C, puisque telle est l'autre inepte dichotomie qui régit encore nos destins et dont il me reste à parler. Le Moyen-Age opposait déjà, tout en les ordonnant, le *trivium* et le *quadrivium* ; Pascal, lui, distinguait la finesse de la géométrie. Or s'il est une évidence, au moins pour le clinicien, c'est bien qu'une même logique sous-tend pareillement et la mathématique et la grammaire. N'était l'usage et surtout la propriété, rien n'empêcherait, en effet, qu'une « espagnolette », au WISC ou au Wechsler, fût une petite espagnole, qu'une « maîtresse d'école enrhumée » dût se protéger de la contagion des élèves et qu'on pût « à la banque d'une ville où tout le monde court », pour citer à nouveau Devos, « ouvrir un compte courant ». Mais Devos n'est pas maître d'école, et qui dit faute dit pénitence, fût-ce au détriment de la pensée.

Et la chose est d'autant plus regrettable qu'il eût suffi que la « science », pour tout dire, s'appuyât plus sur le langage lui-même que sur l'arpentage pour que l'identité de l'*idem* rivalisât avec l'unité de l'*ipse,* la différence de l'*alius* avec le nombre de l'*alter,* la qualité avec la quantité. On devine que les conséquences, épistémologiquement parlant, en eussent été incalculables ; que les « sciences humaines », notamment, ne seraient pas confrontées à l'actuelle impasse de l'analyse et du cognitivisme ; et que le calcul, en tout cas, ne serait pas la pierre de touche d'un tour d'esprit dont l'« exactitude » précoce n'est souvent qu'un manque pur et simple d'imagination. Les Taupes, en un mot, n'ont — ou n'avaient plutôt — d'avantage sur les Khâgnes que d'avoir, depuis plus longtemps, moins à se préoccuper des débouchés ou, comme on dit, des « applications ».

[76]

Il va de soi que chacun n'a pas les mêmes dons ; mais l'expérience montre, me semble-t-il, qu'il est hautement préjudiciable d'en décider avant qu'il ne soit temps. Il n'y avait, autrefois, quand l'obligation, du moins, s'en tenait là, qu'un « certificat d'études ». Ce qu'il faudrait, s'il est maintenu, c'est un seul baccalauréat. Les « options », à mon sens, sont une hypocrisie ; le « degré », une prétention. C'est, je crois, compromettre l'avenir et ce qu'on nomme de nos jours la flexibilité de l'emploi que de classer dès cet âge les poètes et les experts comptables. Il est vrai qu'ils pourront toujours, faute d'autre objectif et à égalité de désespoir, s'unir en politique et siéger sur les bancs du même Parlement ! Peut-on, enfin, rappeler que, selon l'intuition populaire les Chiffres et les Lettres, dont nous parlerons plus loin, ne constituent entre eux qu'un seul jeu ?

LA PROMOTION DU PERROQUET

En ramenant à trois les paramètres de sa crise, je n'ai, bien sûr, pas la prétention d'avoir fait le tour complet des difficultés d'un enseignement dont le concept lui-même me semble à présent discutable, si l'on admet du moins que le privilège de la « mise en signes » n'est manifestement, en Occident, qu'un effet de la réduction par les Grecs de la Raison au seul *logos,* en un mot à la verbalisation. L'erreur ne manque pas d'être latine aussi qui veut qu'avant d'émerger à la Personne et de cesser d'être, en somme, *ignobilis,* l'enfant, qui est également *iners* et *inuitus,* soit d'abord et surtout *infans*[24]*,* c'est-à-dire celui qui ne parle pas. S'étonnera-t-on que, dans ces conditions, l'école se soit, chez nous, traditionnellement efforcée de l'initier à ce qu'il n'avait pas ?

Il semblerait, à première vue, que cette préoccupation répondît au regret plus haut formulé de la prédilection de la science pour l'arpentage, n'était, d'une part, qu'il ne revient pas au même d'exploiter le langage comme moyen d'expression, voire d'en décrire explicitement les catégories à l'instar de Lancelot, d'Aristote ou des Stoïciens, ou de le prendre *glossologiquement* pour objet. Il s'avère, d'autre part, que ce qui manque à l'enfant — et son développement cortical à la naissance le confirme — ce n'est pas le langage, mais la langue, qu'il acquiert, d'ailleurs, en deux ans comme n'importe quel adulte une langue étrangère. Tout se passe, en somme, comme si le

[24] Cf. pour ces termes, Vouloir Dire II, p. 30.

[77] Signe était inné au même titre que l'Outil ou la Norme. Nul n'a jamais appris à penser ! Quant à la langue, disons qu'on la mémorise avant d'être par elle apte à communiquer.

Car il faut être propriétaire — Mauss l'a bien montré — pour pouvoir profitablement échanger. Or c'est à cela que l'enseignement est censé amener progressivement l'enfant, même si, en l'occurrence, c'est seulement ou presque de s'approprier des connaissances qu'il s'agit. Encore faut-il, comme on le faisait traditionnellement, exploiter à cette fin les moyens dont il dispose et ne point rougir de faire répéter ce qu'il devra plus tard recréer ou contreverser. Il est curieux qu'on se veuille à notre époque si attentif à l'adulte qui est censé « sommeiller » en lui et qu'à l'inverse l'étudiant en soit toujours réduit à respecter plus ou moins la Parole antérieure et à ne pratiquer la « réflexion », si j'ose dire, étymologiquement qu'en écho dont on peut sans mal, il est vrai, mesurer l'amplitude et la fidélité.

Or c'est bien là, puisque nous sommes entre ânes, que deux fois le bât blesse ! Et puisqu'il s'agit, d'abord, de mesurer ou plutôt de commensurer et, démocratiquement, d'assurer la promotion nationale, il n'y avait pas d'autre issue à l'examen que le concours et l'encouragement à la compétitivité : ce qui suppose, bien sûr, qu'on identifie ce que l'on compare et qu'on puisse correctement l'apprécier. La classe, en bref, devient le comice agricole et le meilleur élève, la plus belle tête de bétail et l'honneur incontesté du cheptel. Or le malheur veut que socialement un homme ne soit jamais un homme à la différence, justement, de la vache ou du lapin et qu'il convient plutôt en chaque cas de déceler l'originalité. Ce qui manque, autrement dit, et ce qui doit manquer, c'est la commune mesure ; et le « niveau » n'est jamais qu'un moyen, spéculatif encore, de tourner la révolution.

Pour nous en tenir à notre système national, on sait bien que « primaire supérieur » n'aurait jamais vu le jour, si « primaire » n'avait été taxé d'insuffisance par rapport à un « secondaire » mieux élevé et que, parallèlement, « Lettres Modernes » ou « Sciences Appliquées » doivent moins leur existence aux services qu'elles peuvent rendre qu'au désir inconscient de mettre ce qu'on tient toujours pour le haut du pavé à la portée des moins favorisés. Inutile d'ajouter tous les Instituts, Écoles, Centres ou, pseudo-économiquement, Pôles pour « déclassés » qui témoignent moins, évidemment, du souci de la profondeur ou de la pertinence du savoir que de la complexité des façons de le dispenser. Les cours ont remplacé la Cour ; l'organisation, l'étiquette ; mais chacun sait qu'à consulter le malade, comme

[78] on le fait volontiers de nos jours, on pérennise les médicastres et qu'on ne dissèque gaiement, hélas, que les morts.

On comprend d'où provient l'actuelle tendance à pulvériser ou, comme on dit, spécialiser les disciplines — la psychologie en est un exemple — dans l'espoir, probablement, puisqu'il n'est plus question de savoir, de pouvoir, au moins sectoriellement, faire le plein ; et l'on n'est point surpris du pointillisme dont témoignent, au niveau précisément des instances, les nouveaux bourgeois gentilshommes, vu que leur existence elle-même en dépend. Et dussent leurs émules repousser de plus en plus loin les limites de leur compétence qu'il serait hautement dommageable qu'ils perdissent — comme c'est trop souvent, sinon toujours, le cas — le sens du tout auquel, bon gré mal gré, ils coopèrent. La seule tâche d'enseignement à laquelle devraient de toute urgence se consacrer d'authentiques « philosophes » me paraît être la restauration et le maintien de la seule « Culture Générale ».

S'il est vrai, en effet, qu'à s'en tenir à la stricte définition du Signe, sans l'impropriété on ne saurait penser et qu'il n'est, d'ailleurs, du point de vue de la langue, de colloque efficace qui ne procède d'une absence et d'une singularité, on ne peut que douter du bien fondé d'une érudition prioritairement éprise d'universaux monosèmes. Car il s'agit moins d'enregistrer ce qu'on nomme des connaissances que de comprendre et de contrôler justement le « modèle » qui nous fait les poser comme telles. Point d'autre progrès concevable ici que celui de l'analyse ou, mieux, de son degré *d'abstraction.* Et ce qui vaut pour l'élève ne peut que valoir aussi pour le maître dont le diagnostic doit porter moins sur l'erreur elle-même, trop vite jugée « objective », que sur la façon dont son disciple, dans telle ou telle condition, la produit.

C'est bien pourquoi, loin de réduire la part de l'« analyse grammaticale » dans les classes, il convient de l'étendre et de la transformer ; comme ce n'est pas, en effet, l'objet qui en fonde logiquement le principe, mais le principe qui glossologiquement fait l'objet, on s'explique la complète identité de l'analyse linguistique, chimique, économique ou politique indépendamment de la diversité des domaines auxquels on prétend l'appliquer. Nul doute qu'un rappel constant assorti d'une sérieuse discussion des actuels postulats de l'anthropobiologie éviterait au futur médecin, plus que son expérience hospitalière, et de sombrer dans une pratique qui l'empirise avant de le vampiriser et surtout de rester pour la vie tributaire sans critique du Vidal ou des visiteurs médicaux. Quant à nos futurs

[79] dirigeants, qui ne pense qu'ils gagneraient plus à méditer sur la « fonction publique » qu'à la lecture du Monde ou la fréquentation des cabinets ?

En bref et sans, pour autant, en revenir à Montaigne qui prônait, on le sait, avec l'« ignorance et l'incuriosité » le repos d'une « tête bien faite », non plus qu'à Rabelais dont l'ironie n'en souhaitait pas moins, il est temps que l'école renoue, après tout, avec son étymologie ; qu'elle entraîne chacun, au même titre que les exercices spirituels, à faire en soi le vide et qu'au delà du réalisme scientifique ou mythique, elle sache faire entendre à tous qu'il n'est raison, enfin, que dans le scepticisme, éventuellement dans la foi. Inutile d'en appeler à la devise de la République : issue d'un humanisme désormais en panne, la didactique de la pseudo-« libre pensée » a purement et simplement fait long feu. Nous vivons dans une autre époque dont il nous appartient de déterminer les contours et de commencer, pour ce faire, résolument par le bas.

LES CHIFFRES ET LES LETTRES

Il se trouve qu'en croyant y pourvoir, ladite école s'est donné pour tâche d'apprendre, selon la formule, à lire, écrire et compter. Tâche noble, en vérité, au moment où l'invention de l'imprimerie risquait d'aliéner une population d'analphabètes ; mais tâche ingrate aussi dans la mesure où, comme la finance l'emporte aujourd'hui sur la valeur d'échange du produit, le signal, en l'occurrence, l'emporte à ce point sur le Signe qu'il compromet l'oralité. C'en est fait, en somme, de l'orateur autant que du com(p)teur au profit de l'écrivain ou du comptable, bref du délégué aux écritures. Ainsi a-t-on vu jadis le *Fatum* le céder au *Mektoub,* la parole à la signature ; et quiconque actuellement s'avise de ne point mélanger les genres passe volontiers pour cultiver à la fois l'hermétisme et la vulgarité.

Encore ne faut-il point prendre l'écriture, si j'ose dire, à la lettre, ni au caractère, mais songer que le rite, à sa manière, est chiffre aussi, que le drame peut déictiquement équivaloir au gramme et qu'il n'est peut-être pas si ridicule que le croyait Voltaire de trouver un danseur aux lieu et place d'un calculateur. On lira dans le Vouloir Dire[25], à propos du concept manifestement contradictoire de « littérature orale », l'exposé des raisons

[25] Cf. Vouloir Dire 1, pp. 234 sq.

[80] qui nous ont conduit personnellement à penser qu'il n'y avait pas de peuple sans écriture, dût notre prétention ne tenir pour telle que la nôtre et séparer par là l'histoire de la préhistoire en tant qu'étapes de la civilisation. Peut-être, cependant, n'est-ce pas là en la matière le principal, sinon le plus évident, de nos torts. Le pire, à mon avis, est d'avoir systématiquement, dans la pratique scolaire, sacrifié le maxillaire au dentier !

On sait pourtant combien le solfège a détourné d'enfants de la musique ; et plutôt que de s'affliger du « franglais », on pourrait me semble-t-il, s'inquiéter de la tendance de nos contemporains à prendre quasi automatiquement les sigles pour des choses et leur parti, enfin, de ne parler de rien. J'entends bien que la kénose est l'idéal du sage et qu'à en croire Leibniz le chiffre, aveugle, pense, mais de là à multiplier, non seulement les P.T.T. ou la S.N.C.F, mais encore, avec les partis politiques, les S.D.N., O.T.A.N., N.A.T.O., O.N.U. que De Gaulle, non sans raison, appelait un « machin », on conviendra qu'on n'est plus qu'à peine surpris d'entendre en mai 1994 un journaliste de Roland-Garros, sans doute en mal de « mot d'esprit », feindre de regretter que l'entraîneur d'une joueuse qui, disait-il, se nommait *Urbi* n'eût point en face de lui de *Torbi !*

A telle enseigne qu'on se fût attendu qu'au lieu de céder à son habituelle inertie, l'Éducation Nationale pût évoluer sans problème de la page à l'écran, de la plume à l'ordinateur, de l'alphabétisation à l'informatisation. Car c'est toujours bel et bien, en dépit des rodomontades et de « scientisme » à bon marché, de lecture et d'écriture qu'il s'agit. C'est pourquoi il est un peu navrant d'entendre tel ou tel ministre déplorer le peu d'intérêt dont témoignent pour le livre des enfants plus sollicités par le film, le minitel et le clavier ; et plutôt que de récriminer contre le temps perdu à la « télé », il me semblerait plus indiqué, d'une part, d'en réduire autant qu'il se peut l'ineptie et surtout, d'autre part, d'entraîner systématiquement l'écolier, d'ores et déjà plus doué que nous, à déchiffrer l'image, fût-elle virtuelle, comme à décrypter l'imprimé.

C'est que l'information, désormais, passe moins par la classe que par le studio, par l'enseignement que par le renseignement, l'archive que l'actualité ! On peut en penser ce qu'on veut, mais c'est un fait qu'il s'agit de prendre en compte. La critique doit changer de cible dès lors que le professeur se fait présentateur, contemporain de l'évènement qu'il relate, engagé dans la nouvelle qu'il produit. Nul doute que les ondes tendent à se substituer à la chaire, comme la prise de notes, à le céder à l'enregistrement.

[81]

Mais tout cela reste un peu sauvage et tout le monde sait qu'en dehors des bureaux, l'appareillage des établissements se démode le plus souvent avant d'avoir servi. Il est d'usage de parler d'intoxication médiatique. Est-elle pire, après tout, que cette frénésie de la plume qui, à en juger par le nombre et la variété des publications en vente dans les librairies, semble avoir de nos jours, sans profit pour personne, saisi la majorité des Français.

En d'autres termes, il ne faudrait pas que les actuelles écoles de journalisme ou de cinéma aboutissent à leur tour à de nouveaux *scriptoria.* La pige ou le scénario devraient pénétrer dans les classes au même titre que la dissertation, dont la correction, d'ailleurs, l'a toujours emporté sur la didactique et qui n'est pas, elle même, sans avoir eu l'inconvénient de multiplier les « serviteurs muets ». Et puisque, pour un temps du moins, l'audio-visuel apparemment est roi, il est de l'intérêt de tous d'apprendre à dominer cet aspect de l'« interface » de l'homme et de la machine auquel Bic n'avait pas pensé, plutôt que le maniement du stylo ! Ce n'est, sans doute, pas la fin des gens de lettres, mais l'avènement, à coup sûr, des ingénieurs de l'esprit. Toutefois on se méfiera, en la circonstance, de l'ambiguïté du terme d'« intelligence artificielle » ; car si la technique est incontestablement le fruit de notre intelligence, le robot, lui, n'est pas intelligent.

Non plus que le livre, d'ailleurs, et, avec lui, ce qu'on estime tant dans l'Université, je veux dire la « bibliographie ». On sait ce qu'il en est pour les thèses, voire pour certains cours dont les titulaires, autrefois, passaient quatre ou cinq heures à convaincre leur auditoire qu'ils avaient eux-mêmes épuisé les ouvrages référencés. Beaucoup, au demeurant, s'en tiennent là dont la culture est citation, la recherche, exhumation du savoir conservé d'autrui. Je sais bien qu'en matière de philosophie, par exemple, il n'est guère d'objet de connaissance autre, notamment, que le « dit » et qu'à ignorer plus généralement l'apport de ses prédécesseurs, dans un domaine particulier, on risque de se prendre à bon marché pour un génie ! Aussi ne s'agit-il pas, bien sûr, de condamner le recours aux sources, mais de secouer, enfin, le poids du classicisme, comme naguère celui de l'Écriture, et d'apprécier l'auteur moins à la pertinence de sa réponse qu'à l'originalité de la question posée.

Il est vrai qu'aujourd'hui, au moins dans certaines disciplines, les rats déserteraient plutôt les bibliothèques pour se répandre, par enquêtes, congrès, colloques interposés, dans l'ensemble des réseaux de ce qu'il est convenu

[82] d'appeler la « communication ». Terme, on en conviendra, d'autant plus ambigu que le savoir, là encore, ne vaut que s'il est partagé ; et l'on ne peut manquer d'être frappé, à la lecture des revues dites « scientifiques », de l'insignifiance — directement proportionnelle à leur nombre — de contributions moins utiles, tout compte fait, au progrès de la discipline en cause qu'à la promotion escomptée des signataires. Tout se passe autrement dit, comme si la nullité gagnait à s'exporter ; que dix articles de trois pages valussent mieux pour la publicité qu'un article de trente et que l'importance du penseur, ou plutôt du « guignol de l'Info », dépendît finalement du nombre de ses interviews.

Sans renoncer, évidemment à développer chez le plus grand nombre une maîtrise du verbe à laquelle, comme nous l'allons voir, ne saurait, pour autant, se restreindre la formation, il me paraît urgent de rompre, enfin, avec le psittacisme pour retrouver, sans sombrer dans l'orientalisme, les chemins d'une méditation qui n'est jugée « transcendantale » que par ceux qui, ignorant la dialectique, réduisent tout à l'explicite et l'homme, dans son intégralité, à l'idée qu'il se fait de lui-même. Ce n'est pas, certes, qu'à travers le langage, en tant qu'il est non seulement écriture, mais plus encore langue et discours, les autres modalités de la culture ne se trouvent être indirectement concernées, mais l'absence, précisément, de toute déconstruction en fait, scientifiquement et donc pédagogiquement, un concept à peu près aussi clair que la Terre, l'Eau, l'Air ou le Feu !

2

MESURE À QUATRE TEMPS

[85]

DE LA PATTE A LA MAIN

Si l'on m'a suivi jusqu'ici et qu'on a compris que l'enseignement, surtout en Occident et par suite de sa focalisation sur le Signe, porte en lui, finalement, les conditions permanentes de sa crise, sans doute m'accordera-t-on, non seulement que la méditation y doit en tout temps prévaloir vu que l'emploi n'est pas sa fin sur la spécialisation disciplinaire, mais qu'il n'est lui-même que partie d'une formation de l'homme comportant, selon la Médiation, quatre piliers aussi fondamentaux que ceux de la Sagesse. Il est absolument navrant qu'il existe — et pas seulement, hélas, à Paris — des « intellectuels ». Quelles que soient les dispositions, d'ailleurs probablement moins foncières qu'on ne le croit, l'homme, en vérité, est total ou n'est pas, et c'est le réduire que d'oublier, au bénéfice de quelques monstres, que — fût-elle sale — sa main n'est point une patte !

J'entends bien qu'aussitôt que possible il « écrit » et que l'actuel contrôle de l'« information » oblige pratiquement l'école, sur ce point, à former plus ou moins un nouveau type de « techniciens ». Mais le col blanc n'est toujours pas en cause et le stylo l'emporte sur le tournevis comme le bureau sur l'établi. On a beau être passé du *volumen* à ce que, sans rire, on appelle toujours le « manuel » que l'on n'a pas changé de monde pour autant et que le travail, pour n'être plus servile, reste, en tout cas, prolétarien. Il n'est même jusqu'aux « laboratoires » qui ne contribuent, sans tromper personne, à maintenir l'ambiguïté du concept. Les « études », en un mot, restent le moteur privilégié des « élites » et, dût-on même aux « gens cultivés » ajouter désormais de plus en plus d'ingénieurs, qu'à ceux qui sortent des écoles dites pourtant professionnelles ou encore des I.U.T., on préfère toujours les polytechniciens.

[86]

Le nom même d'apprentissage, on l'a dit, classe ses ressortissants et l'on comprend, à l'inverse, la réticence des syndicats à reconnaître, fussent-ils eux aussi salariés, le statut de « travailleurs » à ceux dont le labeur, en fait, est mental et le conditionnement, croit-on, plus exclusivement méningé ! Il faut être poète pour admettre que, par définition, « l'homme est un apprenti ». Le disciple est généralement préféré. Et même l'Encyclopédie dont on sait, pourtant, l'intérêt tout particulier qu'elle portait à un domaine illustré depuis lors — sous un titre, d'ailleurs, éloquent — par l'École des Arts et Métiers n'a pas cru bon de témoigner d'une considération particulière à l'égard d'une catégorie sociale sans doute trop représentative des masses. Fût-elle qualifiée, la « main d'œuvre » demeure bon gré mal gré au service de la tête. C'est tout le problème des membres et de l'estomac.

Peut-être m'objectera-t-on que les arts, justement, au sens le plus moderne du terme, ont place dans les écoles et, de plus en plus dans les facultés. Mais qu'on ne s'y trompe point ; il s'agit toujours d'arts graphiques et qui plus est, comme nous l'avons dit, de « beaux arts » à l'exclusion, bien entendu, de ce qu'un professeur, ami et collaborateur, de Paris IV appelle humoristiquement les laids-arts. Comme s'il fallait que l'esthétique, au demeurant non vraiment définie, vînt justifier l'audace des promoteurs académiques de ce que les critiques tiennent généralement pour digne d'illustrer le goût dans la production de musiciens, de peintres, de sculpteurs ou d'architectes qui, tributaires de leurs conservatoires ou ateliers, n'ont point eux-mêmes, en dépit d'accommodements fort récents, accès aux chaires d'université.

Aussi bien — et quoi qu'on lise, parfois, sur la patte, la touche ou le doigté d'un peintre ainsi que d'un musicien — le geste technique comme tel a-t-il finalement peu de place dans les commentaires oraux ou écrits émanant d'historiens de la pratique d'autrui et s'extasiant littérairement, sinon toujours sur le seul résultat, du moins, comme si l'architecture se ramenait à la simple statique, sur les innovations respectivement acoustique ou chromatique d'un compositeur ou d'un plasticien ! On voit d'où sourd le fleuve intarissable des « livres d'art » dont regorgent les vitrines de Noël et qui, loin de susciter des artistes, transforment peu ou prou leurs lecteurs en voyeurs. Et que dire des « expositions » qu'il faut, paraît-il, avoir vues et dont les queues interminables témoignent moins du talent — souvent, de leur vivant, sous-estimé — des producteurs que de la grégarité, aux dépens des vrais amateurs, du plus grand nombre de consommateurs.

[87]

C'est que tout cela fait partie de ce qu'on nomme aujourd'hui les « activités culturelles » qu'on tend à généraliser dans les sociétés ou clubs de tous âges, les maisons dites de quartier et jusque, comme je l'indiquais antérieurement, les hôpitaux et les prisons. Il est amusant de constater que la « culture », sur ce plan, tient d'autant plus volontiers du miracle qu'elle suscite moins de réelle compréhension que de puérile admiration, par suite de l'inexistence de ce que je nomme précisément l'ergologie qui me semble être l'intermédiaire nécessaire entre les exigences proprement artistiques de la formation et l'empirisme, économiquement conditionné, des métiers. Il n'est pas, de ce point de vue, en effet, de différence de l'artiste et de l'artisan. Les « activités manuelles », comme je l'ai déjà suggéré, font partie intégrante de la culture générale et je ne vois vraiment pas, sauf le mépris qu'elles ont en commun d'inspirer, ce qui d'emblée les confine au tout début de la scolarité.

Qui dit formation, d'ailleurs, ne dit plus comme jadis formation antérieure au choix d'une profession de plus en plus aléatoire et, surtout, aux contours de moins en moins clairement définis. On parle désormais — dans la mesure où l'on souhaite la rendre accessible, en fait, quel que soit l'âge — de formation continue. Encore faut-il s'entendre sur la part qui revient à chacun des partenaires. Car si l'école, en tant que telle, n'a que faire, comme nous l'avons dit, des filières et des professions, elle se doit en compensation d'étendre à tous le bénéfice proprement ergotropique d'une initiation obligatoire, puisqu'il n'est pas de sot métier, à différents aspects du bricolage habilitant, dût-il rester virtuel, au maniement intelligent des appareils les plus courants de notre temps. Autre façon, finalement, de réduire industriellement la dépendance, voire le parasitisme des « services ». Après tout, à quoi bon les auto-écoles si le permis de conduire est inclus dans le baccalauréat ?

Il en va tout autrement des entreprises dont, en l'occurrence, la finalité est strictement professionnelle et qui devraient justement consacrer le tiers, au moins, de leur budget à une authentique et récurrente spécialisation de leur personnel. Le métier, lui — comme la grève, d'ailleurs — s'apprend en réalité sur le tas. C'est même toute l'équivoque de l'Éducation Nationale que d'absorber inutilement des crédits au nom d'une « formation » couvrant à la fois l'« enseignement » dont nous avons dit ce qu'il fallait penser et l'agence officielle, en somme, chargée de réduire le chômage et de répondre aux demandes d'emploi. Le C.I.P. ou, si l'on préfère, le Contrat d'Insertion Professionnelle était, dans ces conditions, une ânerie au même titre que la

[88] loi Falloux ! Le malaise — on l'aura compris, je l'espère — est infiniment plus profond et l'on ne saurait mieux illustrer l'impuissance où l'on est de résoudre politiquement un problème qu'on n'a pas d'abord énoncé.

Car c'est une erreur grave que de le formuler en termes purement économiques remontant, tout compte fait, aux origines d'une société industrielle dont notre Renaissance est en train de sonner le glas. D'une part, rien ne nous dit qu'à l'avenir le travail soit le moyen de vivre et qu'en changer la distribution revienne à porter atteinte à la dignité de l'ouvrier ; d'autre part il reste évident qu'humainement, tout comme à la pensée, il faudra toujours y former. Il est temps, en un mot, de détacher le travail au sens ergologique, de la condition du travailleur. L'amalgame est sociologiquement périmé et rien n'interdit plus du même coup aux étudiants polyvalents de faire d'une statuette ou d'un différentiel, plutôt que le thème banal d'un mémoire de maîtrise, le chef d'œuvre commenté d'un sculpteur ou d'un mécanicien.

RÉGENT OU RÉGIMENT

Ce n'est pas qu'il faille, bien entendu, se désintéresser éducativement du social et s'il est vrai qu'il y a, comme je le disais au départ, nécessairement connivence entre l'instituteur et l'institution, il ne l'est pas moins que l'une des missions du professeur est également d'aider le citoyen à s'inscrire, non point politiquement — en dépit des soixante-huitards — mais ethnopolitiquement, dans une histoire qu'il doit, sans doute, apprendre, mais surtout à laquelle il doit personnellement contribuer. L'internationalisme, de ce point de vue, ne vaut pas mieux que l'impérialisme, le collectivisme ou l'individualisme, car il n'existe pas de citoyen du monde, non plus, d'ailleurs, que d'en soi d'un « sujet » préalable à son insistence ni *d'ego,* comme je crois l'avoir démontré dans le second volume du Vouloir Dire[26], qui ne soit corrélatif à la fois de l'autre et d'autrui.

On en conclut immédiatement que, si libérale que se veuille la communauté et puisque — qu'il se soit ou non pris en mains — *Mann* n'est jamais *Mensch,* c'est-à-dire *ohne Eigenschaften,* il ne saurait y avoir, en matière de formation, de méthode uniformément « naturelle », mais, autant

[26] Cf. pour ces termes, Vouloir Dire II, p. 121.

[89] que possible, adaptée par le formateur moins à la genèse qu'à l'histoire précisément de chacun dans l'espoir, éventuellement anallactique ou synallactique[27] non de susciter des rivalités, mais d'atténuer les différences et de faciliter les contacts. La Loi, y compris le Code, n'ont rien à voir avec les Droits de l'Homme. Il n'appartient même à personne de nous vouloir ou non « européens » ; et l'actuelle « purification » des Serbes et des Bosniaques est là pour démontrer à ceux que la chose scandalise à quel point la souplesse de l'Empire valait mieux que la bêtise des successeurs de Wilson !

Bref, il s'agit, pour ce qui nous concerne, de faire de toutes les manières du Français, non seulement par la langue, bien sûr, qui est le plus souvent pour un peuple l'emblème même de sa différence, mais par un ensemble d'usages qui, si variables qu'ils soient selon le temps, le lieu ou le milieu, ont en commun d'être globalement à la fois distincts et recensables et officiellement reconnus par les concurrents. Et c'est bien là que surgit la difficulté ; car faute d'un modèle sociologique dialectiquement assez puissant, on est subrepticement passé — au grand dam, en particulier, de cette clientèle culturellement factice que constituent, on l'a cru, les adolescents — de la discipline, de l'uniforme et de la marche au pas à un laxisme qui n'a rien d'une maïeutique, mais tout d'une irresponsabilité à l'égard d'une génération confondant d'autant plus volontiers le fait d'être in ou de flotter à tous les vents.

On ne saurait, au demeurant, mieux illustrer l'oscillation que par l'attitude, précisément, des enseignants à l'égard d'une langue toujours et quasi systématiquement identifiée au langage, alors que nul, d'une part, quel que soit le niveau de l'école, n'a jamais appris à d'autres à causer, c'est-à-dire à analyser « grammaticalement » la logique inhérente à la forme du dit, et qu'il faut, d'autre part, toujours rester conscient qu'il n'est pas, sociolinguistiquement, de parler propre sans *doxa*[28], en un mot sans « idées reçues ». Il était fatal, par exemple, qu'au déclin d'un académisme injustifié correspondît, en même temps que la multiplication irréfléchie des emprunts de tournures ou termes étrangers, l'insurrection périodique des parlers locaux. Tout se passe comme si nous ne savions plus ce que nous sommes et c'est tout un de déplorer le G.A.T.T. et le franglais !

Il est clair, d'ailleurs, qu'on ne connaît pas les autres non plus et que, dans l'enseignement, au contraire, des langues dites vivantes ou étrangères,

[27] Cf Vouloir Dire II, p. 109 sq.
[28] Cf Vouloir Dire II, p. 150.

[90] l'empirisme règne au point qu'au lieu de s'interroger sur la façon dont on en programme scolairement l'acquisition, on préfère, croit-on, la compléter par un séjour des postulants dans les divers pays concernés. Autant reconnaître, d'abord, l'aberration d'une classification faisant, pour nous qui sans cesse y puisons, du latin ou du grec des langues plus mortes que le japonais et dotant, par ailleurs, le français d'un exotisme égal pour le russe ou pour l'italien; celle, ensuite et surtout, d'une pédagogie impuissante, non seulement à dissocier le bilinguisme de la diglossie, mais à parfaire, au bout d'un long cursus, une pratique que le moins doué, au même titre que l'enfant, obtient généralement sur place en deux ans.

Ajoutons qu'il en est des «méthodes directes» du type «Assimil» et j'en passe utilisées pour remédier à cette insuffisance comme des médecines douces ou parallèles à l'égard de la médecine officielle : elles sont, dans les deux cas, le symptôme authentique d'une problématique mal cernée. En l'occurrence, on l'a compris, il s'agit, non de celle de l'idiome et de la traduction, mais, plus généralement, de la Personne et — si galvaudé que soit le terme souvent synonyme de fusion — de ce qu'on nomme la «communication». Autrement dit, c'est encore et toujours, quel que soit l'usage concerné, l'antique querelle des universaux qui perdure d'autant plus que n'ayant de fondement ni naturel, ni transcendantal, ils sont dialectiquement fonction de la culture en cause et dépendent précisément, à tout niveau, de la qualité de l'interprète ou plutôt du négociateur.

L'entregent, autrement dit, se cultive et fait intrinsèquement partie d'une formation qui, dans la mesure où elle concerne évidemment aussi l'intelligence gagnerait à substituer au «cours» et, plus encore, à la « leçon » le débat si familier au temps de Maître Albert dont la dissertation, avec ses trois parties, n'est qu'une piètre et plate survivance. Point d'autre façon d'entretenir l'ouverture, sinon ce que les sceptiques appellent le doute, et d'échapper du même coup au chauvinisme d'un Rivarol ou d'un évêque de mes amis déclarant, malgré la Pentecôte, que la religion à laquelle nous avons historiquement en commun d'adhérer est décidément la « seule vraie » ! Point d'autre politique, non plus, à l'Université que son indépendance vis à vis de la profession devrait conduire moins à revendiquer le respect de ses franchises qu'à exclure les « syndicats ».

La méprise, au demeurant, commence tôt puisque l'instruction civique qui se contentait jadis, à la «communale», d'ajouter la discipline et le silence dans les rangs à la connaissance évidemment superficielle du Code procède

[91] aujourd'hui à la transformation occasionnelle des classes en conseils, colloques ou parlements d'opérette, sous prétexte, il faut croire, de rendre un jour aux fils la confiance qu'ont perdue leurs pères dans l'efficacité de leurs représentants. Certains même vont plus loin qui transportent le pupitre, pendant les vacances, à la Chambre des députés ! On ne saurait davantage confondre indûment les genres ; car l'école, finalement, n'est pas plus, quoiqu'on dise, au service de la République qu'elle ne l'est à celui des marchands et façonner par tous les moyens d'éventuels électeurs n'est pas ipso facto former du citoyen.

Et puisque c'est de *fair play,* non de compétition, qu'il s'agit et que le match, ici, l'emporte sur la guerre, on comprend que l'Angleterre ait réservé, bien avant nous, dans l'éducation des jeunes et, notamment, de ceux qu'elle tient pour ses futures élites, une place si importante au « sport ». On ne saurait, en effet, ainsi que nous le faisons trop souvent, considérer comme affaire de loisir ou d'hygiène, une activité où la « politesse » rejoint, sous son aspect choral[29], la « politique » la plus authentique, celle, en deçà de l'anallactique et de la synallactique, du simple plaisir d'être ensemble et de tendre à la même fin. Encore n'eût-il pas fallu que la chose virât systématiquement au challenge national, voire international, mais qu'à l'instar des Grecs au gymnase on eût enfin compris que l'entraînement fait les meilleurs et non pas la rivalité !

DES MANIÈRES AU MAINTIEN

Et cela, tout naturellement, nous amène à cet autre et dernier aspect de l'éducation concernant, au-delà des manières, ce qu'au grand siècle on appelait très précisément le maintien. Là aussi, malheureusement, la tendance est à imputer socialement sa perte à la quasi-disparition du Surmoi. C'est concéder à Freud une importance qu'il n'a pas. La Loi, on le sait, dans laquelle s'inscrit la Personne, n'est pas de soi superposable à la Norme et la conquête « démocratique » de l'indépendance ne va pas nécessairement de pair avec une vraie pratique de la liberté. Certes, il en est qui n'y émergent pas et qui, parallèlement à ceux du langage, constituent, plus nombreux sans doute qu'on ne le pense, une sorte d'« autistes » du droit. Mais ce n'est tout de même pas le cas le plus général et l'on peut dire que, complices ou

[29] Cf. pour ce terme le Vouloir Dire II, p. 117 sq.

[92] non, la masse des adolescents, par exemple, n'est point inaccessible à la sanction.

Encore faut-il qu'ils mettent plutôt leur fierté dans les victoires remportées sur eux-mêmes, que dans la satisfaction immédiate de leurs « envies », d'autres disent leur *libido*. Point de correction qui ne soit d'abord, chez l'homme, une auto-correction. Inutile d'ajouter qu'ils n'y sont guère aidés par la mode, non plus que par le comportement d'adultes ou revanchards ou gavés par une société dite de consommation qui ignore le sacrifice et dont la générosité, si tant est qu'elle en eût, n'est jamais qu'en proportion de son gâchis. Or c'est vivre en deçà qui fait ce que les Romains nommaient très civiquement la vertu. Sparte, de ce point de vue, vaut mieux que Sybaris et l'on ne saurait nier que l'actuelle disparition, entre autres, des soutanes, des cravates ou des uniformes ait eu moins pour effet d'identifier socialement les porteurs que d'assurer vulgairement leurs « aises », au détriment de leur respectabilité.

Sans aller jusqu'à faire de la privation une sorte d'idéal systématique du moi, on peut, cependant, déplorer qu'il n'y ait plus guère que les églises actuellement pour oser encore, sous le nom — autrefois employé, d'ailleurs, à leur suite, par les régents — de pénitence, revendiquer la conversion d'un renoncement qui n'a rien en soi de spécifiquement religieux, mais tout d'une sagesse commune à Nicomaque ainsi qu'au Siracide, à Épictète ainsi qu'à Saint Benoît. Les Exercices d'Ignace de Loyola ne sont pas moins culturels, voire sportifs, qu'à strictement parler spirituels ; et l'on s'étonnerait moins, si seulement l'on y songeait, du désarroi d'une jeunesse cherchant dans la tristesse de la chair et des « boums » ou l'abrutissement de la drogue ce qu'ils tiennent pour des paradis artificiels. Ils manquent de nerf, c'est sûr ; mais qui donc, parmi leurs éducateurs trop soucieux d'être aimés, s'est jamais, si j'ose dire, occupé de les innerver ?

Oh ! sans doute l'école et, notamment, l'instituteur n'ont-ils pas manqué de tenter de leur inculquer, avec l'usage, le bon usage, avec l'écriture, l'orthographe, c'est-à-dire, sinon la haire, du moins la discipline en matière, non plus de langue, mais de discours ou, comme on dit, de bien parler. Les journaux avaient, eux-mêmes, pris le relais dont les rubriques « Dire ou ne pas dire » avaient le succès que l'on sait. Mais, outre que l'échec devient de plus en plus patent et qu'on est, de ce point de vue, de moins en moins exigeant, on voit mal ce qu'on pouvait attendre d'une « institution » dont la démagogie s'accommode, par ailleurs, du débraillé, de la lubricité avec préservatif, de la bête, enfin, sans la belle, et finalement de l'*UnterMensch*.

[93] J'entends bien, cependant, qu'il est difficile d'exiger d'autrui ce qu'on n'exige pas d'abord de soi-même.

Il est loin le temps où, dans les écoles comme dans les couvents, l'on commentait le Règlement. Tout se passe, au contraire, comme si, au lieu de s'en différencier par la rigueur de son aménagement, le rythme des cours tendait à s'aligner de plus en plus sur celui des vacances au nom de la santé des enfants, des obligations de leurs parents, voire du profit des hôteliers. C'en est fait, du même coup, de l'univers austère plus ou moins générateur, disait-on, de névrose qui semble avoir cédé le pas pour l'instant, à un univers quasi pulsionnel favorable à la délinquance et l'encanaillement. S'étonnera-t-on que les conservateurs, indulgents pour le bizutage comme leurs ancêtres pour les Saturnales, aient tendance plus que jamais, dans l'illusoire Gotha des Écoles, à privilégier celles où l'intensité du travail à fournir fait régner l'ordre de Varsovie ?

Les insurgés de 68 ne s'étaient pas trompés de cible qui prônaient la recréation et écrivaient sur tous les murs de l'Université qu'il était interdit d'interdire. Outre que leur mouvement — qui marquait, à leur insu, bien sûr, en même temps que l'espoir d'un nouveau monde et, du point de vue du troisième pouvoir, l'achèvement de la Révolution — s'inscrivait tout à fait dans la lignée de Thomas More, il serait naïf, au demeurant, de s'imaginer qu'ils aient cru, plus encore qu'à une société sans classes, à une société sans fruit défendu. Ils entendaient seulement dénoncer l'hypocrisie de la vertu obligatoire, en un mot, l'attitude de ces « honnêtes gens » chez qui le droit n'est, au fond, que l'introjection purement conventionnelle du Devoir ; et l'on ne peut que les approuver d'avoir, dans le cadre d'un établissement défaillant, revendiqué, comme Augustin, leur propre culpabilité.

Car tout est là, finalement, de ce qui parfait l'homme et dont le manque se fait si cruellement sentir de nos jours qu'on entend, tout compte fait, moins parler de politique que d'éthique, à défaut de « moralité ». Même si le comité du même nom ne sert guère que de palliatif soit à un économisme sauvage, soit, surtout, comme nous le disions, à une médecine trop exclusivement vétérinaire, il témoigne à sa façon d'un besoin, celui de passer du niveau de la passion à celui de la décision et de prendre en mains son destin.

Il est seulement regrettable que le souci exclusif du bien et de l'ordre public le conduise à mettre l'accent sur les mœurs plutôt que sur le caractère et qu'en matière de pathologie afférente au comportement le mérite soit par

[94] lui moins encouragé que la peur des conséquences et, notamment, de la contagion.

Comme si tout était permis de ce qui n'est pas nuisible et que rien d'autre que le droit d'autrui n'empêchât bestialement d'apaiser sa faim ! Nous sommes loin des vies de saints ou, plus civilement, de héros autrefois proposés en exemples. Tintin même s'avoue déphasé. Il semblerait qu'on fût — par presse interposée — subrepticement passé de l'étoile des mages à la star d'Hollywood, de Bayard au chevalier d'industrie, de la Pucelle à la putain. Il en est d'autres, en vérité, mais nul, pour être entendu, ne s'avise évidemment d'en parler. Il va de soi que la crise actuelle de l'*instar* entraîne dialectiquement un renouvellement de l'*exemplar*[30] *;* mais il n'en reste pas moins qu'il appartient à chacun d'entre nous d'exiger le meilleur de lui-même et qu'il est, dès le plus jeune âge, urgent de l'y encourager. Je pense qu'un brin d'émulation, de ce point de vue, remplacerait avantageusement le fouet !

Il y avait naguère des directeurs de conscience dont la casuistique excitait la verve de Pascal. Au moins leurs services étaient-ils désintéressés, ce qui — chacun le sait — n'est pas le cas des divers conseillers, d'obédience plus ou moins analytique, dont la foule aujourd'hui encombre le parvis du temple. Les premiers croyaient au péché, les autres au trauma d'origine. Tous ont pris leur parti, semble-t-il, de la faiblesse d'un consultant qu'il s'agirait plutôt de contraindre, en somme, à la force ou, comme dirait Nietzsche à la *Wille zur Macht.* Car cette force est en chacun de nous et ce n'est pas respecter les gens, y compris les enfants, que de les tenir, comme il est d'usage depuis un certain temps, systématiquement pour des malades ou des impuissants. C'est la démission des maîtres qui fait les esclaves, non la rigueur du règlement.

[30] Cf. pour ces concepts, Vouloir Dire II, p.38.

3

CRIME ET CHÂTIMENT

[97]

TRANSGRESSION OU INFRACTION

Si Montesquieu, dans le modulaire, privilégiait au point que l'on sait le pouvoir judiciaire, c'est sans doute parce que le « châtiment » représente le passage à la limite de l'intervention de l'homme sur l'homme dans la mesure où il ne s'agit plus de l'aider soit à retrouver la santé, soit à parfaire son accomplissement, mais bien de lui imposer, par la peine, l'expiation qu'il a, par sa faute, négligé ou refusé de s'imposer d'avance à lui même[31]. Or la mentalité contemporaine voulant qu'il y ait infiniment moins de mal intentionnés que de malades ou de mal élevés, on comprend l'actuel glissement, dont nous parlions plus haut, du pénal vers le thérapeutique ou vers le didactique en vue de remédier, éventuellement, au délit, voire au « crime », plutôt que de le sanctionner simplement par souci de sauvegarde ou d'exemplarité.

Encore faudrait-il, comme je l'ai déjà maintes fois suggéré, mieux dissocier la culpabilité de la responsabilité et comprendre, par exemple, que si, d'une part, l'irresponsabilité de l'enfant n'atténue pas pour autant sa culpabilité, l'absence de culpabilité des parents n'ôte rien, bien évidemment, à leur responsabilité civile et qu'il est psychiatriquement, — d'autre part parce qu'il est rare, en dépit des « experts », qu'on soit globalement atteint sur tous les plans — autant de responsables non coupables que de vrais coupables irresponsables, au point qu'on ne sait plus trop désormais si c'est le prévenu ou si c'est la justice qui constitue en réalité l'objet du procès. Du fait, d'ailleurs qu'en l'occurrence la Loi l'emporte régulièrement sur la Norme, l'infraction, sur la transgression, on s'explique à la fois l'*hybris* du terroriste et la prégnance antérieurement dénoncée du Surmoi.

[31] Cf. Vouloir Dire II, p. 196.

[98]

Punir, du même coup, ne va plus de soi. Sans aller jusqu'au laxisme intégral, il y a beau temps que nos pays ont renoncé au talion, comme à la vendetta. La peine de mort tend à disparaître avec la foi en l'au-delà. L'amende est progressivement tenue pour une sorte d'universel substitut, comme l'écriture par rapport à la sémiotique ou la finance à l'économie. De plus en plus mal dans sa peau, le juge tourne à l'arbitre et les assises, au contentieux. Reste, évidemment, le problème des prisons dont le nombre, dit-on, serait insuffisant et dont le principe, surtout, apparaît d'emblée contestable à tous ceux qui, niant qu'il ressortisse à la compétence propre de la cité de définir dialectiquement ses membres et ses étrangers, voient dans la réclusion provisoire ou définitive une autre façon d'engendrer socialement de la marginalité. Et même si, en la circonstance, le sophisme n'est pas absent, il faut bien reconnaître que le choix de l'opinion se porterait plutôt vers l'« asile » ou la « maison de correction ».

Et dussent les deux termes être apparemment du moins démodés et se voir aujourd'hui préférer ceux de rééducation ou d'Hôpital Spécialisé, la question, elle, n'a pas changé et se pose à tous ceux qui par fonction — qu'ils soient magistrats, psychologues, animateurs ou éducateurs, médecins, voire gardiens de prison — sont confrontés à ce que grosso modo l'on appelle la « délinquance » spécialement juvénile, dont les causes, chacun le sait, sont multiples, encore que systématiquement rapportées à ce qu'on tient volontiers pour une sorte d'asocialité. Or on ne saurait plus complètement se méprendre quant aux motivations de ces adolescents, chômeurs, immigrés, mal logés, puisqu'ils sont les premiers à souffrir d'un manque d'intégration qu'en constituant des bandes si redoutées de l'établissement ils s'obstinent précisément à combler.

Le phénomène, d'ailleurs, n'est pas propre, dût-on souvent le laisser entendre, à la Courneuve ni aux Minguettes. Il ne manque pas dans les beaux quartiers de jeunes désœuvrés, mais pourris, dont les « listes » se transmettent entre gens de bon milieu et qui, pour n'attenter généralement ni au confort ni à la propriété, ont en commun d'enfreindre ensemble d'autres censures qu'il est pratiquement de bon ton d'ignorer. Le danger, à mon sens, est pire. C'est celui de Sodome et Gomorrhe ; et la difficulté, pour nous comme autrefois pour Abraham, est, finalement, de savoir s'il reste assez de Justes pour que la civilisation soit épargnée ! Car c'est bien ici de justice au sens le plus biblique qu'il s'agit, celle à laquelle on ne saurait déroger, non seulement sans cesser aux yeux de la Loi d'être honnête, mais sans compromettre, en fait, son humanité.

[99]

Il est navrant que, sur chacun des plans, l'on tienne pour liberté, le « droit » qu'on s'arroge à notre époque de tout connaître, de tout faire, de tout fréquenter sans réserve, alors que, culturellement, seule l'abnégation fait le droit. Ainsi les journalistes revendiquent-ils un accès si complet à ce qu'ils nomment l'information qu'on peut se demander s'ils ne confondent point à dessein scandale et objectivité. Ainsi l'habileté récemment acquise de nos praticiens tendrait-elle — aux yeux de certains, pour le moins — à légitimer tant le trafic d'organes que les manipulations génétiques. Ainsi, plus communément, peut-on légalement coucher n'importe quand, n'importe où, avec n'importe qui, du fait que l'avortement rétablit l'équilibre des classes et que la pilule, à défaut de la continence pourtant seule humaine, assure, de son côté, celui de la démographie ?

Il ne s'agit pas d'être naïf ni de s'imaginer que la bête en nous facilement s'apprivoise. Encore faut-il la reconnaître comme telle et ne point se prendre, fût-ce élégamment, pour un martyr quand on relève, pour parler paysan, du châtreux ! Tout semble indiquer, en effet, qu'on puisse dorénavant tout se permettre et qu'il ne persiste, en somme, de mesures que celles qu'inspire à notre société, la peur du risque de la transmission. On enfermait, autrefois, les fous ; on isolait les lépreux ou les pestiférés ; on n'ose point en faire autant pour le sida et, si l'on incarcère les récidivistes, on n'a pas moins souvent l'imprudence d'anticiper leur « libération » pour une bonne conduite à laquelle on ne pouvait que s'attendre, psychologiquement, dans leur cas. Il n'y a plus guère que les Belges pour pratiquer la garde à vue des grands patrons ou des escrocs !

On ne sera pas, non plus, sans constater que la clientèle des tribunaux est en passe de se transformer. Si, d'un côté, on tend pour des délits mineurs à restaurer les juges de paix, il n'est pas rare, de l'autre, qu'un président de Cour ait à connaître, en raison de la disparition de l'autorité familiale, de crimes commis « pour voir » par des enfants de huit à douze ans. On s'amusait naguère soit à noyer des chats, soit à arracher les ailes des mouches, voire à persécuter parfois cruellement ses camarades. Quelle différence, après tout, avec le jeu consistant à jeter des pierres ou des poutres sur les autoroutes. Outre qu'il est également des crimes non sanglants, il ne manque, évidemment, pas d'assassins à l'âge de la guerre des boutons. En plus, somme toute, d'une révision complète du code pénal, il est à se demander s'il ne conviendrait pas d'envisager — à nouveaux frais, bien sûr — la restauration d'urgence d'un authentique Père Fouettard ?

[100]

Nul, en France, n'ignore la Loi, puisque, c'est bien connu, tout Français sait habilement la tourner. Le malheur est que la permissivité, à tous les niveaux, devient telle qu'il n'y a pratiquement plus de Loi. La violence dont on parle tant n'est guère plus, aujourd'hui, à l'égard des autres ou de soi même, que la compensation fantasmatique — et médiatique — de l'asservissement de pacifistes émasculés à une sexualité qui ne constituait, à l'inverse, pour les héros d'antan qu'un simple repos du guerrier. Elle ne saurait, comme telle, expliquer le comportement d'une génération qui, renonçant à les acculturer l'une et l'autre et dominée, en fait, par des passions auxquelles le hasard seul l'empêche le plus souvent de succomber, cesse, dans le principe même, précisément d'être libre.

DE LA RÉÉDUCATION

Que peut donc, dans ces conditions, signifier ce qu'on a choisi de nommer la rééducation ? Il est évident qu'il ne manque pas d'occasions de réparer, de ce point de vue, les inégalités créées tant par la nature que par les influences néfastes, la malchance ou, effectivement, d'où qu'elle procède, la mauvaise éducation. C'est ainsi qu'on entend officiellement lutter contre un « illettrisme » galopant, d'autant plus déploré chez nous qu'il constitue une quasi infraction à l'obligation scolaire. Mais avant de s'interroger sur les conséquences de l'absentéisme, le poids de l'immigration ou l'efficacité des méthodes, peut-être y aurait-il lieu de savoir, d'abord, comme nous le signalions plus haut, si lire et compter auront toujours la même importance au temps du minitel et de l'ordinateur. Quant à écrire, l'expérience de ceux qui s'y livrent prouve, en tout cas, que la plupart feraient infiniment mieux de s'abstenir.

La pauvreté, d'ailleurs, de la phrase ou du vocabulaire sont moins en cause — à lire nombre de magazines ou entendre, sans broncher, la plupart des commentateurs — que la fausse culture dont chacun de nous peut constater la prégnance et la force de reproduction. Ces gens-là sont infiniment plus coupables, sinon responsables, a mes yeux, que les instituteurs, et l'école de Jules Ferry n'a qu'un bien petit rôle dans la réforme d'un système qui, nonobstant son intérêt de façade pour les « débouchés », n'a toujours véritablement — si l'on en juge, du moins, par les connotations respectives et entre elles communément hiérarchisées d'« employé » ainsi que

[101] d'« ouvrier » — pas plus de considération pour le travail que pour l'éventuelle sensibilisation des élèves à des rapports sociaux dans lesquels les représentants ne sauraient être à la fois juges et parties. C'est donc tourner en rond que d'attendre de l'institution qu'elle pourvoie aux difficultés qu'elle contribue à engendrer.

Quant à corriger l'orientation de ceux qui, dans la vie, lui doivent en partie leurs échecs et qui — à titre individuel et sous l'impulsion, par exemple, d'un visiteur ou d'un animateur de prison — envisagent de reprendre leurs études, voire de changer au besoin de profession, je croirais, pour l'instant, présomptueux de sa part d'y prétendre, tant la chose exige de réaménagement des structures en place et, plus que tout, d'état d'esprit. Ainsi reste-t-il indéniable, en tout cas, qu'on ne peut, à cette fin, se contenter d'« enseigner ». La tâche est plus vaste et concerne tout l'homme, chez les jeunes, bien sûr, mais plus encore chez les « grands commençants » ! Les bonnes volontés n'y suffisent pas, ni le provignement des associations dont les ministères s'accommodent d'autant plus volontiers qu'ils sont par elles dispensés, sinon de changer de partenaires, du moins, dans l'immédiat, de battre pour de bon les cartes.

Car s'il est vrai que c'est de réinsertion qu'il s'agit, il importe de prendre en compte l'ensemble des paramètres, sans toutefois espérer, vu ce que nous avons dit plus haut de l'autonomie de toute formation, réaliser, comme on l'entend souvent proposer, la parfaite adaptation de l'école et de l'université à la situation économique de notre société. Outre qu'on ne peut, même charitablement, s'illusionner au point de croire qu'il n'y aura pas toujours du déchet et qu'il n'est pas exclu, d'autre part, comme le démontre Marx, qu'un problème momentanément insoluble finisse par se dépasser, tout nous porte à penser que celui de l'« emploi », si brûlant pour l'instant, n'est peut-être pas éternel ; qu'il ne manque pas, après tout, si utopique que cela puisse paraître, d'autres façons de subsister ; qu'il n'est, enfin, sans doute pas innocent qu'on ne rétribue que le travail, alors qu'on n'est pas rétribué pour penser !

Il semble qu'à l'inverse nombre de psychologues ou d'« éducateurs », prenant, en somme, leur parti d'une quasi-aporie et de l'extrême hétérogénéité des cas, aient plutôt tendance à distraire ce type de population en multipliant ateliers d'expression ou succédanés des « maisons de la culture », comme autrefois les terrains de sport ou les « patronages ». Tout vaut mieux, bien sûr, que de ne rien faire, y compris qu'ils aient là trouvé le

[102] moyen de réduire leur propre chômage. Mais on avouera que c'est une curieuse idée de la culture que celle qui consiste à en réserver pratiquement le nom aux activités d'agrément et, dût-on reconnaître que nous sommes, de ce point de vue, mieux armés que nos prédécesseurs, on peut aussi douter qu'il soit, à l'usage, très efficace de ramener peu ou prou des adultes à la maternelle en confondant la classe et la récréation.

Il faut dire que les organismes qui s'y consacrent ne sont pas aidés par la formidable instabilité du cadre dans lequel ils sont censés opérer. Le nomadisme dont on sait qu'il n'est pas exclu des perspectives du siècle à venir n'est pas réductible non plus à ce qui semble l'avoir caractérisé à l'époque des grandes invasions. Nous vivons de nos jours une véritable crise de la sédentarité, non seulement en raison de la mobilité requise des travailleurs, mais surtout de l'incertitude des carrières et de la permutabilité des professions. Bref, comme on dit, le monde change et l'on comprend d'autant mieux l'embarras des formateurs persuadés, d'un côté, par la fréquentation plus ou moins assidue d'analystes, qu'ils ne connaissent pas ceux qu'ils forment et qui, de l'autre, ne savent plus manifestement, sauf rivalité de boutiques, à quoi ils sont supposés les former.

Aussi bien la réinsertion a-t-elle l'air plus exactement d'une sorte de récupération, ainsi qu'il appert, par exemple, dans le traitement des handicapés qui rappelle un peu la cuisine comme art d'accommoder les restes. Vouloir faire voir des aveugles ou entendre des sourds, en effet, c'est un peu, de leur propre aveu, apprendre à des manchots à nager la brasse et les rendre automatiquement conscients — surtout, bien entendu, pour ce qui est des congénitaux — à la fois d'une infirmité qu'ils n'éprouvent que par comparaison et de la modeste place à laquelle ils sont voués dans l'échelle du Q. A., si l'adresse est en cause, à défaut de celle du Q.I. ! Et que dire des paralysés, et plus encore, des « mentaux », tout juste bons pour les « petits boulots » ou, comme on dit aussi en termes délicats, les « emplois réservés » qui, dans les comptabilités, ressortissent à la rubrique des profits et pertes, voire des autistes des I.M.P. dont on se contente d'estimer le degré de débilité ?

C'est justement tout le problème des Centres d'Aide par le Travail auxquels je faisais plus haut allusion que de savoir si leur apport contribue à l'amélioration de l'état de leurs psychotiques ou à l'exploitation d'une main d'œuvre peu chère soit par l'établissement lui-même, soit par les entreprises qui, éventuellement, acceptent de les embaucher. Et la même

[103] question se pose concernant l'utilité de la prison pour un grand nombre de psychopathes condamnés à la récidive, moins, sans doute, par leur impuissance à gérer leurs propres pulsions qu'à souscrire, lorsqu'ils sont libérés, à de véritables contrats. La tendance est indéniablement à la constitution, sinon de parias au sens strict, du moins d'une espèce de neo-prolétariat d'« assistés », c'est-à-dire de congénères socialement non autonomes du fait qu'ils sont exclus du monde normal du travail.

Et comme le travail, tenu dans notre société pour le seul moyen de vivre, se fait « technologiquement » de plus en plus rare, on s'aperçoit que le système d'allocations familiales ou autres RMI, voire de Sécurité Sociale dont nous étions si fiers et qui apaisait au surplus, avec la conscience des nantis, les revendications des syndicats, est en train, tout en maintenant les mêmes au pouvoir, de transformer la France, pour ne parler que *pro domo,* en un peuple de « clochards » ou de « mendigots » soucieux, sinon d'avoir, du moins de ne manquer de rien. S'étonnera-t-on, d'une façon générale, que nos contemporains, progressivement passés du salaire à la manche et n'établissant plus de rapport entre l'argent perçu et l'effort consenti, ne soient ni outrés ni surpris par l'audace de ces chevaliers d'industrie dont la fringale particulière porte le nom d'« abus de biens sociaux ».

LE SCEAU DE L'AUTORITÉ

Il n'est pas jusqu'à l'autorité qui ne chancelle à son tour et ne perde actuellement tout crédit dans l'ambiguïté économico-politique d'« affaires » où la finance est à l'équité de l'échange ce que l'écriture est à la véracité de la pensée. Ce n'est pas pour rien que les juges s'acharnent sur les gouvernants et qu'on évoque si volontiers l'éthique à propos d'une « politique politicienne » dont l'interférence constitue précisément le passage à la limite de la Loi. On perd son temps à chercher dans les systèmes en cause des excuses ou des explications à cette fameuse corruption qu'on nommait concussion à l'époque, déjà, de Verrès et de Cicéron ; et l'on ne saurait espérer passer des « mains sales » aux *mani pulite* par le jeu pur et simple d'une augmentation d'indemnités censées chez leurs bénéficiaires conjurer toute tentation. Car ce n'est pas du fonctionnement, mais du principe lui-même, en réalité, qu'il s'agit.

[104]

Non seulement le ministre, en effet, comme son nom l'indique, n'est pas au-dessus des lois, mais il y est, si j'ose dire, le premier soumis ; et l'Évangile, sur ce point, n'est eucharistiquement pas loin de l'esprit du potlatch qui veut qu'au lieu d'en tirer personnellement profit, le chef, au prix de son temps, de sa compétence et de ses biens, se fasse en quelque sorte, au contraire, la « nourriture » de ses frères, le tremplin de leurs ambitions. Pas de maître, en somme, qui lui-même ne se conforme à l'ordre qu'il impose et l'on ne saurait s'étonner — sinon parce qu'ici le scandale apparaît sans doute d'autant plus grand qu'il est plus largement révélé — du « désordre » imputé aux membres, jeunes ou vieux, d'une société dont les représentants ou les policiers sont « ripoux ». Est-il loisible d'espérer des banlieues ce qu'on semble se résigner à ne plus exiger de l'Administration ?

Le malaise contemporain, autrement dit, tant dans les familles que dans les cités, est, en bref, essentiellement une crise de l'autorité. Tout se passe, à chacun des niveaux, comme si l'on hésitait entre le démagogue et le tyran. C'est un peu la fable des membres et de l'estomac, à ceci près que la tête, ici, se trouve être à l'encan ; et je ne sache point, en dépit des efforts actuellement tentés dans ce sens, que la décision gagne en pertinence à se fonder, à plus forte raison s'ils sont « jeunes », sur le sondage de l'opinion des suffragants. Ce n'est pas à la base, mais, pour parler comme Machiavel, au « Prince » — d'où que son pouvoir procède — qu'il revient, en effet, professionnellement, de la prendre, tout comme au boulanger de faire le pain. C'est, évidemment, là courir le risque des archontes et l'on se doute bien qu'à y souscrire les candidats seraient moins nombreux à se bousculer au portillon.

Ce n'est pas pour rien que j'évoquais ci-dessus le boulanger. Tout « métier » est étymologiquement un ministère, c'est-à-dire, très exactement, une façon de s'acquitter institutionnellement de sa dette envers autrui. On se reportera pour la définition précise de ce dernier concept au chapitre consacré à la Personne dans le second volume du Vouloir-Dire. Qu'il suffise de rappeler ici que celui — si souvent évoqué de nos jours — de « service » ne saurait — sinon par suite d'un glissement de sens très révélateur du premier — lui servir, en dépit qu'on en ait, ni d'échappatoire, ni de complément, attendu qu'il n'est, comme je l'ai antérieurement démontré[32] et comme l'analyse des psychoses expérimentalement le confirme, qu'une seule et même forme de paternité. On conçoit d'ailleurs qu'à ce titre le service, sinon militaire comme

[32] Cf. Vouloir Dire II, p. 60 sq.

[105] jadis, du moins civique ou national, puisse tenir lieu pour les garçons et les filles d'initiation « professionnelle ».

Car la profession, justement, n'est pas réductible à l'emploi et le chômage, par lui-même, n'attente à la dignité du « travailleur » qu'en raison de l'habitude prise d'une rémunération strictement fonctionnelle. On se prend à rêver d'un univers où le service rendu l'emporterait au besoin sur une compétence qui porte, après tout, en elle-même, sa récompense, où le salaire de l'aide-soignante, par exemple, dont la gentillesse le plus souvent parvient à vaincre le dégoût équivaudrait ou presque aux honoraires du chirurgien. J'entends bien qu'il s'agit là d'une parfaite utopie. Encore m'accordera-t-on que, dans ces conditions, chacun, quelle que soit sa contribution, retrouverait sa place, au lieu de se sentir « exclu » ou de tenter par le hasard du jeu ou la fureur du crime de contrevenir à l'occasion à la malchance dont il estime être victime, non par suite d'un quelconque *trauma* d'origine, mais de l'iniquité fondamentale de la *Teilung der Erde.*

Il est clair, en bref, que c'est beaucoup moins de réinsertion au sens strict, que de réhabilitation qu'il s'agit, c'est-à-dire de restauration de la Personne dans ses devoirs et dans ses droits, et l'on ne saurait, de ce point de vue, sous-estimer, au-delà de tout misérabilisme, l'erreur de trop de formateurs visant à l'exploitation systématique des aptitudes, plutôt qu'au développement de la vie intérieure du postulant. On n'en conclura pas que par là j'en appelle, comme la plupart, à ce qu'on tient généralement pour la Culture censée pallier l'ennui des inactifs, après celui des femmes du monde. Je veux parler tout bonnement de la méditation, non celle de Tityre, bien sûr, ni celle, moins encore, dont les laïcs chez nous gratifient les seuls religieux, mais bien cet exercice dont l'Orient semble à tort avoir conservé le secret et que n'ont, chez nous, en fait, jamais cessé de pratiquer ceux qui, à la suite de Descartes et de St Ignace, tiennent à rester des hommes et non des « employés ».

Il serait, je crois, difficile, d'inverser davantage la perspective d'une analyse qui fait de la « conscience morale » l'écho en chacun de nous d'un procureur, baptisé pour la circonstance un Surmoi. Car c'est au nom de la Norme, au contraire, et de sa légitimité qu'il nous appartient de reconnaître ou de contester la légalité de ceux qui prétendent la représenter. Le vrai problème est au sommet : c'est celui, malgré les apparences, de l'élu plus que de l'électeur, du maton plus que du détenu, du geôlier plus que du prisonnier. On a beau dire que le cordonnier est toujours le plus mal chaussé ;

[106] il va de soi que le détenteur du moindre pouvoir ne peut s'autoriser à enfreindre en privé la décision qu'il est censé prendre lui-même pour le groupe. Disons, sans invoquer encore Auguste ou Isocrate, que la Loi derrière laquelle il s'abrite ne saurait couvrir de sa part la moindre illégitimité.

C'est à tort qu'on soutient que les peuples ont les maîtres qu'ils méritent. Les maîtres, en réalité, font les peuples, et sans doute comprendra-t-on l'insistance mise ici sur la nécessité de soumettre précisément les aspirants au Service Public à une formation où l'économie le cède à la moralité ! Il ne s'agit pas d'en faire des saints, mais d'honnêtes gens simplement jusqu'au plus intime de leur être ; et la chose s'apprend ou, plus exactement, devrait s'apprendre au même titre que l'hygiène et la santé. Confie-t-on les malades à un médecin contagieux ? C'est un sport aussi que de réfréner ses « envies » et, qui plus est, la marque d'une vocation. Ni la naissance, ni l'élection ne la confèrent, seulement la maîtrise progressivement acquise de soi. Mais a-t-on jamais vu un responsable battre sa coulpe ? On préfère généralement, entre skinheads et « têtes à queue », s'en prendre statistiquement aux conséquences et dénoncer la « marginalité ».

La gangrène, en un mot, est plus profonde qu'il n'y paraît, car elle concerne moins les formés ou les informés que les formateurs eux-mêmes ou les informateurs. Un monde bascule dont témoigne politiquement la multiplication des abstentions ; et ce n'est certes pas en agissant seulement sur les moyens employés qu'on peut espérer restaurer ce que, très justement, Kant appelait le « règne des fins », d'autres, actuellement, l'état de droit. Il en est pour jouer les Cassandre, d'autres pour rêver quasi eschatologiquement d'Humanité ; d'autres, enfin, pour faire ce qu'ils nomment, mathématiquement, la théorie des catastrophes. Pas besoin pour cela, de recourir à la morphogenèse ; il suffit de vivre intelligemment une révolution dont notre expérience antérieure devrait, en tout cas, nous avoir appris qu'il est incontestablement plus facile de couper les têtes que de les remplacer !

[107]

CONCLUSION

[109]

La trivialité des exemples volontairement choisis pour illustrer, du point de vue de la formation, la cohérence de la mutation suggérée par le modèle proposé, n'est rien d'autre ici que le résultat d'une double considération, à savoir, d'une part, qu'une théorie ne vaut phénoménologiquement que de s'appliquer à une « situation » et qu'elle n'est, d'autre part, jamais elle-même hors du temps.

Si universelle qu'elle se veuille, en effet, elle n'est toujours, fût-ce anthropologiquement, qu'un moment d'un certain savoir, et la Nouvelle Cuisine — comme c'est le cas — n'invente pas non plus la substance, elle exploite autrement les mêmes ingrédients. Il ne manque pas, en effet, d'autres façons d'être homme que seul notre impérialisme nous conduit, sinon à identifier, du moins, à hiérarchiser de telle sorte qu'il nous arrive de nous tenir sans rire pour le parangon de l'espèce, voire l'entéléchie.

Il reste que nous ne naissons pas tout armés ; qu'il nous appartient même — où que ce soit et quelle que soit la civilisation, avec tous les risques afférents — de nous façonner ou refaçonner ; qu'à la différence de l'élevage animal et malgré l'illusion de tous les parvenus, les jeux pour nous ne sont, en somme, jamais faits. Nous sommes seuls à pouvoir « devenir ce que nous sommes », attendu que, par définition, nous avons plus ou moins, au sens propre, à nous inventer. Si la nature, en nous, quoi que veuille dire le terme, est créée, il n'en va pas ainsi de la culture qui, excluant à la fois le conformiste et le génie, ne peut, du même coup, faire l'économie, puisqu'après tout c'est elle qui l'engendre, de la question de son origine et de sa fin. Faut-il, sous la variété des doctrines, des options ou des appartenances, chercher ailleurs la source du phénomène religieux ?

CHAPITRE III

SAUVER L'HOMME

UN PAS DE CLERC ?

[113]

En dégageant de la théologie la « philosophie naturelle », Bacon inaugurait à la fois le scientisme et le laïcisme dont ne cesse, depuis la Renaissance, de se targuer la Libre Pensée. Dieu, pour la République, n'est qu'une option privée dont il revient aux gouvernants de proscrire publiquement le symbole ; l'Au-delà, comme on dit, l'« océan sans barque ni voile » dont les esprits forts, de nos jours, rougiraient encore de se faire même involontairement les Cousteau ! Tout se passe comme si au théisme simpliste d'antan qui lui conférait mystiquement un visage, le positivisme avait désormais substitué la confiance éprouvée en la seule réalité de la matière dont il est évident que nous sommes faits. Or une certitude vaut l'autre, attendu que, dans les deux cas, c'est de nous fondamentalement que la question procède et que nous n'avons effectivement d'autre option qu'entre le scepticisme et la foi.

Seule, en effet, la raison nous fait dialectiquement parier, au sens le plus pascalien, pour chacun des deux infinis auxquels performantiellement nous affrontent aussi bien la référence que la conversion. Le tout est affaire, dirons-nous, soit d'autosuffisance, soit d'humilité du savoir ; et rien, en vérité, n'autorise à privilégier l'un des pôles au nom de la transcendance mythique ou de la falsifiabilité scientifique du concept. On ne sera donc pas surpris qu'à l'époque où la culture, à son tour, devient, grâce à la Médiation, l'objet, lui-même tétramorphe, d'une approche authentiquement expérimentale, le culte, de son côté, soit par nous, désormais, tenu pour humainement si incontournable qu'à l'image du sport qu'on ne saurait ignorer, par exemple, dût-on n'en avoir aucunement le goût, on pourra, semble-t-il, bientôt se demander s'il n'est pas plus curieux, après tout, d'être laïc encore que persan !

[114]

Et puisqu'il se trouve qu'en Occident le Christianisme représente l'inscription historique de la foi ; qu'y étant moi-même traditionnellement affilié, je trouverais ridicule d'aller à Katmandou chercher la spiritualité dont je crois pouvoir bénéficier sur place ; qu'au surplus, du fait que, par l'Incarnation, Dieu soit censé, chez nous, Lui-même se faire homme, ce qu'il faudrait nommer alors une anthropothéologie vient ici opportunément converger avec notre anthropobiologie, il est évident que l'exposé qui va suivre — sans nier, bien sûr, il s'en faut, l'apport des autres confessions — devra plus à nos textes et à nos habitudes qu'aux facilités de l'exotisme et tentera, tout en se gardant naturellement du moindre prosélytisme, de situer la vie de l'homme et ce qu'à la différence de l'animal il faut bien appeler son destin dans la perspective incontestablement rationnelle du salut.

1

LA GLOIRE DE DIEU ET LE SALUT DU MONDE

[117]

NOM DE DIEU

On est bien obligé d'admettre — à en juger par les coutumes ou, le cas échéant, les Écritures et quels que soient apparemment l'époque ou la contrée — qu'il est difficile de prétendre, soit mythiquement, soit même scientifiquement, dire les choses ou dire l'homme, sans en même temps dire Dieu. Et dût l'humanisme, chez nous, comme je viens de le rappeler, n'avoir jamais cessé d'espérer faire un jour l'économie de « croyances » que la médecine expérimentale, comme telle, ne pouvait contredire ni fonder qu'il s'avère d'autant plus normal, au contraire, pour l'anthropologie clinique de prendre enfin, toute dogmatique mise à part, la mesure d'un phénomène si universel que l'on ne compte plus les façons qu'ont les langues d'adjurer, ou de conjurer l'Innommable et de concilier, à tout le moins sur ce plan, le profane et le sacré ou, pour parler comme Lucrèce, la *lex* et la *religio.*

Quiconque n'a point oublié, de surcroît, la persistante confusion de ce qu'il est désormais convenu d'appeler la conscience psychologique et la conscience morale, de l'œil qui voit, en somme, et de celui qui regardait Caïn, ne saurait s'étonner que la théologie, d'où qu'elle s'inspire, ait toujours plus ou moins, s'il faut en croire Leibniz, un relent de théodicée. On comprend qu'un temps plus laxiste soit porté du même coup à rejeter le credo avec les interdits ! Mais il y a plus grave et plus lourd de conséquences, à mon sens ; c'est l'obstination de ceux qui défendent encore le concept de « surnature » et dénoncent, d'ailleurs non sans raison, ce positivisme inversé qui est à leurs yeux l'« immanentisme », alors qu'à titre de troisième larron la culture désormais a bouleversé la donne et que, d'après Husserl et Einstein, il n'est plus question d'absolu !

[118]

Si je n'entends pas, en l'occurrence, jouer les Thomas d'Aquin ni rédiger la Somme ainsi que le *Lauda Sion,* je ne crois pas possible non plus de continuer imperturbablement à bénir ou maudire le Grand Autre sans s'interroger sur les conditions de l'hommage que nous lui rendons ou non de fonder en quelque sorte dans l'être ce passage à la limite du vide, de la kénose, d'autres diraient du nirvana, que nous devons en définitive à notre propre faculté d'abstraction. Car c'est moins de connaissance, à dire vrai, que de reconnaissance qu'il s'agit, en un mot et au sens le plus strict d'une « eucharistie ». Si, d'un côté, pour reprendre l'expression désormais consacrée, « Dieu a besoin des hommes », convenons que le croyant, quel que soit le nom qu'il Lui donne, est celui, de l'autre, qui Lui dit merci !

Tout se passe, en résumé, comme si, par la culture, justement, nous nous trouvions en permanente intersection d'une nature à laquelle, sans nous y réduire, nous ne pouvons nier que nous participons et d'une surnature dont, qu'on le veuille ou non, nous partageons le caractère. Ni en deçà, somme toute, ni au-delà ; et l'auteur de la Genèse l'avait bien compris qui d'emblée associe la créature au Créateur, tant dans le baptême des espèces, la garde et l'entretien de la terre, la contribution propre au choix du partenaire que dans l'heureuse complicité d'un « péché » dont l'éventuel rachat devait, tout compte fait, nous permettre de traiter librement « entre dieux ».

Dans la même ligne, le rationaliste — mais d'une autre raison — que je suis ne tient Dieu ni pour le Justicier ni pour l'Amour que l'on dit. Je crois qu'il est humour, d'abord ; c'est, du moins, ce que j'aimerais démontrer.

Il est peu, de ce point de vue, d'hypothèses plus simplistes que celle sous-tendant la fameuse loi des trois états. Comme si le Ciel et l'Enfer étaient plus mythiques que la couche d'ozone et la nappe phréatique, les Croisades, plus cléricales que le droit d'ingérence ou les Ordres Mendiants, moins socialistes que les « Restos du cœur ». Il n'est pas jusqu'au totémisme, avec les tabous qu'il induit, qui ne témoigne moins d'un âge de l'humanité que de l'illusion résultant de la découverte fortuite d'une mythologie linguistiquement non transplantée. Tous les dévots, d'autre part, ne sont point ou n'ont pas été nécessairement fanatiques et l'on ne saurait davantage non plus tenir systématiquement comme Malraux pour un retour de spiritualité le charismatisme actuel du plus grand nombre ou l'intégrisme de quelques uns. Il faut s'entendre sur les mots et cesser de confondre, tout comme le Pouvoir avec l'urne, le Temple avec le goupillon.

[119]

Rien, en la circonstance, de plus stimulant à mes yeux que cette période dite des Pères de l'Église où, en dépit des craintes d'hétérodoxie et en conformité avec son étymologie, l'hérésie restait encore un choix. Car nul croyant, si modeste qu'il soit, ne peut taire ce qui de la question — avec ou sans « apparitions » — se manifeste d'abord à lui-même ; et l'autorité, comme telle, n'est pour rien, qu'elle l'inscrive ou non officiellement dans l'histoire, dans ce qu'avec Bergson j'appellerai — l'intuition, bien sûr, mise à part — l'expérience mystique fondamentale qui peut, selon les cas et les tempéraments, participer de l'extase ou de la catéchèse, en somme d'un Verbe incarné. Source universelle et constante d'un « pro-phétisme », disons d'une révélation que chacun, comme à la Pentecôte, entend à coup sûr dans sa langue et dont nul, à la fois, ne peut porter le poids, elle défie testaments, bulles et commentaires pour n'affirmer que l'essentiel.

Et le mot, qui plus est, n'est pas ici fortuit puisque l'essence est précisément ce qu'avaient hypocritement gardé de la théologie les plus mécréants des philosophes jusqu'à notre existentialisme, lui-même issu de la phénoménologie. Ajouterai-je qu'en dépassant, au nom d'une dialectique garante simultanée de l'ineffable et du concept, le vieil antagonisme de l'idéalisme et du matérialisme, les sciences humaines, telles que je les entends du moins, sont en voie de régler leur compte aux métaphysiciens. L'*agnotos,* dont parlait déjà Paul à l'Aréopagite n'est pas sans rapport avec l'impropriété qui nous fait penser. C'est le tout qu'il convient globalement de théoriser, attendu que les processus en cause ressortissent au même modèle et que la relation de l'Être, des mots et des choses, comme Socrate le pressentait, ne tient finalement qu'à nous-mêmes.

Aussi bien, d'ailleurs, n'est-ce pas vraiment ici de doctrine ou doctrines, à proprement parler, qu'il s'agit, mais de cette conversion du langage consistant justement, quel que soit le Nom qu'on *Lui* donne, à rendre à l'Autre la parole en ménageant humblement en soi ce silence intérieur dont Samuel, déclarant « Parle, Seigneur, Ton serviteur écoute », nous fournit le parfait exemple et qu'on nomme généralement l'oraison ou la méditation. Je n'ignore pas que la « prière », chez la plupart, est bavarde, mais — dût le verbe qui s'y accumule n'être sans doute pas le Verbe de Dieu — elle exprime, sinon la conviction de l'orateur, la confiance, au moins, de l'orant, et l'on sait que, d'une autre façon, la litanie et plus encore, bien sûr, l'hésychasme où les mots s'enchaînent sans dire et dont la « kyrielle » ou l'*am mane padme om* évoquent, à l'extrême, la seule pérennité de l'Invoqué ne sont point sans manifester un authentique « acte de foi ».

[120]

En bref, tout croyant, comme Israël, a ses voix, ses *ossai,* éventuellement ses anges ou ses visions qui — dans la mesure même où la phrase passe axiolinguistiquement pour sentence — deviennent autant d'oracles ou de kérygmes impliquant à la fois le sens et le destin. Rien d'étonnant non plus que la Parole, dans ces conditions, s'écrive ou mieux qu'a coup de signes de croix, de prostrations ou de génuflexions, de chapelets, tephillim ou moulins à prières liturgiquement elle se ritualise, sans préjudice, bien sûr, par psaumes, sutras, sourates interposés, généralement en langue sacrée, d'une célébration périodique analogue à ce théodrame pour analphabètes que fut, un certain temps, la « messe » de nos pratiquants. Tout cela ne change rien au fait que, demande ou louange, la « patenôtre » reste — dans l'avant-goût, somme toute, du face à face — une oraison unilatéralement *dominicale.*

LES MODALITÉS DE LA CONVERSION

Le privilège platonicien du *logos* qui, par Philon d'Alexandrie, devait progressivement amener, les Valentiniens à faire des anges les Éons de la gnose n'est, certes, pas pour rien, en matière de conversion, dans celui plus ou moins prédicant de la foi. Or c'est oublier qu'il ne suffit pas de dire « Seigneur, Seigneur ! » pour pouvoir accéder au Royaume et se méprendre sur la pensée de Jean pour qui le Verbe, à l'instar du Dabhar, était aussi bien *logos* que *tropos* et, du même coup, non seulement Celui que l'on contemple sans jamais le prendre au mot, mais Celui également par qui tout a été fait. Car dussent trop de générations se contenter volontiers de « demander des signes », il reste vrai que le produit ne se transcende pas moins que le concept et qu'il n'est, par conséquent, pas exclu — on lira Blondel avec fruit sur ce point — que la main de l'homme, à son tour, comme à la Sixtine, se mette dans la main de Dieu.

Ainsi la création est-elle moins cet événement fondateur d'un univers auquel, bon gré mal gré, nous participerions que l'hommage permanent par nous rendu au Créateur de la plus subtile comme de la plus modeste de nos propres activités. « Donne-moi, si tout vient de Toi, même ce pain qu'aujourd'hui de toute façon je consomme ». Au-delà du hasard et de la nécessité, le doute ne saurait habiter celui qui, sous le nom d'« acte d'espérance », en l'occurrence, convertit justement — sans pour autant démissionner — le principe technique de sécurité. Tout est merveille, en somme, à qui rien n'arrive qui d'avance ne soit fait ; et rien ne s'opposerait à ce qu'on

[121] parlât, alors, de miracle, si le terme, chez les croyants comme chez les incroyants, ne connotait plutôt la réduction — parallèlement à celle de la noèse au mythe — du prodige, en somme, à la seule magie du *thauma.* Or quiconque lit les Évangiles doit à l'évidence constater que le Christ n'est pas un sorcier, mais qu'à la différence de Moïse frappant deux fois le rocher, Il s'attend, Lui, que Lazare lui réponde et que l'aveugle voie, que les pains se multiplient ou que l'eau soit changée en vin.

Il est tout à fait regrettable que l'optimisme de ceux qui, comme on dit, s'en remettent à la Providence passe si volontiers pour un fatalisme et qu'à l'instar de tant de bacheliers dissertant depuis des années sur le problème de la finalité, on ne sache toujours pas mieux dissocier, dans l'ordre, le programme de la prédestination. L'audace, sur le plan où nous sommes, consiste seulement — dût-on déplacer des montagnes — à ne point croire à son génie ; et peut-être est ce trop exiger d'une période où se multiplient ceux qu'on nomme précisément les apprentis-sorciers, chez qui la prétention l'emporte à ce point sur le talent qu'ils se prendraient volontiers pour des démiurges, n'était que leurs échecs sont, hélas, à la mesure même de leurs succès. C'est, à vrai dire, en vertu d'une autre raison qu'aux yeux de qui se tient, quelles que soient les circonstances et l'importance du résultat, pour un simple auxiliaire du Tout-Puissant, chance ou malchance, en fait, n'existent pas.

De même poser l'Éternel implique t-il, avec la conversion du Signe et de l'Outil, celle, en soi plus « substantielle », de l'histoire à laquelle l'émergence du sujet à la Personne nous donne culturellement accès. On trouvera, dans le deuxième volume du Vouloir Dire au chapitre dont cette dernière fournit l'intitulé, les éléments qui permettent ici la saisie correcte du propos. Qu'il suffise, à ce point de la démonstration, de rappeler le curieux pléonasme dont témoigne, selon moi, l'expression « rendre l'âme », dans la mesure où l'âme n'est précisément rien de plus que le retour à Dieu de ce que d'ores et déjà la vie sociale soustrait en nous à la simple biologie. On conçoit, du même coup, ce qu'avait d'incongru le problème de son infusion ! « Quiconque aime vit » dit Jésus-Christ. « Quiconque n'aime pas de lui-même se condamne au néant ».

Encore faut-il s'entendre sur l'amour en cause qui, sous le nom traditionnel d'« acte de charité », non seulement ne comporte rien d'affectivement et moins encore, c'est évident, de génitalement ambigu, mais me paraît tout bonnement constituer — comme Paul, d'ailleurs, le suggérait dans

[122] l'hymne qu'il lui a consacré — le passage mystique à la limite du contrat social ou, comme on dit maintenant, de la convivialité. De là vient, politiquement, la fréquente confusion — trop vite taxée, d'ailleurs, d'anallactique — de la loi et de la Loi, en bref, de la Tora ! Le Royaume, à vrai dire, n'est pas plus de droite que de gauche ; il n'est pas de ce monde et l'on comprend que ses « sacrements » — tels que le baptême, par exemple, ou la confirmation, le mariage, voire l'extrême onction — s'articulent sans s'y substituer, d'une part, aux divers actes d'état-civil et que la « communion », d'autre part, soit en butte aux mêmes crises, le cas échéant, que la communication des citoyens. La baisse, si souvent déplorée, de la « pratique » n'est ni plus ni moins significative que l'absence de participation aux élections.

Il n'est pas jusqu'aux formes de la « vie religieuse » qui — évoluant, d'ailleurs, au même rythme, sans pour autant franchir le pas — exemplairement n'accomplissent, d'un côté, dans le célibat consacré, la chasteté classiquement inhérente à toute parité, de l'autre, dans le ministère, dont le nom s'apparente à celui du métier, la dette inhérente, elle, à la paternité. On a, certes, beau jeu de dauber sur la paillardise éventuelle du clerc ou la fainéantise du curé. La véritable question qui se pose n'est pas là, mais devrait porter plutôt sur la responsabilité, acceptée par certains, non sans risque et indépendamment des temps, des lieux et des milieux, de vivre par anticipation pour leurs frères l'anachorèse de l'eunuque ou l'entière disponibilité du clochard. Car il en est solidairement du Sacerdoce comme de l'Empire : qu'elle soit religieuse ou civile, la constitution de la communauté n'a rien, au moins dans son principe, à voir avec le comportement de ses membres ou de leurs représentants.

C'est, en la circonstance, non de la façon d'être, en effet, mais, très exactement, du désir qu'il s'agit ; et l'on ne saurait oublier que, si ce dernier n'est humain qu'en raison de la liberté que le renoncement inhérent à la Norme lui confère, c'est seulement par grâce et non par le mérite acquis — Pascal l'avait bien compris — qu'on atteint à la sainteté. Ce n'est point, en un mot, la vertu, mais la « contrition » qui nous sauve. On comprend, du même coup, le sort du bon larron ; que l'incroyant, en quelque sorte, ne pèche pas ; que seul le « pauvre en esprit » puisse être heureux et fier, comme l'évêque d'Hippone, d'oser dire « mea culpa ». La Loi, de ce fait, n'est ici plus directement concernée, mais, cette fois, la légitimité, voire, au sens des Romains parfaitement conscients du lien de *pius, pignus, expiare,* ce qu'ils nommaient la piété dont l'actuelle connotation, au contraire, est la preuve, chez nous, du discrédit de la simple moralité.

[123]

On notera, d'ailleurs, non sans intérêt que l'identification du dogme au mythe, du miracle au *thauma,* voire de la *charia* à ce qu'on appelle généralement l'intégrisme s'avère plus évidente encore pour ce qui est de la pénitence et de l'ascèse ; comme si, de ce point de vue, Épictète valait mieux qu'Épicure, Jansen qu'Ignace de Loyola et qu'il n'y eût, pour pasticher François de Sales, que des saints tristes, autrement dit de tristes saints. J'entends bien qu'il faut des « témoins » ; que la tradition ne manque pas d'ermites, de stylites, de fakirs ou de stigmatisés et que la raréfaction chez nous des acrobates de l'austérité n'est sans doute pas pour rien dans le succès contemporain des excentricités orientales. Mais tel n'est point, pourtant, le but des sacrifices ou mieux de ce que l'on nommait autrefois les « exercices spirituels » qui tenaient moins, quoi qu'on en dise, de la névrose que du sport, dût, en la circonstance, la maîtrise de soi le céder à l'émulation du seul Saint.

Il n'est pas, somme toute, d'acte plus gratuit que celui qui, sous le nom curieusement ambigu de confession, nous fait aspirer plus à être « délivré du mal » qu'a rechercher naturellement, voire culturellement, le bien. Si le deuil de la justice explique le traitement contrasté du jeune homme riche et de la femme adultère, il ne permet pas moins de saisir ce qui de la dite confession est analytiquement passé dans la cure où le *trauma,* on le sait, tient lieu de péché d'origine. *« Pecca fortiter »,* disait gaillardement Luther, *« sed crede fortius »,* persuadé qu'il était de la pertinence de la pensée de Paul affirmant dans l'Épître aux Romains que « là où abonde le péché, la grâce surabonde ». Porter le péché, d'ailleurs, n'est point porter la faute, comme le montre Isaïe dans le chant du Serviteur. Il n'est qu'un droit, le droit de grâce et Dieu ne l'accorde qu'à ceux qui Le cherchent toujours, ne s'imaginant point l'avoir jamais trouvé.

LES DEUX SACERDOCES

Quel que soit le titre qu'on lui donne, le costume dont on le revêt ou les obligations qui lui incombent, le prêtre, l'ancien, le recteur a toujours quelque chose de ministériel et, si j'ose dire, de cérémonieux, définissant son rôle dans l'assemblée des croyants, à savoir justement la présidence de l'eucharistie. Le *sacerdos* est le contraire du *sacrilegus :* c'est celui qui officiellement consacre ; et l'on imagine l'inquiétude de l'établissement

[124] devant la raréfaction contemporaine des vocations généralement imputée à un manque de générosité des membres plutôt, comme nous le suggérions plus haut, qu'au déphasage de l'encadrement. Sans doute, d'ailleurs, y a-t-il, ici ou là, des grades dans les « ordres » et les chrétiens, par exemple, ne sont-ils pas tous d'accord sur une possible ordination des femmes, voire l'exigence ou non du célibat. Ce ne sont là, pourtant, nous l'avons dit, que combats d'arrière garde d'une hiérarchie dont l'impuissance rappelle étrangement celle dont, au seuil de la société post-industrielle, semblent souffrir nos gouvernants.

La tradition juive, de ce point de vue, est exemplaire, qui a toujours su, quand c'était nécessaire, au sacerdoce organisé de Lévi opposer le sacerdoce plus diffus de Melchisedech analogue à celui dont, à en croire Paul — en face des successeurs des apôtres qui « disent » la messe comme on dit la loi ou la bonne aventure — nous serions, rappelons-le, solidairement investis. « Peuple de prêtres, peuple de rois » fait même désormais chanter la liturgie post-conciliaire. Il n'est, évidemment, pas question d'abolir toute autorité au nom d'une « démocratie » qui s'inscrit elle-même dans l'histoire et n'est pas loin, en fait, de postuler en l'Homme un nouveau transcendant ; mais il est clair aussi qu'au cours des âges le ministériel, chez nous du moins, a tendu incontestablement à l'emporter sur l'autre et qu'on assisterait plutôt, de nos jours, à une multiplication cryptique de néo-protestants qu'à ce dont certains voudraient faire une authentique crise de la foi.

Le concile de Trente avait-il, d'ailleurs, d'autre but que d'arbitrer justement, au nom du réalisme ou du symbolisme des espèces, la vieille querelle des prêtres et des pasteurs ? Mon intention n'est point, ici, de prendre naturellement parti dans une contradiction dont, historiquement, l'intérêt tient surtout au fait qu'en dépit des efforts du Groupe des Dombes, elle ne soit toujours pas résolue. Dût-elle, en effet, n'être point universellement partagée qu'elle illustre au mieux, en tout cas, là où les circonstances l'amènent finalement à se reformuler, l'ambiguïté fondamentale de l'ordre dit spirituel dont les représentants, froc ou non, sont toujours par fonction un peu les caméléons d'un Pouvoir, bien sûr distinct du séculier, mais ressortissant pourtant au même principe dans la mesure où il s'origine plus ou moins, quels qu'en soient de part et d'autre historiquement les aléas, dans la transcendantalisation du potlatch.

Rien n'est plus parlant, de ce point de vue, que le récit évangélique de la Cène où le Christ, sans rompre le moins du monde avec les rites de la tradition

[125] et après avoir rappelé par le lavement des pieds de ses apôtres que quiconque aspire au magistère doit se faire avant tout le serviteur de ses frères, inaugure, en somme, l'ultime don de soi en partageant sa chair et son sang, entendons la totalité de son être et de ses biens, dans l'espoir exprimé de voir, sans la moindre contrepartie, son geste indéfiniment reproduit. Il s'agit moins, en un mot, pour ceux qui s'en inspirent — encore que certes, la chose ne soit pas exclue — de le célébrer liturgiquement que quotidiennement de le vivre. Si, dans la perspective d'une sociologie dialectique, la distinction n'a plus grand sens d'une « confession » individuelle ou collective, celle du désir et de la consommation, en dépit de sa longévité, me semble à l'avenir avoir peu de chance d'être comprise pour ce qui est de la pratique de la « communion ».

Sans aller, comme Drewermann, jusqu'à substituer purement et simplement à l'ecclésiastique le fidéisme analytique et tout en admettant, éventuellement, le droit d'une hiérarchie de reconnaître et former ceux qui lui semblent témoigner exemplairement d'un sacerdoce qu'elle ne saurait en aucun cas leur conférer, il ne m'apparaît pas, en somme, iconoclaste de remettre actuellement en cause le statut du « fonctionnaire de Dieu ». C'est à Yahweh qu'il appartient de choisir, après tout, ses prophètes, au Séraphin, de leur brûler les lèvres, à l'Esprit de les entraîner au « désert ». Vieux problème, en vérité, mais toujours renaissant et qui — poussant, en somme, à la limite la renonciation personnelle à ce qu'on nomme le « profit » — n'est point sans interroger, en cette fin de société industrielle, et ceux qui classiquement l'accaparent et ceux qui, s'en jugeant exclus, n'aspirent qu'à le partager ; tant il est vrai qu'il n'est de sens de l'histoire que dans un surplus d'humanité.

C'est dire qu'il est, de toute façon, exclu de chercher une solution à la fin des « curés » dans la promotion corrélative du « laïcat ». Il n'est qu'un prêtre, Jésus-Christ, pour ceux qui, chez nous, croient au Ciel et qu'un « roi », si j'ose dire, qu'il soit prince ou bien président, pour ceux qui, indifféremment, y croient ou n'y croient pas.

Dans un cas comme dans l'autre, en effet, c'est de l'*UeberMensch* qu'il s'agit, au sens moins nietzschéen que proprement évangélique de Serviteur Inutile dont l'espèce, pour rare qu'elle soit, demeure l'idéal, malgré tout, de ceux qui aspirent soit à convertir leurs frères, soit seulement à les administrer. On s'étonnera moins que l'ensemble aujourd'hui justement soit en crise et qu'au delà des politiques la mutation plus généralement s'impose d'un

[126] système tendant manifestement à confondre l'échelle de Jacob avec celle des traitements !

Pour nous en tenir ici au phénomène religieux, disons que la définition du « clerc », après tout, peut varier et que la grâce, pour parler comme l'auteur de l'Épître aux Romains, vient à chacun selon ses dons. Il est, en effet, de multiples raisons de pratiquer mystiquement la psychologie de la mort et/ou l'économie de la dette, en un mot la kénose, d'autres diraient la transfiguration. On peut porter en soi l'ashram ou le monastère, voire ce que Colette appelait le jardin du presbytère, sans pour autant pousser l'extase ni le sacrifice jusqu'à l'hystérie des stigmates. L'erreur serait, pourtant, de confondre les tabliers, de passer purement et simplement de l'invocation à la provocation, d'identifier sans jugement le stupre et le parfum répandu de la Madeleine, l'Amour dans tous ses états avec ce qu'on nommait jadis la charité. L'apôtre, en effet, d'où qu'il vienne, n'est pas là pour refaire le monde, mais, selon Chouraqui, lui insuffler à chaque instant l'Esprit.

Et sans doute — Wiechert avait raison — n'est-il authentiquement *missa* que *sine nomine* et ne saurait-on, d'autre part, si l'on se réfère du moins à l'épisode du Samaritain, choisir à son gré son prochain. Encore ne doit-on pas confondre sa propre générosité avec l'amour du Père ; et Monsieur Vincent, de ce point de vue, valait mieux qui savait, en son nom, se faire l'avocat du « pauvre » sans sombrer, comme tant d'autres, dans le misérabilisme de certains de nos contemporains Les *res nouae* qu'évoquent les hymnes et que reprend à son compte la fameuse encyclique de Léon XIII qui passa pour prêcher ou presque la révolution, encore qu'elles n'entendent évidemment pas le conserver, n'attentent point pour autant au respect de l'ordre public ; elles sont précisément d'un autre « ordre », qui n'est pas saint d'être institué, mais exclusivement inspiré par la seule économie du salut.

Il ne manque, certes, pas de groupes mi-religieux, mi-civils pour s'en réclamer plus ou moins explicitement de nos jours ; mais on doit malheureusement constater qu'il en est, à l'égard de ce que nous appellerons désormais les églises, des associations dites caritatives, comme de celles qui, politiquement, tentent actuellement de prendre la relève, en somme, des partis. Les unes et les autres, du fait que socialement la même dialectique soit en cause, ont invariablement tendance à reproduire à leur tour les caractères du système qu'elles contestent et à engendrer, à plus ou moins brève échéance, de nouveaux « docteurs de la loi ». Même diffus, l'ordre

[127] reste l'ordre ; et — dût le monde être évidemment moins ce qu'il est que ce que l'on en fait — il est certain que la Mitre, au même titre que la Couronne, a volontiers tendance a oublier que le Royaume n'est à personne et que Dieu seul reconnaît les siens.

[129]

2

L’ÉGLISE

[131]

DE LA SECTE ET DE LA MISSION

Le mot s'applique ici, conformément à son histoire et surtout à son étymologie, à toute assemblée cultuelle de croyants incluant bien évidemment, mais non exclusivement, celle que pour l'Occident représente le Vatican. Non qu'il entre dans mon propos d'en critiquer les divers modes de constitution, mais de rappeler simplement qu'en dépit de l'illusion de ceux qui, de ce point de vue, prôneraient volontiers, l'esperanto, il n'est pas, socialement, sinon de salut, du moins de religion sans église, c'est-à-dire sans inscription analogue à celle du langage dans les langues, de l'art dans les styles ou du droit dans les codes, d'un Transcendant dont j'ai montré précédemment qu'il n'était plus à considérer comme surnature, mais dimension de la culture, dans les avatars mêmes de temps, de lieu ou de milieu définitoires de ce qu'on nomme « les » civilisations.

Il est, d'ailleurs, amusant de constater que le fameux « réveil religieux » dont Malraux est classiquement censé avoir eu le pressentiment et que j'ai moi aussi à plusieurs reprises évoqué est généralement associé à l'actuelle prolifération des sectes qui font, dans l'opinion, contre elles l'unanimité, comme si les églises officiellement instaurées avaient, en fait, d'autre origine et qu'on pût toujours faire le tri des apôtres et des financiers. Les premiers chrétiens eux-mêmes dont on honore aujourd'hui le martyre étaient-ils vécus autrement — et nous sommes peut-être plus aptes à le comprendre, en raison des problèmes contemporains du travail — que comme un ramassis de voyous libérant systématiquement les esclaves et bouleversant par contrecoup l'équilibre économique de l'Empire ? Quant au FIS algérien, est-il politiquement autre chose que l'écho de la *charia* au ralliement de leurs intellectuels à notre séparation de la croix et du drapeau ?

[132]

Peu importe, en somme, le motif ou, si l'on préfère, le mobile qui, d'ailleurs, est rarement pur d'une hétairie dont le caractère éminemment ségrégatif ne choque que ceux qui n'ont pas compris qu'il n'est jamais, quel que soit le secteur de conversion, comme plus généralement d'investissement de la Personne, de communion sans diaschise et qu'à vouloir éviter la mitose on risque la désintégration ! L'essentiel n'est pas de savoir qui éventuellement en profite, mais qu'on doit honnêtement se garder de faire l'impasse sur l'intention de ceux, nombreux, qui, dans les monastères, comme dans les loges, les clubs, les corporations, pour ne point parler des bandes ou des sociétés de troisième âge sinon de pêche à la ligne, sans bousculer les superstructures ni pousser jusqu'a l'intégrisme, cultivent leur ésotérisme, quitte en retour, comme autrefois à Éleusis, à susciter le cas échéant des herméneutes ou des mystes !

Nul n'ignore, chez les Réformés, la multiplication des obédiences, non plus que la variété, chez nous, des ordres religieux ou des écoles de spiritualité ; et comme l'on dit aussi que le corps mystique est présent tout entier et dans la solitude de l'ermite et dans la cellule du moine, on comprend qu'il soit bien des façons même de se déclarer catholique sans être pour autant gallican. En un mot, le rapport des églises — nonobstant les chauvins ou les théologiens — obéit, qu'elles s'en séparent ou qu'elles s'y fondent, à la même dialectique que celle qui régit les rapports des états. L'une comme l'autre ne sont rien que de n'être pas l'autre. Point de *civis* en somme qui n'ait son *hostis,* de croyant, qui n'ait son mécréant C'est pourquoi rien, dans les procédés, ne distingue les croisades, le *djihad* de la guerre de conquête, ni le fanatisme du terrorisme ni — que l'on songe à Colomb et à François Xavier — la mission de la colonisation.

Qui dit mission, d'ailleurs, ne dit rien de plus que la phase inverse de la secte. Et sans doute, pour un convaincu, s'agit-il moins de contraindre que de partager ! Si, toutefois, l'on va en plus jusqu'à baptiser à tour de bras les Juifs du sud de l'Espagne ou liquider les Amérindiens allergiques au message chrétien, il n'est pas moins vrai que nul n'a renoncé — dussent croix ou croissant se faire rouges — à une sorte de présence attractive, sinon nécessairement à une ingérence, hors des murs au nom de ce qu'on tend à appeler promotion des valeurs plutôt que propagation de la foi. C'est qu'inscrit par certains dans le nom de catholiques, voire d'orthodoxes, qu'ethnocentriquement ils se donnent, l'œcuménisme, comme le communisme, reste un rêve à la poursuite toujours décevante de ce que l'on nomme des universaux. L'Évangile lui-même est-il, après tout, autre chose

[133] que la paix annoncée à tous ceux, non point qu'Il aime, comme on dit, mais qui le veulent bien ?

Paix, au demeurant, toute relative puisque le Christ lui-même se présentait comme signe de contradiction et déclarait l'apporter moins, au terme, que la guerre : entente cordiale, peut-être, en tout cas, pas amour bêlant, passant éventuellement par des iconoclasmes, dût l'ordre de Rome, bien sûr, pour ne citer que lui, n'être point il s'en faut, celui de Varsovie ! Paix, d'autre part, toujours fragile aussi, dans la mesure où notre époque, férue de communication, redoute à ce point le sursaut normal des ethnies qu'elle tend sous le nom de pèlerinages, à préférer les *happenings* de Manille, Lourdes ou Taizé, à la paroisse, comme l'Europe à la Bosnie ! Il n'est pas même, pour élargir le champ, jusqu'à l'occupation chinoise du Tibet qui n'ait, contrairement à leurs habitudes, favorisé l'exportation des lamasseries. Les « semaines pour l'unité », en un mot, ne font guère que dissimuler l'ambiguïté *des* conversions.

Il est évident qu'on ne saurait, dans ces conditions, faire plus, à proprement parler, le compte des religions que des langues, et sans doute en est-il à la fois plus et moins qu'on ne le dit. L'histoire seule est concernée, non la théologie, par une typologie marquée au coin du comtisme primaire des « Formes élémentaires » ou de la « Pensée Sauvage » et tendant à ordonner dans l'espace et le temps animisme, panthéisme et monothéisme, comme les linguistes, avant l'invention de la chronothèse ou de la générativité, le faisaient naguère des langues dites isolantes, agglutinantes ou flexionnelles. Outre que, dans tous les cas, la comparaison reste à notre avantage et qu'on ne voit pas pourquoi le théisme ou l'athéisme des anciens ou des orientaux seraient, dans leur cadre propre, moins rationnels ou plus irrationnels que les nôtres, il faut bien reconnaître qu'il n'est pas plus de panthéon que de linguistique générale.

Les glossologues, eux, le savent bien qui se sont résignés à n'illustrer qu'en langues les manifestations d'une logique échappant elle-même grammaticalement à l'histoire ; et les mystiques de tout poil feraient bien de s'en inspirer plutôt que d'une pseudo « religion naturelle » ou de la profession de foi d'un vicaire savoyard. Point de spirituel sans un temporel dans lequel le croyant, sans s'y réduire jamais, s'investit ; et la conversion dont nous avons parlé trouve ici son plein sens, j'allais dire son apothéose, puisqu'il ne s'agit plus, comme à l'accoutumée, d'un possible changement d'appartenance, mais dans le respect même de sa condition, de ce que Paul

[134] appelait une « circoncision du cœur ». Encore devra-t-on se rappeler que, s'il convient ainsi de ne les point confondre, la foi ne va pas non plus sans les œuvres, et je ne crois pas excessif d'affirmer que — dégagé de tout ce qui, ici ou là, le particularise — le Dieu des philosophes est une billevesée au même titre que le citoyen du monde !

Y a-t-il lieu même, enfin, de parler d'une histoire de l'Église ou plutôt des églises lorsqu'on sait la corrélation pour le moins approximative de leurs flux, de leurs frontières ou de leurs lignes de fracture avec celles des nations, voire des aires de peuplement ; et faut-il souligner, par exemple, que ce que le bouddhisme est à l'Asie, le judaïsme, par christianisme ainsi qu'Islam interposés, le fut effectivement à l'Occident ; que les convulsions du Bas-Empire, dont l'organisation administrative a duré jusqu'a nos jours sous le nom d'évêques et de diocèses, sont pour beaucoup dans la rupture de Rome et de Byzance ; que le protestantisme doit probablement moins à Luther ou Calvin qu'à la ligue hanséatique ainsi qu'à l'affrontement du Pape et des Germains ? Libre aux théologiens de justifier dogmatiquement, après coup, les séparations par des schismes dont le crédit, à son tour, s'estompe, bien évidemment, à l'heure de l'OTAN.

L'HISTOIRE SAINTE

Le fait qu'actuellement la même crise les affecte ensemble permet mieux de comprendre l'impossible neutralité d'un croyant écartelé, somme toute, en permanence, entre la double obligation de rendre séparément à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. Mais cela magnifie d'autant l'exemplarité du peuple de l'Alliance dont l'histoire, avec ses hauts, ses bas, ses grandeurs et ses turpitudes, se trouve par la tradition d'emblée tenue pour sainte, en raison précisément de l'hommage qu'en ont toujours rendu ses responsables à un Dieu dont, en revanche, la Promesse était censée s'expliciter dans leur destin. Peuple élu, dira-t-on, mais dont curieusement la conviction dépasse la croyance puisque, de nos jours, les moins dévots d'entre eux sont toujours persuadés, qu'« accomplir faut les Écritures », en ramenant contre les *Goyim* l'antique Sion sur la terre et notre siècle au temps privilégié d'avant Auschwitz, bien sûr, mais surtout de la diaspora !

J'entends bien qu'avant de passer dialectiquement contrat avec sa créature, le Créateur se devait, d'abord, de lui faire unilatéralement le don

[135] de la rupture et de la réconciliation. Tel est le sens, en tout cas, de la genèse d'Adam dont la *berith,* précisément, ou, si l'on préfère, la *Spaltung*, s'inscrit dans celle du jour et de la nuit, de la terre et des eaux, de l'homme et de la femme et, finalement, du bien et du mal qui, par l'expérience conjuguée de la chute et de l'annonce protévangélique du pardon, lui offrait, au-delà de l'histoire, de la pensée et du travail, l'accès au seul *trauma* qui, selon Augustin, nous rend libres. Encore, s'agissait-il là, faut-il le rappeler, comme dans le « Prologue au ciel » de Faust, entre le Même et l'Autre d'une sorte de pari, dont l'enjeu, purement transcendantal, restait, pour ainsi dire, hors de portée de celui qui en était l'objet.

Aucune différence, de ce point de vue, avec ce qu'on pourrait appeler, après le déluge et le retour au chaos d'un monde où les fils de Dieu se mêlaient aux filles des hommes, la palingenèse, en un mot cette reprise da capo, offerte à « toute chair qui est sur la terre » d'une transaction dont l'arc-en-ciel est le symbole et la pérennité, désormais garantie moins par l'obéissance inconditionnelle de Noé qu'à nouveau par l'engagement explicite du seul Tout-Puissant. En un mot il en est toujours des rescapés de l'Arche comme de nos premiers parents. Créés à l'image de Dieu et dussent-ils Le représenter, ils n'en sont pas les partenaires. Anamnèse n'est pas synthèse ; il y faut la bilatéralité. C'est pourquoi, très précisément, le pacte en question vaut pour les bêtes et les gens. Il faudra, pour que l'histoire advienne, qu'à Babel tout d'abord aient été dispersés les peuples et les langues.

Tout change avec Abraham, au contraire, père, comme on dit, des croyants, c'est-à-dire de tous ceux dont les appartenances résultent moins de la nature que de leurs allégeances, témoignant historiquement et non plus génétiquement de leur choix, voire religieusement de leur foi. « Quitte ton pays », lui dit Yahweh, « ta parenté, la maison de ton père pour le pays que Je te montrerai ». Peut-on imaginer meilleure illustration du père qui — virtuellement doublé, dans le cas d'Isaac, du sacrifice de l'enfant né de la femme stérile au fils dont Isaïe nous dit qu'il devait lui être donné — fait du patriarche le parangon parfait de ce que nous appelons la Personne où s'origine, avec la prépondérance de *la familia* sur la *proles,* voire du salut de l'âme sur les intérêts immédiats du sujet, culturellement, on le sait, l'archétype de la Cité ?

Sera-t-on surpris, dès lors, et des circonstances du *foedus,* de la *diathèkè,* bref de cette autre *berith* au cours de laquelle, à l'invitation d'*El Schaddai,*

[136] le titulaire pressenti de Canaan, tire de son troupeau, en vue du rite de « passage », la génisse, la chèvre et le bélier qu'il devait partager par moitiés et de l'injonction faite à ses descendants d'y souscrire — fussent-ils avec le temps aussi nombreux que les étoiles — par la circoncision, la dîme, le troc ou le rachat du premier né ? C'est que l'obligation, désormais, se veut manifestement réciproque ; que la Parole, jadis adressée à Noé, se fait avec Abram, « angéliquement » ou non, dialogue ; qu'à l'égard même, enfin, de la nation plus ou moins sédentarisée dont Il a décidé de faire Son peuple dans la mesure où elle Le reconnaît pour son Dieu, l'Éternel semble disposé, ainsi qu'il apparaît lors de l'« adoubement » d'Israël dont le nom dit le privilège, à se laisser presque forcer la main.

Aussi bien fallait-il que les douze tribus, à leur tour, fussent par l'exil longtemps privées de la terre qui devait leur rester promise et qu'elles dussent, du même coup, la reconquérir après les quarante ans de traversée du désert consécutifs à la première Pâque, ce rite par excellence du Pessah que Moïse, lui-même, qui les avait en charge, ne fut point autorisé à franchir et qui consistait, une fois de plus, à séparer, tout compte fait, le bon grain de l'ivraie, les brebis des boucs et les futurs Hébreux des Égyptiens. Ce n'est pas pour rien que, dans le Pentateuque, l'Exode fait suite à la Genèse, comme le Sanctuaire au Tabernacle ou, si l'on préfère, à la tente, les frontières à la migration. Nation, certes, mais consacrée, à en croire le Deutéronome, et qu'on serait porté à dire théocratique, si l'on ne savait depuis la théophanie du Sinaï que le Dieu dont elle se réclame prophétiquement n'a pas de nom.

Et sans doute pouvait-on s'attendre que le Moïse en cause — surgi, lorsque le temps fut accompli, de sa *kibotos,* comme, autrefois, Noé de son arche — vînt, à l'appel, justement, de Yahweh, négocier, pour ainsi dire, la transformation de la coutume ancestrale en témoignage écrit du Décalogue et des codes civil et pénal qui devaient constituer la Tora et, plus familièrement, les Tables de la Loi. Ainsi, le clan devenait-il, au terme, un état dont les « juges », les rois, sans oublier, bien sûr, les prophètes — ces « media » dont les lèvres brûlées commentaient l'événement et remettaient, sinon toujours les choses en place, du moins les responsables sur la voie — allaient, pour un, voire, pour certains, trois millénaires, fournir aux descendants d'Abraham, Isaac et Jacob, un peu comme, aux Indes, les représentants du *dharma ou,* pour l'Islam, de la *charia,* le cadre à la fois civil ou religieux d'une épopée aux cent actes divers, mais strictement placée sous le signe du messianisme, du Temple et du Sabbat.

[137]

Longue quête, toujours déçue, du Juste et de l'Oint du Seigneur, de ce Fils de David en qui le ciel rencontrerait la terre, en bref du Paradis perdu, la geste d'Israël, bien avant qu'Hegel ou Marx métaphysiquement ne la transposent, n'est rien moins qu'aléatoire. Mais il reste que les épreuves de la *katharsis* progressive qu'elle suppose — fût-ce dans le cas du Serviteur souffrant d'Isaïe — sont épreuves de roi ; qu'au temps et au pays d'Hérode, les mages eux-mêmes en chercheront un ; que l'inscription mise, enfin, sur la croix traduit et perpétue, de ce point de vue, les a priori des accusateurs, quitte à jouer sur une ambition que le condamné, lui, très précisément, n'avait pas. Rien de surprenant, donc, dans ces conditions, que chaque prince à son tour eût été, au nom de Yahweh plus ou moins amené à payer de sa personne le rachat de son peuple, périodiquement réduit en esclavage, d'autres diraient sa rédemption.

Ainsi le salut chez les Juifs — et tout chrétien, par héritage, l'est au moins sur ce point — est-il toujours en même temps sauvetage ou libération, affranchissement, d'un côté, de l'impôt à César et d'une dette, de l'autre, envers le Tout-Puissant. Il fallait, pour que s'opérât sans rupture cette maturation, somme toute, de la conversion qui devait, au terme, conduire Paul à la circoncision du cœur, au temple de l'esprit, au Sabbat fait pour l'homme, en bref, à l'émancipation de la servitude elle-même de la Loi, que Noël eût son avent, comme Pâques, ultérieurement, son carême ; que Dieu, autrement dit, prenant une fois de plus l'initiative, devînt progressivement ce que nous sommes afin que l'Homme, en nous, pût sans outrecuidance troquer le statut, jusqu'alors imparti, d'image, voire de partenaire, pour celui, charnellement réciproque, du fils authentique de Dieu.

LE FILS DE L'HOMME

Il faut croire, pour nous résumer, que le vieux cantique ne rappelait pas sans raison comment « depuis plus de quatre mille ans nous le promettaient les prophètes » et comment il était, enfin, « né le divin enfant » ! Si Allah reste *akbar,* en effet, nous pensons, nous, que Yahweh s'est mis à notre taille ; qu'Il a pris chair en Marie qui, « ne connaissant pas d'homme », et par Joseph qui, en l'appelant Jésus et renonçant socialement à « Lui donner le nom », ont, par grâce, en Judée et sous César Auguste, accepté de consacrer leur couple et d'en offrir le fruit au point de transcender l'histoire et de

[138] rester à jamais mystiquement *theotokoi ;* qu'Il a, en vérité, habité parmi nous, annoncé le Royaume aux bergers, aux pauvres et aux publicains, que le Dabhar en Christ, pour parler comme Jean, s'est fait homme ; que, plus qu'un dogme, l'Incarnation représente la mutation de la théologie en anthropothéologie et que nul, tout compte fait, n'est moins « surnaturel » qu'un chrétien !

Il va de soi qu'en partageant ainsi notre vie, ledit Rédempteur n'abolissait rien d'une culture dont Il changeait seulement le sens. On notera qu'en dépit des discussions tridentines, le symbole ici n'est pas en cause, mais très exactement ce que les sciences humaines, dont les tenants récusent en général notre tétramorphisme, appellent indistinctement le signe — ne fût-ce que celui de Jonas — devenu par conversion, en l'occurrence, un sacrement. Dans le monde, mais pas du monde, le fils du charpentier n'intriguait pas seulement ses voisins, mais ses parents aussi à qui, sans ménagement, l'adolescent déjà qu'Il était rappelait qu'Il se devait aux affaires de Son Père, dût ce dernier, « par Lui, avec Lui et en Lui », se révéler également le nôtre, en même temps, selon Paul, que de l'ensemble du créé. L'Œdipe est d'emblée dépassé en Celui qui le transfigure, sans y avoir été personnellement confronté.

Et comme l'on ne saurait, d'après Jean, Le voir sans voir aussi le Père, on comprend mieux le scandale apparent du Pater où l'on dirait que Dieu Lui-même feignît de nous devoir et la gloire de son Nom et l'hommage du pain, voire du pardon, qu'Il nous donne et que, par une sorte de formidable inversion, tout finalement vînt de nous, l'éternel, désormais, s'inscrivant dans le quotidien. Le risque, alors, étant d'y croire au point de se l'attribuer à soi-même, on saisit l'importance à la fois de la tentation surmontée du Christ au désert et de l'agonie de Gethsémani où l'affrontement des volontés du Père, précisément, et du Fils — que Son « obéissance », pour reprendre les termes de Paul, devait librement, certes, mais non sans désespoir, conduire pour un péché qu'Il n'avait pas commis jusqu'à la mort et la mort de la croix — devenait ipso facto l'enjeu de notre rédemption.

Car Jésus Lui-même — Il l'a dit — était pleinement conscient que « Son temps était proche », qu'« il était bon pour nous qu'Il disparût » ; et Nietzsche, aussi bien, n'a-t-il pas tort d'annoncer que, dorénavant, Dieu est mort, en toute logique de l'Incarnation. Disons plutôt, d'ailleurs, qu'Il a vécu nos morts et que les « stations » de la Passion avaient, chez nos ancêtres, probablement pour but de récapituler les avatars, autant physiques que

[139] psychiques, de la souffrance humaine en la personne d'un nouvel Adam moins porté à revendiquer « l'égalité qu'Il avait avec Dieu » qu'à justifier, en vérité, « ecce homo » ! Il fallait, en un mot, que cet aspect lui-même de notre condition dont le naturel est flagrant puisque le grain, on le sait, doit mourir afin de pouvoir revivre fût — nonobstant l'intervention de la culture et dût la chose scandaliser le plus grand nombre — mystiquement assumé comme un suicide.

« Ma vie, nul ne la prend ; mais c'est Moi qui la donne » : tel est l'ultime message de Celui qui, comme je l'ai d'ores et déjà noté, va jusqu'à proposer, sous les espèces de l'agneau pascal, son sang à boire et sa chair à manger, ritualisant du même coup — de la façon la plus réaliste et la moins figurée, fût-elle réduite à la fraction du pain — le « passage » de l'Ancien au Nouveau Testament, de l'alliance à la communion, de l'aumône à la convivialité. Mourir, en somme, soit, puisque c'est biologiquement inévitable, mais mourir d'abord volontairement et sans la moindre limite à soi-même ; et l'on comprend que le deuil de Lazare ou de la fille de Jaïre aient en fait moins attristé le maître que la défection du jeune homme riche. À chacun pour son compte de « recrucifier » le Christ, en acceptant comme Lui de perdre existentiellement la vie pour contribuer essentiellement à la changer.

C'est d'ailleurs, au demeurant, déjà culturellement le cas puisque la Personne en nous n'est point réductible aux aléas du sujet ; que qui que ce soit, avant d'être engendré, est présent, on le sait, dans le désir du père et, par le biais de ce qu'on nomme le culte des morts, survit socialement à sa disparition. Aussi ne peut-on qu'être surpris de cet autre scandale suscité — fût-elle, bien sûr, en l'occurrence, exemplaire — par une résurrection qui n'est jamais, en Christ comme en nous, que la conversion de notre propre histoire en cette vie hors du temps, de l'espace ou du milieu que l'on dit éternelle et dont Il a tenu à nous donner physiquement des gages, même s'Il était Le seul à pouvoir S'appliquer officiellement, si j'ose dire, les mots du prophète *« Resurrexi et adhuc tecum sum »* et que Son ascension dût remettre à leur place — la même, en vérité — ceux qui croyaient au ciel et ceux qui, malgré tout, sciemment ou non, n'y croyaient pas.

Pour beaucoup, l'Incarnation s'arrête là et la tradition catholique n'est pas pour rien, de son côté — dût-elle pratiquement se mettre en contradiction avec l'organisation de l'année liturgique — dans le privilège accordé au Fils sur l'Esprit. Noël, pourtant, n'est rien sans la Pentecôte, enfant de Nazareth, sans le souffle du Paraclet qui doit venir à temps permettre à Ses disciples

[140] et d'approfondir progressivement Son message qu'ils ne pouvaient porter et de l'enseigner, quelle que soit la langue, à toutes les nations. Car il n'est plus question désormais d'être fils ou non d'Abraham, de prier sur le Garizim ou à Jérusalem, ni, comme le dit Paul aux Colossiens, de faire acception « du grec ou du juif, du circoncis ou de l'incirconcis, du barbare ou du Scythe, de l'esclave ou de l'homme libre ». Tous, sans renoncer à leurs différences, sont frères, moins dans le Messie, à proprement parler, que dans le *mesites,* entendons l'unique Médiateur d'une humanité restaurée.

S'étonnera-t-on que l'établissement vive périodiquement l'Esprit comme une insurrection et qu'en Lui reconnaissant dans les textes, ainsi que nous le rappelions plus haut, l'apanage de « faire toutes choses nouvelles », on espère moins le changement qu'on ne redoute la révolution ? J'entends bien qu'en s'incarnant le Verbe tend spontanément, sans doute, à se faire dogme ; mais on ne peut nier non plus qu'il faille, comme Moïse aussi, savoir briser parfois les tables de Loi. Il ne s'agit point ici de prêcher religieusement le spontanéisme ou l'anarchie ; mais, tenant compte du fait que pour nous le transcendant lui-même s'inscrit dialectiquement dans l'histoire, de rappeler en quelque sorte à l'anthropothéologien qu'il ne saurait avoir toujours et partout même empreinte et qu'il lui revient, au contraire, en toute modestie, *hic nunc et sic* de le reformuler de façon qu'il reste accessible.

Et parce que, si nous avons tous le même Père, nous avons, nous, religieusement la chance, par l'Esprit qui nous vient du Fils, de pouvoir justement et sans prétendre atteindre les universaux surmonter en permanence les obstacles dus aux restrictions de la culture dans laquelle sociologiquement Il nous fonde, nous sommes actuellement, me semble-t-il, plus que quiconque en position d'initiative pour déclencher entre croyants moins une guerre qu'une émulation des religions. Encore devra-t-on se garder d'imposer à l'autre une « conversion » qu'il convient à chacun de ne s'appliquer prioritairement qu'à lui-même. Dieu n'est pas plus — mais pas moins — au Vatican qu'au Potala. Son visage est au-delà de tous les iconoclasmes, et l'on sait que Jésus, qui disait Lui-même apporter non la paix, mais la guerre, condamnait quiconque comme Pierre refusait qu'Il fût défiguré en Sa personne.

Y a-t-il, finalement, plus hostile que le Christ à l'idée même de « chrétienté » ?

[141]

3

ESCHATOLOGIQUEMENT VÔTRE

[143]

CHAIR ET ESPRIT

Il est amusant de noter l'intérêt porté par une époque aussi positiviste que la nôtre à ces encyclopédies regroupant par périodes ou par continents l'ensemble, fatalement relativisé, de toutes les théologies ou les théomythies d'un monde à tous points de vue différent, certes, de celui d'où nous le regardons, mais censé entretenir en nous comme une sorte de nostalgie. J'y verrais plutôt, quant à moi, l'attrait d'un *suaue mari magno,* parce que, d'une part, nul de ceux qui prétendent l'éprouver ne renoncera jamais à ce qu'il considère, depuis l'Humanisme, occidentalement comme un progrès et que, d'autre part, la « métaphysique » n'étant jamais, selon les cas, que l'image inversée de la « physique » dont on dispose, comme le transcendant, de ce qu'on tient — dans une égale primauté du signe — empiriquement pour l'immanent, on voit mal, au terme, ce qui justifie la supériorité de La science sur la variété des croyances, le rapport de l'une et des autres n'étant, au fond, qu'un même fait de civilisation.

Une seule raison, nous l'avons dit, préside, en effet, à la chose, qu'elle se réfère ou qu'elle se convertisse, et tous les panthéisme, polythéisme, voire monothéisme par lesquels l'« au-delà » en arrive à se représenter ne sont point si distincts de l'athéisme des naturalistes, en ce sens qu'ils s'avèrent autant de formes de notre animisme, la réalité de la matière elle-même n'étant en aucune façon réductible au déterminisme, par lequel nous nous figurons la saisir. Sans *brotoi,* en un mot, pour parler comme Homère, point d'*athanatoi ;* sans Titans, point d'Olympe ; sans Eden, point de Paradis ! Inutile d'opposer le hasard à la nécessité ; nous n'évoluons qu'entre nécessités dont la source est pareillement en nous-mêmes ; au point qu'il est naïf de croire qu'adhérer à l'une oblige plus ou moins à faire l'impasse sur l'autre,

[144] alors qu'elles procèdent, en somme, du même risque, sinon de la même illusion.

Le Ciel, pour reprendre l'expression commune — et ce n'est pas justement l'Incarnation dont nous parlions qui nous démentira — représente, tout compte fait, même hors de l'espace, du temps et du milieu caractéristiques de notre « insistence », un absolu qui nous est toujours, en quelque sorte, co-présent. C'est pourquoi Dieu, pour le croyant d'où qu'il soit, en même temps qu'Il reste, évidemment, l'Inconcevable, ne peut pas ne point susciter la multiplication des noms ou des idoles. L'originalité de l'anthropothéologie consiste à affirmer qu'en Christ, au moins, sinon par Prométhée, Sa divinité nous devient accessible et que les « armées d'en haut », loin d'être à mettre au compte des astres ou des anges, sont seulement imputables au nombre indéfiniment croissant des élus, en un mot à la communion des saints. Nul, en tout cas, du fait que nous en soyons les scribes, n'y devra, désormais, chercher la préfiguration de son destin.

S'il est vrai que la pensée religieuse, partout et de tout temps, se refuse, par principe, à identifier la mort de l'homme et la fin de notre existence animale, on ne saurait nier que l'enthousiasme n'est généralement pas suscité par les diverses perspectives offertes dans les Schéol, Enfers, Hadès ou autres oubliettes, aux esprits, doubles, fantômes, limures ou revenants dont le bonheur, fût-ce aux Champs Élysées, se confond tout au plus avec l'ataraxie. Les *Inferi,* décidément, restent soumis aux *Superi.* Théâtre, si l'on veut, mais théâtre d'ombres, vestiges sans avenir, dont le sort finalement dépend assez peu des vertus passées ou des vices. On comprend, dans ces conditions, que les premiers chrétiens aient cru bon d'assortir la résurrection d'une descente aux Enfers censée combler, tout au contraire, l'attente persistante chez les morts comme chez les vivants, d'une rédemption dont l'économie s'élabore elle-même hors du temps.

On voit mieux, en tout cas, d'où sort l'idée qui n'était point sotte, après tout — puisque l'enfant, selon nous, n'a de personne et donc d'âme que celles que le père lui confère — des limbes comme séjour des petits morts sans baptême et surtout de ce Purgatoire dont les cercles chez Dante ne sont point sans rappeler ailleurs les divers stades de réincarnation et qui, depuis le treizième siècle, je crois, tient astucieusement lieu de salle d'attente, pour ne pas dire des pas perdus, dans l'essai plus ou moins réussi d'articulation « juridique » de l'individuel et du collectif, du successif et de l'intemporel. Il en est, certes, pour ramener les damnés sur terre, d'autres pour multiplier.

[145] les cas d'apothéose. l'Église, elle, a cru bon, sous les noms de militante, souffrante ou triomphante, d'envisager, au risque éventuel de trafiquer des indulgences, une sorte de solidarité expiatoire impliquant la participation de chacun à la rédemption de tous liturgiquement réconciliés à la Toussaint.

Peu importent, d'ailleurs, les paraboles, l'essentiel étant simplement ici de constater les difficultés éprouvées par ceux qui tentent désespérément d'établir le rapport entre une nature et une « surnature » définies préalablement sur la base anachronique, à mon avis, de leur mutuel antagonisme. Et ce n'est pas le côté le moins néfaste, actuellement, de ce qu'on nomme les neurosciences et, plus particulièrement, du cognitivisme que de laisser croire encore, non seulement que l'intelligence se réduit au traitement verbal et mémorisé du percept, mais surtout qu'un éventuel essor de la même biologie parviendra sous peu à rendre compte de la supériorité de l'homme sur le singe. En récuser, cependant, la démarche n'est point entériner pour autant celle d'une psychologie, voire d'une psychanalyse, sans conditionnement cortical ! Car l'esprit, du point de vue de l'anthropologie clinique, reste indéniablement une fonction du corps.

Mais ce qui change tout, c'est précisément que ce dernier ne peut plus, fût-ce en biologie, avoir le même statut, du fait de ce troisième larron qu'est tétramorphiquement la culture dont la découverte par les « sciences humaines » provoque en notre temps un bouleversement analogue à celui qu'à la Renaissance engendrèrent, à l'encontre de l'humanisme, les sciences de la nature, en ce sens que la raison, désormais, est en passe à son tour d'être un objet de préoccupation, non pour les philosophes, mais pour de nouveaux « praticiens ». Si, comme Marx, Engels ou Feuerbach, du même coup, je romps avec l'idéalisme, je n'en crois pas moins que la dialectique est en nous et non point dans les choses et qu'elle implique sur tous les plans, comme je l'ai indiqué, la capacité de conversion. Ainsi parlerais-je plutôt d'un « spiritualisme dialectique », dont j'ai dit dès l'introduction qu'il ne laissait le choix qu'entre le scepticisme ou la foi.

Plus question, dès lors, de parler de *survie* puisque si corps et esprit nous sommes, de quelque façon que cela s'explique, corps et esprit nous restons. Et le patriarche Eutychès n'avait point tort qui finit par surmonter ses doutes concernant la « résurrection de la chair ». Car ou *tout* meurt ou *tout* vit, fût-ce différemment et les sociologues, c'est-à-dire les vrais historiens, ont plus, comme nous le verrons par la suite, à nous dire sur ce point que les partisans de la réminiscence, de l'atavisme, voire de la simple repousse végétale, en un mot, les généticiens.

[146]

Sans doute même n'est-ce pas pour rien qu'au vide dûment constaté du tombeau les évangiles d'après Pâques opposent systématiquement la réalité de la présence dont bénéficient tour à tour Madeleine ou les Apôtres, Thomas ou les gens d'Emmaüs. Question de foi, d'accord, mais de foi rénovée excluant par principe l'antinomie d'un *soma* putrescible et d'une *psychè* désincarnée !

On conviendra que si l'on veut éviter à notre anthropothéologie d'accoucher tôt ou tard de nouveaux Luther ou Calvin, il faudrait qu'en église la réflexion œcuméniquement s'approfondît bien au-delà du pseudomodernisme du Concile Vatican II. Le Verbe, pour un croyant, n'a pas d'âge et l'Incarnation n'est pas terminée. Nul, bien sûr, n'est contraint d'y souscrire ; mais, s'il le fait, ce ne peut être qu'en son temps. Il n'est pas innocent qu'actuellement tous les pouvoirs chancellent et que la crise s'installe chez les clercs comme chez les gouvernants. C'est qu'entre l'autoritarisme plus ou moins dogmatique et le spontanéisme benêt caractérisant la polarisation d'un système dialectiquement indiscuté, il y a place, peut-être, au seuil du nouveau millénaire, pour une mutation à la fois conforme au sens de l'histoire et posant autrement la question de l'éternité.

LE PROBLÈME DU MAL

Grave problème que celui-là dont la solution conditionne pour beaucoup, sinon pour la plupart, l'adhésion ou la résistance à un Dieu dont l'hypothétique bonté semble en contradiction avec la souffrance de sa créature. Liée depuis l'origine à la faute dont elle représenterait, en somme, antidote, elle ne manque pas d'indigner ceux qui, d'une part, observent qu'elle affecte en toute égalité les innocents ; que nombre de coupables, voire de criminels, d'autre part, y échappent et qu'enfin, si l'on suit l'enseignement du Christ, la vertu même ne fait pas le saint. J'entends bien qu'il en est d'inconditionnels et qu'à ma grand mère prétendant qu'« Il éprouve ceux qu'Il aime » et qu'« Il afflige ceux qui L'offensent » répondra toujours l'optimisme d'un Leibniz convaincu que si, après tout, la santé du virus vaut, cosmiquement, celle du patient qu'il attaque, tout va décidément pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Mais il en est aussi qui, tel Job le juste sur son fumier, choisissent délibérément l'invective et n'hésitent point à mettre en cause la sagesse du

[147] créateur de Béhémoth et Léviathan face, non seulement à la douleur physique, dont on sait depuis von Frey et même Leriche qu'elle constitue dans le thalamus l'équivalent, au fond, d'un sixième sens, mais surtout, aux peines morales, auxquelles on est encore moins apte à remédier et dont, pourtant, Chamfort qui souhaitait être délivré des premières entendait pour sa part se charger. C'est qu'on a beau actuellement, par une sorte de laxisme généralisé du surmoi, tenter de légaliser même l'illégitime, on ne se résigne aisément — et c'est le double tablier des thérapeutes — ni à cesser de demander simultanément à Dieu, en nous délivrant du mal, de nous guérir et de nous pardonner, ni à confondre, comme certains le souhaiteraient, le vaccin et la pénitence, l'hygiène et la moralité.

S'il en est un, pourtant, qui — tout en assumant, comme indiqué plus haut, à la fois nos vices et nos maux — s'est ingénié, sa vie durant, à dissocier scrupuleusement le châtiment de l'accident, c'est bien celui qui ose déclarer a ceux qui se demandent « ce qu'ils ont fait au ciel » que ni les victimes de la répression de Pilate en Galilée ou de l'effondrement de la tour de Siloé, ni l'aveugle-né non plus que ses parents n'ont péché ! Qui dit péché, d'ailleurs, dit faute reconnue et quiconque ne croit pas, en vérité, ne pèche pas. Si l'on ajoute que le mérite acquis, de son côté, n'est pour rien, mais la grâce, dans le salut du pénitent et que Luther pouvait même aller jusqu'à dire *« pecca fortiter, sed crede fortius »,* sans s'attirer tellement les foudres de Jansen ou d'Ignace de Loyola, on conviendra que, là encore, le problème, pour le moins, est à reformuler.

La grosse difficulté tient à la conception trop antithétique que généralement l'on se fait de principes qui, depuis Manès en tout cas, portant le nom d'Ormuzd et Ahriman. Rien à voir, quant au second, avec le tentateur de la Genèse, de Job ou du Faust qui n'est jamais qu'ange déchu ébloui de sa propre lumière. Dans une perspective non-dialectique, en effet, le Bien implique hypostatiquement le Mal, comme l'Être implique le Néant ; et tout se passe comme si, du même coup, l'homme — entre forces égales, mais antagonistes — constituait moralement l'enjeu d'un conflit qui ne serait pas le sien. Or le mal n'est en nous, de l'avis de Thomas d'Aquin, que l'absence pure et simple de bien et l'on ne peut que taxer d'immanentisme toute doctrine visant à imputer au Transcendant ce qui n'est qu'un positivisme inversé. Le Diable, si Diable il y a, ne peut, selon le mot de Nietzsche, n'être que l'oisiveté de Dieu !

[148]

En un mot, on ne cherche jamais que le bien, quelque soit l'ordre de préférence ou le niveau de la satisfaction ; et l'on sait même que la mise à échéance de cette dernière, par intérêt ou par profit, constitue dans l'ordre du désir que nous partageons avec l'animal — dût en l'occurrence, le contenu nous être propre — ces valeurs dont on parle tant et dont l'*Umwertung* prônée par l'auteur de Zarathoustra entend précisément contester le triple Absolu platonicien. Il n'est pas jusqu'à l'éthique à laquelle, rationnellement cette fois, nous accédons par la Norme qui de notre abstinence ne fasse, au nom du Bien, non une mortification, comme on dit, mais un autre plaisir. Et c'est là justement toute l'ambiguïté de la « licence », voire de ce que certains nomment l'« acte gratuit », que de pouvoir simultanément évoquer les deux faces de l'antique franchise, à savoir aussi bien la débauche que la liberté.

Il va de soi que la sainteté est encore au-delà de ce Bien-là puisqu'il s'agit, selon Pascal, de rendre grâce à Dieu de la liberté qu'Il nous donne et de convertir, en somme, la vertu ! Et l'Évangiles nous précède largement dans ce sens qui rétribue le travail de la onzième heure, sauve in extremis le larron, ne condamne ni le fils prodigue, ni la femme adultère et fait même l'éloge du Tapie du temps. Contrairement, en effet, à une persistante tradition et sans privilégier pour autant les gaietés de l'escadron, on ne saurait prendre Dieu pour un juriste, ni pour un économiste, ni surtout, bien évidemment, pour un expert-comptable ; et l'on n'est pas surpris que ceux à qui Matthieu en Son nom promet la béatitude ne soient pas, certes, les simples d'esprit, mais ceux qui, s'estimant transcendantalement inutiles et sachant qu'en dépit d'Épictète il n'est jamais vraiment d'*aretè* ni de devoir accompli, font le deuil de leur amour-propre et rendent l'esprit à l'Esprit.

Si, en dépit de ce qu'affirment, autrement dit, les Droits de Homme, il n'est pas vrai que nous naissions libres, il n'est pas vrai non plus que notre liberté nous justifie. Encore que, loin de se confondre, comme beaucoup le voudraient, avec l'autonomie, elle témoigne culturellement sur son plan de cette dimension de la perte qui fait, par ailleurs, absence de l'histoire, le loisir du travail, ou l'abstraction de la pensée, elle peut à la limite conduire à la sagesse ; elle ne saurait, comme nous le suggérions, faire mystiquement le tri des « élus ». Sans doute est-ce pour cette raison qu'on dit l'enfer pavé de bonnes intentions. Dût l'imagination populaire l'opposer au confort du sein d'Abraham, à la droite du Père, aux splendeurs de la salle du festin, j'aurais personnellement tendance plutôt à souscrire au texte du télégramme adressé par Gide à Mauriac : « Détends-toi Mauriac, Enfer n'existe pas ! »

[149]

Le Christ, au demeurant, ne nous donne pas le choix : ou croire et vivre, ou ne pas croire et mourir. Et Paul, à l'attention des Corinthiens, d'emboucher la trompette aussitôt « O mort, où est ta victoire, où est ton aiguillon ? ». C'en est fait, en un mot, de ces danses macabres par lesquelles la vindicte populaire tentait, jadis, de remettre au pas princes, évêques et manants, comme s'y efforcent aujourd'hui les fameuses « mises en accusation » de nos politiciens concussionnaires au nom de l'égalité devant la Loi ! En dépit du changement évident des mentalités, les unes et les autres sont des masques car la source du mal est en nous, si, du moins, l'on entend par là cette impuissance, dont se plaint et se réjouit Paul à la fois, à exiger le meilleur de nous-mêmes. La tentation, pour s'exprimer en termes de rugby, n'est, au mieux, qu'un « essai » non nécessairement transformé.

De même, pourtant, qu'on s'en prend moins, généralement, à ses maladresses qu'à la malchance ou à l'Adversité, de même, en cas de faute, a-t-on plus volontiers tendance, il faut croire, à incriminer les Forces du Mal au lieu de sa propre lâcheté. Et l'on ne saurait, finalement, s'étonner que l'exorciste eût, en un autre temps, joué dans plus d'un cas le rôle de l'analyste et du psychiatre qui, pour plus cher cependant, traquent actuellement l'Inconscient. Un ridicule en vaut un autre ; et sans doute, dans la foulée, comprendra-t-on que notre anthropobiologie, par exemple, récuse, au nom d'une meilleure appréhension du conditionnement cortical, ce qu'on pourrait appeler le complexe de Drewermann consistant, au fond, simplement, quelle que soit la validité éventuelle de certains arguments de l'auteur et les raisons personnelles de son choix, à changer thérapeutiquement de Transcendant !

REGNUM DEI INTRA VOS EST

Quant au « Royaume », effectivement, inutile de l'attendre ; à notre insu, il est déjà venu ; et c'est uniquement à l'imagination des poètes que sont dus les Mémoires ou anticipations d'Outre-Tombe. Sans doute est-il difficile à chacun, s'il fait du moins partie des élus, d'admettre d'être à la fois « dans le monde et non du monde ». Mais ce n'est pas, en tout cas, une raison pour chercher anthropomorphiquement, comme la couche d'ozone et la nappe phréatique dont nous parlions plus haut, un haut et bas du Paradis, non plus qu'un avant ou après ni du Big Bang ni du Grand soir ! Ce monde-là n'a ni

[150] début, ni fin, ni prologue au Ciel, ni Vallée de Josaphat, ni Lendemains qui chantent. Il ignore notre espace ; il ignore notre temps ; il ignore même notre condition, puisqu'il arrive que le plus modeste soit appelé à passer devant. Il n'est pas jusqu'au terme d'eschatologie qui n'y perde pratiquement son sens, puisqu'en Dieu dont nous participons, pour parler comme Teilhard, l'A et l'Ω coïncident.

Le moment de la mort, finalement, ne marque pas l'accès à une éternité dans laquelle, sans le savoir, nous sommes et qui ne saurait de soi admettre que notre « esprit », par besoin de complément de purification, y jouât lui-même les prolongations. J'entends bien que chacun, selon — si j'ose dire la forme de son verre, n'atteint pas identiquement le plein ; mais on peut aussi douter — sans avoir besoin comme Thomas d'Aquin, dès lors que le temps en vérité suspend son vol, de distinguer l'éternité de l'éviternité que le corps mystique, en tant que résultant de la conversion de la Personne, puisse être subjectivement affecté des insuffisances individuelles et qu'il faille contradictoirement continuer, fût-ce par l'aide d'autrui, à mériter un don ! Ciel nouveau, certes, terre nouvelle, il ne « survit », somme toute, pour le croyant, que ce qui, par « renaissance », lui est « absolument » présent.

Autant dire, pour reprendre la parabole du festin, que le fidèle, de toute confession, en permanence mange à deux râteliers ; et que son savoir et sa foi, par exemple, loin de constituer deux ensembles entre eux mutuellement complémentaires, à tout niveau de développement et comme chez l'Aréopagite, mystérieusement se fécondent et s'interpénètrent. L'erreur consiste soit à les opposer, soit à prétendre les superposer, puisqu'à la différence des « structures » et « superstructures » ils sont tenus pour procéder du Même, en tant que Celui qui est à la fois et qui vient réconcilie en Lui l'essence et le *Dasein.* C'est même l'un des problèmes majeurs du monde contemporain que cette difficulté à mieux définir socialement les rapports d'un profane et d'un religieux auxquels il nous est ensemble impossible de renoncer. L'obstination du laïcisme ne vaut pas mieux, de ce point de vue, que la montée, si souvent déplorée chez nous, des intégrismes : résoudre n'est point simplifier !

Surtout quand le salut lui-même, indépendamment des croyants, trouve sa source dans notre propre aptitude culturelle à l'histoire et que l'Incarnation, de son côté, va tout à fait dans le sens de la Médiation ! Car, quoi qu'en dise le Pape — qui n'a point tort, par ailleurs, de déplorer énergiquement le laxisme ambiant — ce n'est pas la vie chez l'homme qui est sacrée, mais le pouvoir

[151] qu'il a précisément d'en disposer et, par conséquent, s'il y consent, de la sacraliser. Pas de cité, antique ou non, sans « obsèques », c'est-à-dire sans ce qu'avec beaucoup d'autres, Fustel de Coulanges appelait le « culte des morts ». On voudra bien, pour tout ce qui concerne justement l'émergence ethnico-politique à la Personne, se reporter au second volume du Vouloir Dire ; qu'il suffise ici d'ajouter qu'avec l'inscription tout à fait correcte de l'enfant dès avant sa naissance dans le désir du Père, l'analyste, à sa propre façon, contribue, en l'originant, à nier la précarité du sujet.

Et sans doute n'en manque-t-il point pour invoquer, aussi physiologiquement que possible, qui la mémoire, qui la génétique, à seule fin de gommer en nous cette capacité rationnelle de récapitulation du devenir qui nous sépare de la bête et dont l'âme n'est rien de plus que la dimension transcendantale, autrement dit la conversion. Ulysse, en somme, était plus malin qui répondait s'appeler *Oudeis* au Cyclope, comme s'il avait compris, lui, que ce qui faisait l'homme — à défaut de l'enfant, d'ailleurs, sinon par collation — c'était l'absence ou, mieux, l'abstraction de la situation. Moins culte, en réalité, que culture, il est regrettable, cependant, que l'expression contribue d'elle-même à brouiller traditionnellement les deux mondes, dans la mesure où l'Église de l'Humanité pourrait en tirer argument pour s'autoriser à n'en faire, en toute légitimité, qu'une étape antérieure de l'évolution de nos sociétés.

Or chacun sait bien que — fût-ce à notre époque — le calendrier, ordonnant nos fêtes, même les plus profanes, est une façon de ne pas voir passer le temps ; le réseau de nos routes, un moyen de plus en plus efficace de réduire, si j'ose dire, le déplacement ; la mode, un procédé visant à résoudre équitablement dans le groupe le fameux problème de la « lutte des classes ». L'« uchronie », en bref, comme l'utopie ou, pourrait-on dire, l'« ustratie » sont notre lot. Les croyants ont en commun de quelque façon qu'ils les célèbrent ou qu'ils les dogmatisent, d'en faire aussi quotidiennement notre destin ! Et c'est justement bien pourquoi il me semble anthropologiquement contradictoire d'exclure de l'âme, en un mot de la résurrection, une chair dont organiquement l'opération — qu'il ne s'agit ni de mépriser ni de surévaluer — nous permet à tout le moins de nous en poser la question.

D'un « Château l'autre », écrivait Céline. On pourrait dire ou presque, en somme, d'une cité l'autre, s'agissant de la Cité des hommes ou de ce qu'Augustin appelait la Cité de Dieu ! Non qu'il n'y ait entre elles une réelle discontinuité, mais elle est, comme nous le disions, dialectique et

[152] tout concourt, sur chacun des plans, à souligner entre la référence et la conversion l'identité performantielle d'un même investissement rationnel. Ce qui fausse tout, bien évidemment, c'est l'idée, qui a franchi les siècles, d'un plérôme ou d'une entéléchie. Dieu, pour nous, ne saurait — sauf en Christ — avoir de visage et n'être autre chose qu'un perpétuel Absent ! Nous ne pouvons que Le rechercher, si bien qu'il n'est point de meilleure définition de la foi que celle mise par Pascal dans la bouche du Tout-Puissant : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais trouvé ». Encore faut-il, pour le comprendre, inverser phénoménologiquement le rapport de l'être et du Néant.

Car s'Il crée, Lui, *ex nihilo,* nous ne brillons, nous, que par le vide, le zéro que nous introduisons dans les choses, le manque dont les analystes ont su faire un concept. Il y a beau temps que, de part et d'autre, les penseurs évoquaient, qui la kénose, qui le nirvana, voire la métempsychose. Non que nous entendions, en rapprochant aussi cavalièrement les mots, identifier l'idée présidant selon l'occurrence à leur choix. Car il va de soi que chaque civilisation la formule à sa propre façon et qu'on ne peut exiger de l'Orient qui n'a pas connu notre Renaissance d'opposer comme nous la religion et la philosophie, les sciences de la nature, aux sciences dites par nous de l'homme. Nous ne pouvons échapper, bien sûr, à ce qui constitue notre histoire, même si tout le monde sait bien que nous nous sommes fait une spécialité de réduire plus ou moins celle des autres à la nôtre : ce qui est, évidemment, une façon de résoudre à ce propos la querelle des universaux.

On ne saurait, néanmoins, sous-estimer la particulière richesse du dogme chrétien de la Trinité, c'est-à-dire de la triple relation définitoire d'un même Dieu, à la fois Père de l'homme qui Lui doit *naturellement* la vie, Fils, en tant qu'Il se fait, par incarnation, le fruit de sa *culture,* Esprit en tant que source, également, du témoignage que nous Lui rendons en église de son indéfectible unité. Peut-on imaginer plus formidable conversion, précisément, de notre dialectique dont anthropologiquement l'intérêt, plus conforme à l'évolution de la pensée contemporaine, dépasse et de loin celui de l'essence et de l'existence ou du double infini pascalien ? L'apothéose, en un mot, va de soi et on peut affirmer, je crois, que nul ne doit craindre d'être dépaysé dans cette « Terre des vivants » qui n'est pour ceux qui, fût-ce à leur insu, dès « ici-bas » y participent qu'un passage, somme toute, à la limite de l'en-soi.

CONCLUSION

Amen !

[155]

CONCLUSION GÉNÉRALE

Les malheurs de Sophie

[157]

En prônant, tout au long de ces trois volumes et sous le nom volontairement ambigu du Vouloir-Dire — exactement, après tout, comme Lavoisier l'a fait de l'eau — l'analyse expérimentale d'un langage dont les grammairiens ont si peu, d'ailleurs, le monopole qu'on persiste, sans la moindre critique, à en exploiter globalement le symbole jusque chez les généticiens, j'ai conscience d'opérer, pour le siècle à venir, la rupture nécessaire avec cet humanisme dont la « sagesse » ou la folie prétendait traditionnellement les couvrir et d'inaugurer, du même coup, par le biais des modèles analogiquement inférés, une approche, enfin scientifique, de l'ensemble des faits de culture inhérents aussi bien au droit qu'à l'histoire, au travail qu'à ce que nos « nouveaux philosophes » feignent encore de tenir prétentieusement pour la pensée.

Faut-il, en revanche, rappeler la bâtardise de ce qui revendique actuellement le statut des « sciences de l'homme » dont le domaine, si j'ose dire prédialectique, semble équitablement se répartir entre formalistes, psychanalytiquement soucieux d'inscrire, non sans intérêt, dans la méthode une spécificité qu'ils n'ont pas su discerner dans l'objet et matérialistes comptant sur la sophistication de leur appareillage et de leurs modes d'investigation pour nous réduire neuronalement ou presque au chimpanzé ? Si sensible que je m'avoue moi-même au « malaise dans la civilisation » dont ils sont ensemble épistémologiquement les témoins, je ne puis, pour être clair, que répéter ce que j'affirmais au départ, par dégoût du génie, du Nobel ou du Saint-Frusquin, que c'en est fait désormais du phlogistique et que l'Infâme — que cela plaise ou non ! — a pour moi deux visages : la Mémoire et le Signifiant.

S'il est clair qu'en quatre cents ans notre pouvoir sur la nature s'est accru proportionnellement à la façon dont nous la concevons, on comprendra

[158] que l'espoir ouvert par le passage d'une anthropologie où l'homme était censé précéder son histoire à celle que nous proposons puisse à court terme encourager les pratiquants à s'en prendre efficacement, dans le monde instable où nous sommes, aux racines mêmes d'un système dont nous ne faisons, au coup par coup, que pallier les dysfonctionnements. Sans doute, avant longtemps, n'en serons-nous pas à notre « nucléaire » ; mais il reste que l'*économique,* auquel par inertie et du fait qu'elle se compte la monnaie depuis l'industrie nous réduit, a vraisemblablement fait long feu et que, si l'agronomie n'a plus grand chose à voir avec le flair de nos paysans, la gestion de nos communautés ne saurait pour toujours médiévalement dépendre du seul bon sens de Ben Sirach ni des « convictions » médiatisées des gouvernants !

SOMMAIRE

INTRODUCTION **11**

CHAPITRE I : GUÉRIR L'HOMME **13**
1-LA BELLE ET LA BÊTE **19**
L'HOMME CORTICAL 21
CORPS ET BIENS 24
POUR UNE ANTHROPOBIOLOGIE 28
2-TROUBLES DU SIGNE ET DE L'OUTIL **33**
CE QUE PARLER VEUT DIRE 35
DES FACES, DES AXES ET DES PHASES 38
DU SIGNAL AU MODE D'EMPLOI 41
3-TROUBLES DE LA PERSONNE ET DE LA NORME **45**
DE L'AMBIGUÏTÉ DU DÉLIRE 47
UN LABORATOIRE DE L'HISTOIRE 50
DU DISCOURS A LA THÉORIE PURE DU DROIT 54
CONCLUSION **59**
ABRÉGÉ DE NOSOGRAPHIE **63**
1-TROUBLES NEUROLOGIQUES DES FONCTIONS **63**
2-TROUBLES NEUROPSYCHIATRIQUES DES FACULTÉS **64**
BIBLIOGRAPHIE **65**

CHAPITRE II : FORMER L'HOMME **67**
1-LA CRISE DE L'ENSEIGNEMENT **71**
L'HÉRITAGE DE JULES FERRY 73
LA PROMOTION DU PERROQUET 76
LES CHIFFRES ET LES LETTRES 79
2-MESURE À QUATRE TEMPS **83**
DE LA PATTE A LA MAIN 85
RÉGENT OU RÉGIMENT 88
DES MANIÈRES AU MAINTIEN 91
3-CRIME ET CHÂTIMENT **95**
TRANSGRESSION OU INFRACTION 97
DE LA RÉÉDUCATION 100
LE SCEAU DE L'AUTORITÉ 103
CONCLUSION **107**

CHAPITRE III : SAUVER L'HOMME **111**
1-LA GLOIRE DE DIEU ET LE SALUT DU MONDE **115**
NOM DE DIEU 117
LES MODALITÉS DE LA CONVERSION 120
LES DEUX SACERDOCES 123
2-L'ÉGLISE **129**
DE LA SECTE ET DE LA MISSION 131
L'HISTOIRE SAINTE 134
LE FILS DE L'HOMME 137
3-ESCHATOLOGIQUEMENT VÔTRE **141**
CHAIR ET ESPRIT 143
LE PROBLÈME DU MAL 146
REGNUM DEI INTRA VOS EST 149

CONCLUSION GÉNÉRALE **155**